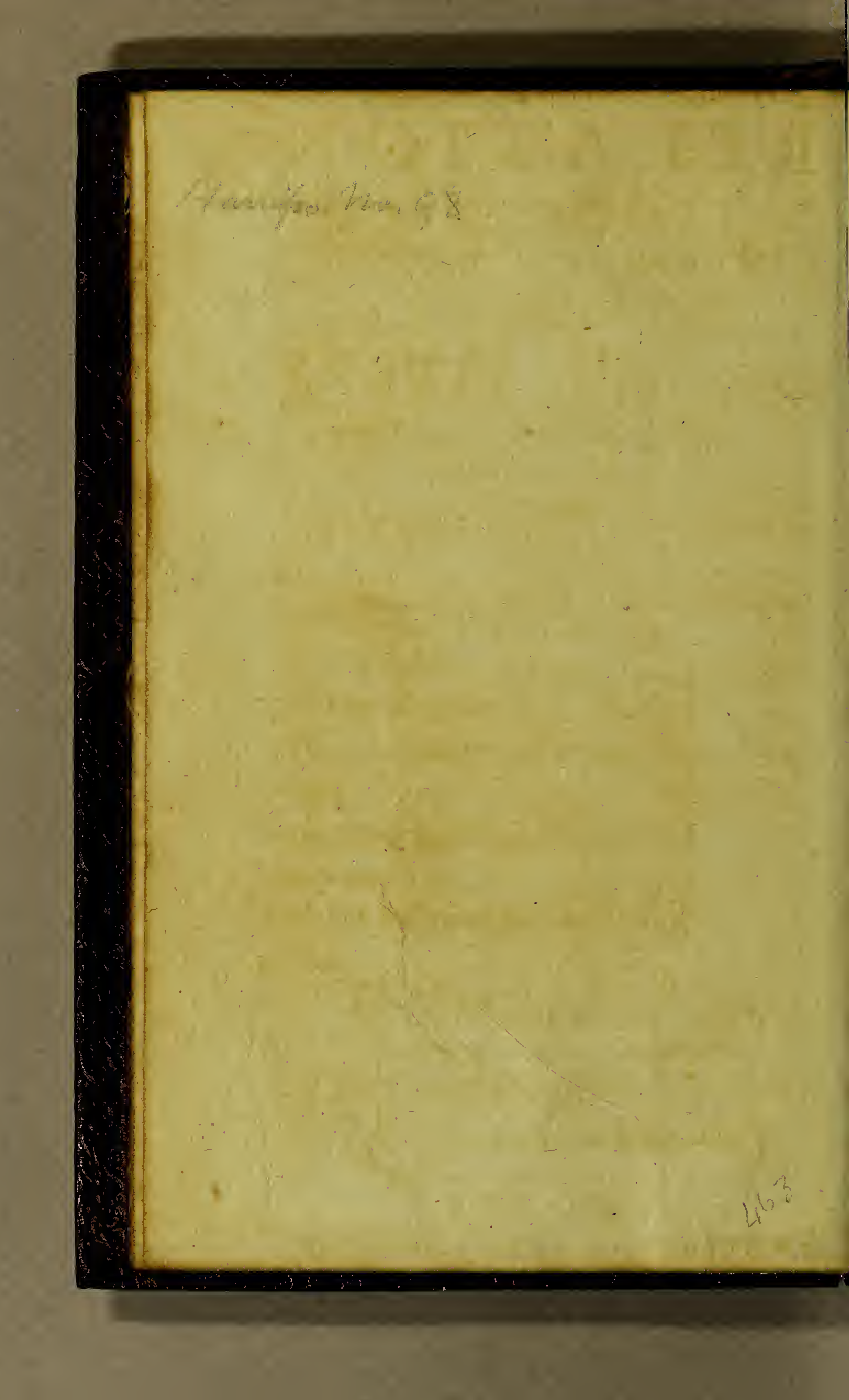



GAUDEO.
John Carter Brown.




463

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES de la Compagnie de IESVS, AV PAYS DE LA NOVVELLE FRANCE, depuis l'Eté de l'année 1651. jusques à l'Eté de l'année 1652.

Enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France.

Par le Superieur des Missions de la mesme Compagnie.



A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reyne. ET GABRIEL CRAMOISY. ruë S. Iacques aux Cicognes.

M. DC. LIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



TABLE DES CHAPITRES CONTENVS EN CE Liure.

RELATION de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de IESVS, au pays de la Nouuelle France, depuis l'Eté de l'Année 1651. jusques à l'Eté de l'Année 1652. page 1

CHAP. I. *Lettre du Pere Superieur de la Mission au R. P. Prouincial, touchant la mort du P. Iacques Buteux.* page 1

II. *De la Residence de sainct Ioseph. à Sillery.* 10

III. *De la Colonie Huronne en l'Isle d'Orleans.* 25

IV. *De la Miſſion de ſaincte Croix à Tadouſſac.* 36.

V. *De la Miſſion de ſaint Iean dans les Nations appellées du Porc-Epic.* 56

VI. *De la Miſſion de l'Ange Gardien au pays des Oumamiouek ou Berſiamites.* 71

VII. *De la Miſſion de l'Aſſomption au pays des Abnaquiois.* 76

VIII. *Des bonnes diſpoſitions qu'ont les Abnaquiois pour la foy de Ieſus-Chriſt.* 92

IX. *De la Guerre des Hiroquois.* 112

X. *De la vie & de la mort de la Mere Marie de ſainct Ioſeph, decedée au Seminaire des Vrſulines de Kebec.* 126

De ſon Enfance. 130

De ſon Nouitiat & de ſa Profeſſion. 138

Comme Dieu l'appella & la fit paſſer en la Nouuelle France. 148

De ſon amour, & de ſon application à Ieſus-Chriſt, & à ſes ſouffrances. 160

De ſa deuotion enuers la ſaincte Vierge &

enuers sainct Ioseph. 167
De quelques-vnes de ses Vertus. 174
De sa Patience & de sa mort. 188



Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il eſt permis à SEBASTIEN CRAMOISY Marchand Libraire Iuré en l'Vniuerſité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, Bourgeois ancien Eſcheuin & ancien Iuge-Conſul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'eſt paſſé en la Miſſion des Peres de la Compagnie de* IESVS, *aux Hurons pays de la Nouuelle France, és années* 1651. *&* 1652. *enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France.* Et ce pendant le temps & eſpace de neuf années conſecutiues, auec deffenſes à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, ſous pretexte de déguiſement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiſcation & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris le 26. Ianuier 1653.

Signé, Par le Roy en ſon Conſeil.

CRAMOISY.

Permiſſion du R. P. Prouincial.

NOvs François Annat Prouincial de la Compagnie de Iesvs en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au ſieur Sebaſtien Cramoiſy Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, Bourgeois & ancien Eſcheuin de cette Ville de Paris, l'impreſſion des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris ce 10. de Feurier 1653.

François Annat.

RELATION



RELATION DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE de IESVS, au Pays de la Nouuelle France, depuis l'Eté de l'Année 1651. jusques à l'Eté de l'Année 1652.

CHAPITRE PREMIER.

Lettre du Pere Superieur de la Mission au R. P. Prouincial, touchant la mort du P. Iacques Buteux.



ON REVER. PERE,

PAX CHRISTI,

La presente lettre sera pour informer

voſtre Reuerence, de la glorieuſe mort du Pere Iacques Buteux, maſſacré par les infideles Hiroquois, le dixieſme iour de May, de la preſente année 1652.

Le Pere Iacques Buteux eſtoit d'Abbeuille en Picardie, né dans le mois d'Auril de l'année 1600. Il entra dans la Compagnie à Roüen, le deuxieſme d'Octobre 1620. Il fut enuoyé en ces Miſſions de la Nouuelle France l'année 1634. apres auoir acheué ſes eſtudes de Theologie.

Il a employé l'eſpace de dix-huit années en la conuerſion des peuples Montagnetz & Algonquins. Dieu luy auoit donné vne grace toute particuliere; de toucher les cœurs de ces pauures gens, & de leur inſtiller les ſentimens de pieté: de ſorte qu'on reconnoiſſoit entre nos Neophytes, ceux qui eſtoient ſortis de ſa main, par vne tendreſſe de douotion, & vn eſprit de foy ſolide, & tout à fait extraordinaire.

C'eſtoit vn homme d'oraiſon, & d'vne mortification ſi conſtante, que ſa vie a eſté vn ieuſne quaſi cõtinuel, il couchoit toujours ſur la dure, & retranchoit de ſon ſommeil, vne grande partie de la nuit: &

quoy qu'il fut d'vne complexion fort delicate, & toujours dans les souffrances, de quelque maladie; il y adioustoit des mortifications volontaires au dessus de ses forces, ne pouuant rassasier les grands desirs qu'il auoit de souffrir.

Entendant quelques personnes, qui souhaittoient plutost la mort, que de tomber vifs entre les mains, des Hiroquois; Pour moy, (disoit-il à ceux à qui son cœur deuoit s'ouurir,) ie m'estimerois trop heureux, si Dieu auoit permis que ie tombasse en leurs mains, leur cruauté est grande, & de mourir à petit feu, c'est vn tourment horrible: mais la grace surmonte tout, & vn acte d'amour de Dieu, est plus pur au milieu des flammes, que ne le sont toutes nos deuotions separées des souffrances, & en effet, il a esté plus de mille fois dans des lieux, où l'Hiroquois estoit à craindre, sans iamais y auoir pally, & sans que iamais la veuë d'aucun danger l'ayt arresté de faire vn pas, lors qu'il y auoit esperance d'y faire quelque chose pour la gloire de Dieu.

Sa mort a esté le seau de sa vie. Il auoit conuerty à la Foy quantité de nations Sauuages, pour lesquelles il auoit des

tendresses de Pere, & qui auoient toutes pour luy des amours de veritables enfans. Mais sur tout la Nation des Attikamegues, que nous nommons les Poissons-blancs; qui estoient les enfans de son cœur, & dans l'ame desquels il auoit imprimé des sentimens de deuotion si puissans, & si efficaces pour leur Salut, qu'il sembloit que ces bonnes gens ne fussent nez que pour le Ciel, que l'innocence fust leur partage, & que le peché fut banny de tout leur païs, depuis que la Croix du Sauueur du monde y estoit plantée, & que d'vn peuple tout barbare, la Charité de ce bon Pere en auoit fait vn peuple tout Chrestien. Il y auoit fait vn voyage il y à vn an auec des peines & des fatigues inconceuables, dont nous auons fait le recit en nostre derniere Relation.

Cette année, apres auoir passé l'hyuer aux trois Riuieres, auec quantité de Sauuages, qui s'y estoient assemblez pour y receuoir ses instructions; quelques familles de Poissons-blancs l'inuiteront à les suiure dans leur Païs; où se deuoient trouuer quantité d'autres peuples plus esloignez en tirant vers le Nort, qui auoient donné leur parole de se rendre

Chreſtiens. Y eut-il mille vies à perdre, & mille Hiroquois en chemin, le zele de ce bon Pere l'engagea dans tous ces perils. Ils partirent le quatrieſme iour d'Avril, voicy ce qu'il m'eſcriuit la veille de ſon départ.

Mon Reuerend Pere, c'eſt à ce coup qu'il faut eſperer que nous partirons, Dieu veille que les reſolutions ſoient fermes, & qu'enfin nous partions vne bonne fois, & que le Ciel ſoit le terme de noſtre voyage. *Hæc ſpes repoſita eſt in ſinu meo.* Noſtre equipage eſt foible; la pluſpart d'hommes languiſſans, ou de femmes & d'enfans: le tout enuiron ſoixante ames. Les viuandiers & les prouiſions de cette petite trouppe, ſont entre les mains de celuy qui nourrit les oyſeaux du Ciel. Ie parts accompagné de mes miſeres, i'ay grand beſoin de prieres, ie demande en toute humilité celles de voſtre Reuerence, & de nos Peres. Le cœur me dit que le temps de mon bonheur s'approche. *Dominus eſt, quod bonum eſt in oculis ſuis faciat.* Ce ſont ſes dernieres paroles.

Apres vn mois, & plus, de beaucoup de fatigues, & ſur tout de la faim, qui

les suiuoit par tout en ce voyage; estans souuent plusieurs iours, sans que leur chasse leur donnast dequoy viure; ils se resolurent de se separer, & de prendre diuerses routes. *Si venerit Esau ad vnã turmã, & percusserit eam; alia turma, quæ reliqua est, saluabitur.* Toute-fois leur separation ne fut qu'au iour de l'Ascension, apres que le Pasteur eut Confessé, & eut repeu tout son Troupeau; & que leurs cœurs animez d'vne nouuelle deuotion, se furent disposez au voyage de l'eternité.

Les autres bandes ayant pris le deuant, le Pere resta en compagnie d'vn ieune François, accoustumé à la vie des Sauuages, & d'vn ieune Chrestien Huron. Les neiges estoient fonduës, & les riuieres déglacées. Ils s'embarquerent dans vn petit canot d'escorce, qu'ils auoient fait eux-mesmes; & ils cabanerent, où la nuit les obligea de s'arrester.

Le lendemain, qui estoit le dixiesme iour du mois de May, ils continuënt leur route; & ayans esté obligez de se debarquer par trois fois, en des endroits où la riuiere va tombant dans des precipices, & où elle n'est plus nauigable, (c'est à dire qu'en ces rencontres, il faut porter sur ses

eſpaules, ſon canot & tout ſon bagage :) Lors qu'ils faiſoient leur troiſieſme portage, chargez chacun de ſon fardeau : ils ſe virent inueſty d'vne trouppe d'Hiroquois, qui les attendoie nt au paſſage. Le Huron, qui marchoit le premier, fut ſaiſy ſi ſubitement, qu'il n'eut pas le loiſir de faire aucun pas en arriere. Les deux autres, vn peu plus eſloignez, furent iettez par terre, les ennemis ayant fait ſur eux la deſcharge de leur fuzils. Le Pere tomba bleſſé de deux balles à la poitrine, & d'vne autre au bras droit, qui luy fut rompu. Ces barbares ſe ruërent incontinent ſur luy, pour le percer de leur eſpées, & pour l'aſſommer à coups de haches, auec ſon compagnon. Ils n'eurent point tous d'eux, d'autres parole en bouche, que celle de Ieſus. Ils furent deſpoüillez tout nuds, & leurs corps furent iettez dans la riuiere.]

Deux iours apres, d'autres Chreſtiens, qui tenoient le meſme chemin, tomberent dans les meſmes embuſches, & vn ieune Algonquin, que les Hiroquois prirent vif, y fut bruſlé cruellement ſur le lieu meſme n'ayant point d'autre conſolation, ſinon de Dieu, qu'il inuoqua iuſ-

qu'au dernier ſouſpir. Ils reſeruoient le ieune Huron, pour le bruſler en leur païs: mais Dieu luy donna le moyen de rompre ſes liens, au bout de quelques iours; & s'eſtant eſchappé tout nud de ſa captiuité, il arriua heureuſement aux trois Riuieres, le huitieſme iour de Iuin : & ce fut luy qui nous apporta ces triſtes nouuelles: aſſez heureuſes toutefois, puis qu'elles ſont glorieuſes à Dieu, dans la mort de ceux qui conſomment leur vie pour le ſalut des ames.

Du depuis, les Sauuages Chreſtiens allerent chercher le corps de leur bon Pere; mais quelque diligence qu'ils y ayent apportée, jamais ils ne l'ont pû trouuer, quoy qu'ils ayent rencontré celuy de ſon Compagnon demy mangé des Corbeaux, & des beſtes.

Deus venerunt gentes in hæreditatem tuam. Poſuerunt morticina ſeruorum tuorum, eſcas volatilibus cœli; carnes Sanctorum tuorum, beſtijs terræ: effuderunt ſanguinem eorum tanquam aquam. & non erat qui ſepeliret.

Ie n'ay pû rien dreſſer que cette lettre pour la Relation. Les Peres qui ne font que de retourner de leurs Miſſions, m'ont rendu trop tard leurs memoires, ie

les enuoye au P. Paul le Ieune Procureur de nos Missions : qui les presentera à V. R. pour en estre fait selon sa volonté. On en peut tirer des sujets d'vne bonne & d'vne sainte edification.

S'il plaist à nostre Seigneur de preseruer le pays de la fureur des Hiroquois, nous auons de l'employ pour sa gloire, plus qu'il ne nous reste de vie : & nous verrons son nom adoré dans ce nouueau monde, où depuis cinq mille ans il n'auoit iamais esté conneu. Nous demandons pour cet effet l'assistance de vos prieres, & de tous ceux qui ont de l'amour pour le salut des ames.

Mon Reuerend Pere.

De Kebec, ce 4. d'Octobre 1652.

Vostre tres-humble & tres-obeissant seruiteur en nostre Seigneur PAVL RAGVENEAV de la Compagnie de IESVS.

CHAPITRE II.

De la Residence de Sainct Ioseph. à Sillery.

LEs Chreftiens de cette Refidence, ont donné de l'employ toute l'année, à deux de nos Peres : qui ont fait toutes les fonctions de bons pafteurs aupres de leurs oüailles; adminiftrans les Sacremens de Baptéme, de la Confeffion, de l'Euchariftie, de l'Extreme-onction, & de Mariage, confolans les malades, enterrans les morts, Catechifans & prefchans les viuans: en vn mot, trauaillās des deux mains: car il à fallu, notammēt cette année, ioindre le fecours temporel au fecours Spirituel, pour deux raifons.

L'vne eft, que les Hiroquois eftant toujours en campagne, font que ces bons Neophytes, ont peur de trouuer la mort dans les forefts, où il vont chercher leur vie. Ils craignent d'eftre maffacrés, voulans aller maffacrer des beftes, qui leur feruent de nourriture; la plus part de l'année, cette apprehention les a iettés dans

vne extrésme disette. L'autre est, qu'il y a èu si peu de neiges cét hyuer passé. Que ceux qui ont hazardé leur vie, pour trouuer de la chasse; ont pensé mourir de faim, & de froid, si bien qu'estans dépourueus de toutes choses, ils seroient morts miserablement, ou du moins ils auroiēt souffert dans l'extremité, si la bonté de quelques personnes, d'ont la charité n'est point limitée par les bornes de la France, ne nous eutn donné le moyen de les secourir.

Ie voudrois qu'on pût voir, les sentimens de reconnoissance, qu'ont ces bons Neophytes pour leurs Bien-faicteurs; & qu'on pût entendre les belles harangues, qu'ils font sur ce sujet, qui en verité leur causent vn estonnement dautant plus grand, qu'ils ont naturellement moins d'amour, & de respect, pour ceux qui ne sont pas de leur nation. Ils s'ayment les vns les autres : mais ils n'ont que de l'importunité pour tous les Estrangers. Or quand ils voyent que des personnes, qu'on leur dit estre de merite, & de condition, comme des Capitaines, ou des femmes de Capitaines, leur font du bien de mille lieux loing, cela les touche, &

leur en fait rechercher la raiſon : & comme ils apprennent, que tous ceux qui croient en Ieſus-Chriſt ſe doiuent aimer comme des freres : puis qu'ils ſeront tous enſemble au Ciel ; & que ceſt dans cette veuë, & dans cette conſideration qu'on les aſſiſte : cela leur donne vne haute idée de la Foy. Ie ne croiois pas, diſoit vn iour, vn Capitaine, qu'il y eut au monde des gens ſi bons, que d'enuoier des preſens, à ceux qu'ils n'ont iamais veus. La priere & la creance ont vne eſtrange force : puis que de pluſieurs nations elles n'en font qu'vne. Depuis que ie ſuis Baptiſé, il me ſemble que i'ay aquis vne grande parenté. Quand i'entre dans l'Egliſe des François, il m'eſt aduis que les François ſont mes parens. Quand ie voy vn Huron baptiſé, ie le regarde comme mon parent, & ſi les Hiroquois eſtoiẽt baptiſés, ie les tiendrois pour mes parens : car ils ne ſeroient plus meſchans.

Vn autre diſoit à vn Pere, puis que tu ſçais peindre la parole, c'eſt à dire que tu ſçais écrire, & que ces perſonnes d'importance, qui ſont au dela du grand Lac, c'eſt à dire au de-là de l'Ocean, entendent des yeux, c'eſt à dire ſçauent bien lire, dis leur

que nous croyrons en Dieu, & que nous le prierons pour eux toute noſtre vie. Que nous ſommes leurs enfans, & qu'ils ſont nos peres & nos meres ; & qu'ils parlent au grand Capitaine des François, afin qu'il nous ſecoure contre les Hiroquois, qui tuent, & qui maſſacrent, & qui bruſlent ceux qui prient, & qui croyent en Dieu.

Le Pere Superieur de nos Miſſions, demandāt à quelques femmes Chreſtiēnes ſi elles pouuoient bien aymer des perſonnes qu'elles n'auoiēt iamais veu ny connu, parlant de quelques Dames qui les ont ſecouruës. L'vne d'entre-elles prit la parole, & luy dit, pourquoy non mon Pere. Ces ſaintes femmes de charité nous aimēt bien ſans nous auoir veu ; pourquoy ne les aimerions nous pas bien ſans les voir ? Elle n'ont rien deuant leurs yeux qui les porte à nous aimer, & nous voyons leurs preſens, & leurs aumoſnes. Elles nous aymēt pour l'amour de Dieu, qui leur à cōmandé, de faire du bien aux miſerables, & nous les aimons auſſi pour l'amour de Dieu, qui veut qu'on aime ceux qui font comme luy, c'eſt à dire, qui font du bien à tout le monde. Enfin nous aimons ces

faintes femmes de Charité fans les voir, comme nous voulons aimer Dieu fans le voir. Nous les verrons dedans le Ciel lors que nous verrons Dieu qui leur donne ces compaffions pour nous, & qui eft noftre Pere, comme elles font nos meres, voila la réponfe d'vne femme Sauuage, qui n'a rien de Sauuage.

On efcrit que le Capitaine des Sauuages de cette Refidence, imite genereufemẽt la bonté de ceux qui ne donnẽt aucunes limites à leurs cœurs, & à leurs mains: qui fe croient redeuables aux Barbares auffi biẽ qu'aux Grecs. *Nouii bona data dare filiis fuis.* Ce braue Neophyte fçait departir les biens que Dieu & les hommes luy ont donnés, aux pauures Chreftiens, qu'il confidere comme fes enfans: Il fecoure les vieilles femmes, les pauures vefues, les orphelins, il leur donne du pain, des pois, du bled d'Inde, des anguilles, des robes mefme. Voila ce qu'on remarque de ce Capitaine.

Vne Dame Françoife, qui s'eft fait fa voifine en ce païs-là, en parle en ces termes, dans vne lettre qu'elle a enuoiée à vne perfonne de vertu, & de condition. Noel Tekouerimat, qui fe nommoit iadis

Negabamat grand Capitaine de Sillery, excellent Chreſtiẽ, qui n'a rien de Sauuage que le nom, vous remercie de l'honneur de voſtre ſouuenir, en qualité de voſtre tres-humble ſeruiteur : il eſpere, & nous auſſi, que ſi Dieu donne la paix à l'ancienne France, que vous trauaillerés pour leur ſecours contre les Hiroquois; ie laiſſe au R. Pere le Ieune, à vous dire le d'etail de nos afflictions, & de nos beſoins. Ie parle au nom des Sauuages que j'aime tendrement, ce ſont les propres mots de ſa lettre.

Adiouſtons quelque choſe, de ce qui s'eſt fait en cette Reſidẽce, & qui n'a point encor paru dans les autres Relations. Voicy vn Paradoxe, qui aura peine de trouuer creance dans les eſprits, qui ne cognoiſſent pas les Sauuages. On a Baptiſé vne ieune femme, agée d'enuiron vingt-trois à vingt-quatre ãs, qui eſt demeurée Vierge ayant eu trois maris ſucceſſiuement, cette pauure fille, pour la nommer ainſi, a eſté nourrie dans l'innocence des premiers ſiecles, elle a tiré ſa naiſſance, d'vne nation fort eſloignée de Kebec; comme elle fut en l'ance de Sainct Ioſeph, vn ieune homme, apres quelque temps de

ſejour, la voulant rechercher en mariage, luy fit demander ſecrettemẽt par vne perſonne de confiance, ſi ſon dernier mary, ne l'auoit point laiſſée enceinte; elle reſpondit auec vne pudeur, & auec vne ſimplicité ſi naturelle, qu'on donna facilement creance à ſes paroles. Il eſt vray, dit-elle, que mes parens m'ont mariée trois fois, & neantmoins pas vn homme ne m'a encore touchée. Ce que ie vay dire pourra iuſtifier la verité de ſa réponſe.

Premierement, ces peuples ſe comportent ordinairement, les deux, trois, & quatre premiers mois de leur mariage, comme s'ils eſtoient freres & ſœurs, donnans pour raiſon, de leur façon de faire, qu'ils s'entraimẽt d'vn amour de proches parens, qui ont horreur des actions de la chair. Cét amour de parenté, eſt plus grand, & plus fort parmy les paiens, que l'amour du mariage, dans lequel enfin il degenere. Que ſi dans ces premiers mois, ils viennent à ſe deſgouter l'vn de l'autre, ils s'eſloignent ſans bruit, demeurans comme ils eſtoient auparauant.

Secondement, ſi le Pere, ou le proche parent d'vne fille, luy commande de s'aſſeoir aupres du ieune homme qui la recherche

cherche, c'eſt à dire de l'eſpouſer, la fille obeïra ſans mot dire : mais ſi elle ne l'aime pas, où ſi elle n'a pas encor enuie d'eſtre mariée, il à beau demeurer aupres d'elle, iamais elle ne luy ſouffrira aucune action de mary. Et le ieune homme, n'oſeroit quaſi teſmoigner qu'il s'en faſche, autrement il feroit voir qu'il ne l'aime pas : mais enfin, comme il veut eſtre aymé reciproquement, & que ce n'eſt point la couſtume des Sauuages de ſe violenter les vns les autres, la liberté eſtant le plus grand de tous leurs biens, il abandonne cette fille au bout de quelques mois, la laiſſant dans ſon premier eſtat, c'eſt en cette façon que celle dont nous parlons, auoit conſerué ſa pureté dans trois de leurs mariages. Il ſemble que noſtre Seigneur la vouloit épouſer au Sainct Bapteſme, deuant qu'elle eut donné ſon cœur & ſon affection à aucun homme.

Vne mere ayant perdu ſa fille, qu'elle aimoit vniquement: vn François l'allãt viſiter, luy dit pour la conſoler, qu'il ſe falloit ſoûmettre à la volonté de Dieu, qui ſçait bien quand il eſt temps de nous retirer de ce monde, & qu'il ne ſe faut iamais

laiſſer abbattre à la triſteſſe, helas! Dit-elle, ie ne ſuis pas triſte de la mort de ma fille, puis que ma fille ne l'étoit pas de ſa mort meſme; la pauure enfant me diſoit, au fort de ſa maladie, ma mere ie ſuis biẽ aiſe de mourir, ie m'en vay au Ciel, ie verray celuy qui à tout fait. Ie croy, diſoit cette bonne mere, qu'elle y eſt maintenant: car elle aimoit bien la priere, c'eſt pourquoy ie n'ay garde de m'attriſter, voyant que ma fille eſt en ſi bon lieu.

Vn ieune homme eſtant mort ſainctement, vn ſien camarade nous dit; en verité ie ſens bien, que ie ſerois triſte de la mort de mon amy, n'eſtoit que ie croy fermement qu'il eſt au Ciel; car il alloit tout droit, il ne s'ecartoit point, il croioit fortement; il obeiſſoit promptement; ie viens de prier pour luy en la Chappelle, mais mon cœur me diſoit, c'eſt en vain que tu prie; il eſt au Ciel: il n'eſt point retenu en chemin; car il marchoit tout droit. Cette foy, & cette ſimplicité ſont aymables.

Voicy vne action qui fera voir que Dieu eſt le Docteur des ames ſimples. Vne bonne mere demandoit vn iour, ſi la priere qu'elle faiſoit, n'eſtoit point mauuaiſe; car diſoit-elle, ie ne l'ay appriſe de perſon-

ne. Quand ie couche ma petite fille dans son berceau, ie fay le signe de la Croix sur son front, puis i'addresse ces paroles à celuy qui à tout fait. Ma petite fille te dit par ma bouche, & par mon cœur, car elle ne sçauroit encor parler, c'est toy qui m'as donné la vie, conserue la moy, eloigne de moy le meschant Manitou. Quand ie seray grande, ie croiray en toy, ie t'aimeray, ie t'obeiray. Voila ce que dit ma fille par ma bouche. Assiste moy afin que ie l'instruise bien, & qu'elle te dise vn iour par soy-mesme, ce qu'elle te dit par le cœur, & par la bouche de sa mere la foy & l'amour ont bien de l'industrie.

Cette bonne Chrestienne, ayant eu l'approbation de sa priere, adiouta ce qui suit. Mon cœur est bien méchant: nous auons en nostre Cabane vn ieune garçon, d'vne nation etrangere, qui fera bien grossir le papier, où sont escrits mes péchés: on ne sçauroit le rassasier, Il mange incessamment, & il veut toujours manger (en effet il est trauaillé d'vne faim canine) il derobe tout ce qu'il rencontre de bon à manger, cela me cause vne tristesse, qui à la verité ne vient pas iusques à la bouche, car ie ne dy mot, mais mon

cœur eſt méchant, ie voudrois bien qu'il n'eut point cette facherie. Il eſt vray que ie ne le hay pas: mais ie n'ayme point ſes façons de faire. Cette bonne ame prenoit les ſentimens d'Adam pour des conſentemens de l'eſprit.

Vn homme d'vn naturel aſſez vif, racomptoit vn iour, les combats qu'il rendoit, quãd la nature, ou les demons luy dõnoient quelque penſée, ou luy cauſoient quelque dereglement dans les ſens. Ie me frappe moy-meſme, comme ie frapperois vne autre perſonne, qui voudroit offencer Dieu. Ie me dy ces paroles, c'eſt le demon qui parle, le veux tu eſcouter? Es-tu encor de ſon party? N'es-tu pas Baptiſé? N'as-tu pas dit ces paroles, ie hay, & ie renonce au méchant Manitou? le demon s'enfuit quand ie parle ſi haut, & ie demeure en paix.

Vne femme étant aupres du feu: quelqu'vn fit tomber ſur elle vn tiſon ardent, qui la bruſla bien fort, & qui l'offença grandement; A meſme temps que ſon corps ſentit la douleur, ſon cœur fut ſaiſi d'vn mouuemẽt de colere: or comme il n'y à pas loing du cœur à la bouche, ce mouuemẽt vint iuſques ſur le bout des levres pour

ſortir auec éclat, mais cette penſée (N'eſt pas Chreſtienne?) ſe iettant à la trauerſe, l'arreſta tout court, & fit rentrer ſa colere ſans que iamais elle dit vn ſeul mot. Ce ſont ces violences qui rauiſſent le Ciel.

Quelques femmes Chreſtiennes, s'entretenans des Religieuſes hoſpitalieres & des Vrſulines, qui ſont en ce bout du monde, l'vne d'entre elles dit aux autres, au ſuiet de leurs maladies, & de leurs trauaux, dont elles parloient, qu'importe-t'il à ces filles Vierges d'eſtre malades, où d'eſtre en ſanté? La vie & la mort leur eſt vne meſme choſe, ſi elles ſont malades, elles ſouffrent patiemment, & ſe rendent agreables à Dieu: ſi elles sõt en ſanté, elles aſſiſtent nos malades, inſtruiſent nos enfans, ſi elles meurẽt elles vont tout droit au Ciel, elles en ſçauent le chemin. Il n'en eſt pas le meſme de nous autres, nous n'auons pas encor de bons yeux, nous ne connoiſſons pas tout ce qu'il faut faire, nous ne ſçauons pas, comme elles, ce qu'il faut dire à Dieu, & comme il luy faut parler. Mais changeons de propos, voicy vn rencontre agreable.

Les Sauuages du quartier de Sainct Ioſeph eſtans tous à la Meſſe, on dero-

ba dans l'vne de leurs cabanes, vne robe de castor toute neufue; celuy à qui elle appartenoit, ne la trouuant point à son retour, assemble les principaux d'entre-eux, qui conclurent tous par des coniectures tres-apparentes, que ce vol n'auoit pas esté fait par vn Sauuage, mais par quelque François. Les ieunes gens entendans cela, courent aussi-tost apres deux François, qui venoient de passer, ils les attrappent, & les amenent en leur quartier, leurs voulans oster leurs habits, & tout ce qu'ils auoient, iusques à ce que le Capitaine des François, eut fait retrouuer la robe, où qu'il l'eut payée. Celuy à qui elle appartenoit leur dit, tout beau ieunes gens, mettons bas nos coustumes, puis que nous en auons ambrassé d'autres; nous ne sçauons pas comme il se faut comporter en ce rencontre, enuoyons querir l'vn de nos Peres, & il nous dira ce qu'il faut faire. Aussi-tost dit, aussi-tost fait, le Pere estant venu, il luy exposa les raisons, qui leur faisoient conclurre, que ce Larcin, fut commis par vn François; c'est nostre coustume, adiouta-t'il, de depoüiller les premiers qu'on rencontre, de la parenté, ou de la nation de celuy qui à

fait le vol. On garde ses depoüilles, iusques à ce que son Capitaine, ou ses parens, ayent donné satisfaction à celuy auquel on à fait tort. Voila nostre coustume: mais comme nous auons receu la foy, & que nous sommes Baptisés, nous les quitons pour suiure celles des Chrestiens. Que doiuent ils faire en ce cas là? Le Pere leur dit que les fautes estoient personnelles, & qu'il falloit punir ces deux François, s'ils estoient coupables, sinon qu'il les falloit mettre en liberté, & faire tout le possible, pour decouurir le larron. Or encore que ces bonnes gens vissent bien, que ce procedé ne leur estoit pas fauorable, pource qu'on ne descouure pas facilement les larrons, si est-ce qu'ils s'y accorderent, & ayans reconnus que les deux François qu'ils tenoient, estoient innocens, ils les renuoyerent auec beaucoup d'humanité. Or comme ce vol estoit recent, & que le François, qui l'auoit commis, se voyoit en grād danger d'estre, découuert, touché d'ailleurs d'vn remords d'auoir offensé Dieu, il porta cette robe à son Confesseur, le suppliant de la restituer en sorte qu'il ne fut point connu. On reporte la robe aux Sauuages, & pour

ce qu'ils sçauent que Monsieur le Gouuerneur du pays, fait punir publiquement les crimes, on leur dit, que celuy qui estoit tombé dans cette offence, s'estoit venu confesser, qu'il auoit demandé pardon à Dieu, qu'il auoit rendu la robe, qu'on luy auoit donné vne bonne penitence. On leur adioute qu'ils sçauoient bien, que ce qui se passoit dans le Sacrement de Penitence, estoit vn secret de Dieu, à qui on declaroit ses pechés, & qu'on n'en parloit iamais aux hommes, que personne ne connoissoit le criminel. Ces bonnes gens furent rauis, voyans dans la pratique, ce qu'on leur auoit presché du secret de la Confession : admirans ce tribunal, & cette Iustice, si fauorable à ceux qui reconnoissent, & qui detestent leurs offenses. Iamais ils ne demãderent & iamais ne parurent coniecturer, qui pourroit estre le coulpable, afin de s'en deffier; s'imaginans qu'vn homme, qui confesse son peché, ne le doit iamais plus commettre, notamment s'il est tant soit peu notable. Finissons ce Chapitre par la deuotion d'vne Dame, qui ne veut estre connuë, que de celuy, des yeux duquel elle ne se peut derober. Voyant que le Pe-

re Eternel auoit mis son fils sous la conduitte de Saint Ioseph, elle a creu que son amour l'obligeoit, de suiure cet original, elle a donc mis son fils entre les mains de Saint Ioseph, & afin d'obliger ce grand Saint (pour ainsi dire) à le fauoriser plus particulierement, elle donne tous les ans vne aumosne, pour nourrir vn enfant, baptisé en la Residence de Saint Ioseph. I'ay creu qu'en publiant cette deuotion, la personne qui la pratique, n'en seroit pas moins cachée; & que ceux qui aiment ces nouuelles Eglises, honoreront deuant Dieu, vne mere, si saintement amoureuse de son enfant.

Chapitre III.

De la Colonie Huronne en l'Isle d'Orleans.

Ie n'ay rien à mettre sous ce tiltre, que la Lettre d'vn Pere de nostre compagnie, addressée à vn autre Pere de sa connoissance qui a esté en ce nouueau monde: ce sont les seuls memoires que i'ay receus touchant cette Colonie; qui à ses

tristesses & ses ioyes, ses mal-heurs & ses benedictions. Dieu vueille que ses afflictions soient limitées par cette vie, & que ses consolations soient eternelles, mais lisons nostre lettre, voicy comme parle le Pere, apres deux mots de preambule que i'ay obmis.

Pour nouuelle de nostre Colonie Huronne, ie vous diray, que le 26. iour du mois de Iuin passé, nous perdismes six de nos meilleurs Chrestiens, qui s'en alloient à Tadoussac, dans vn grand Canot que nous leur auions presté. Voicy leurs noms Pieer Ahandation, André Annenharisonk, Martin Honahahoiannik, René Hondeánionhé, Dominique Onnhoudei, & le pieux Ioseph Taondechoren. Trois enfans se perdirent auec eux, Louys fils de Ioseph, Paul fils de Pierre, & Nicole fille de Martin. Ils estoient tous de nostre chere Mission de la Conception. Comme ils descendoiẽt de l'Isle d'Orleãs à Tadoussac, pour vendre de leurs farines de bled dinde, aux Algonquins, & tirer d'eux quelques peaux, pour en faire des robes à leur vsage, vne tempeste, les ayant surpris au milieu de la grande riuiere, vis à vis de Tadoussac, les engloutit

dans les eaux, ſans qu'on ait iamais pû retrouuer n'y hommes, ny Canot. Ah qu'elle perte ! Si les grandes occupations de noſtre R. P. Superieur ne l'empeſchoient point de dreſſer vne Relation, il diroit des merueille de noſtre bon Ioſeph. Quoy que vous ayez eſté teſmoins oculaires de ſes vertus, lors que nous demeuriõs enſemble chez luy, en meſme cabane, à meſme feu, & à meſme table, où pluſtoſt à meſme pot, ou à meſme chaudiere, puis que les tables ne ſont pas en vſage en ce pays-là, quoy dis-je, que vous l'ayez connu i'ay crû neantmoins que vous ſeriez bien-aiſe, que ie vous en parlaſſe, veu meſmement, que i'ay eu la conſolation, de conuerſer auec luy iuſques à la mort. Ie vous diray donc.

En premier lieu, qu'il n'eſt iamais tombé en aucune faute notable, depuis ſon Bapteſme, ce qui eſt d'autant plus remarquable, qu'il auoit eſté fort adonné aux femmes, au ieu & aux ſuperſtitions du Pays. Iamais depuis qu'il a eſté fait Chreſtien, il n'eſt tombé dans ces trois vices, quoy que ſes compatriotes, l'en ayent ſollicité, au delà de ce qui s'en peut dire. Vne femme, deuant qu'il fuſt

remarié, le sollicita plusieurs mois fortement; non seulemẽt il ne l'écoutoit pas, mais il trembloit à son abord, me disoit-il, & n'en pouuoit supporter la veuë. Elle le surprit vne fois, dans les tenebres de la nuit, sous vn appanty, où ils n'auoient que Dieu pour tesmoing.

Ie fus, racontoit-il, saisy soudainement d'vne sueur, qui se respandit par tout mon corps, & d'vne crainte qui troubloit mon esprit, dans l'apprehension que iauois de succomber. La chair ne laissa pas de se reuolter, & de rendre vn si puissant combat contre mon esprit, que ie ne sçay lequel des deux, auroit remporté la victoire, sans vn petit rayon, qui me fit faire vne Oraison à Dieu bien courte, mais bien feruente: à la faueur de laquelle, ie me tiray des mains de cette femme, où de ce tison d'enfer.

En second lieu, les sentimens qu'il auoit de la Foy, estoient si rauissans, que nos Peres en estoient estonnez. Il ne pouuoit se souler de parler de nos mysteres, auec des termes, & auec des comparaisons si proportionnées à ses Auditeurs, que luy mesme s'estonnoit, qu'ayant esté si ignorant, & si idiot deuant son Ba-

ptesme, il conçeut, & parlaſt ſi bien des maximes de l'Euangile. De là vient qu'il faiſoit aſſez ſouuent, des parenteſes en ſes diſcours, pour faire entendre qu'il n'eſtoit rien de ſon eſtoc. *Otſinonaka Iouei.* Ie ſuis parent, & allié des vers, ie n'ay rien de moy, c'eſt Dieu qui me deſlie la langue. On a remarqué que plus de quatre mois deuant ſa mort, il parloit touſiours dans ſes Harangues, de l'heure incertaine de noſtre départ, tenons nous toujours preſts, diſoit-il, car nous ſerons ſurpris, & nous dirons auec eſtonnement, nous voila morts. Ses nieppces m'ont fait faire cette reflexion. Il a montré diſoient-elles, que ce qu'il inculquoit ſi ſouuent, s'eſt trouué veritable en ſa perſonne; car il eſt mort en vn temps, & en vn lieu, qu'il n'auoit pas preueu.

En troiſieſme lieu, il eſtoit fort reconnoiſſant du benefice de la Foy, il commençoit le plus ſouuent, les diſcours qu'il tenoit à ſes gens, par ces paroles. De graces, mes freres, faites eſtat de la Foy. O que ie ſuis obligé à Dieu de m'auoir retiré des tenebres de l'idolatrie, m'eſclairant du flambeau de la Foy! Com-

bien y a-t'il maintenãt de mes compatriotes en enfer, faute d'auoir eu cette lumiere ? Et pour comble de ses faueurs sa bonté m'a fait venir à Kebec, où ie suis au milieu de la Chrestienté, tant des François, que des Algonquins, qui par leurs bons exemples, me portent au bien. Au lieu que si i'eusse pris party ailleurs, apres la deroute de mon pays, i'eusse esté en danger d'estre peruerty, par les façons de faire des infidelles, auec lesquels i'aurois conuersé, mais ce que ie prise dauantage, c'est l'amour de nos Peres, qui nous instruisent à Kebec, aussi bien qu'aux Hurons.

Ils nous donnent le moyen de tenir nos ames toutes nettes du peché, & d'entrer, en suite dans de fortes esperances, que nous irons au Ciel : quand quelqu'vn luy rapportoit quelque, medisance proferée contre luy : Attendés, disoit-il, le iour du Iugement, & vous verrés ce qui en est. Ces calomnies me font du bien, car ie les offres à Nostre Seigneur en satisfaction, de mes offenses.

En quatriesme lieu, l'amour qu'il auoit pour l'oraison, le rendoit fort considerable. Vous vous souuenez bien, que l'hy-

uer que nous passasmes en sa cabane; qu'il se leuoit deuant le iour, à mesme temps que nous; qu'il faisoit oraison aussi long-temps que nous, qu'il entendoit en suite nos deux Messes, & qu'il donnoit sur le soir, vn bon espace de temps à la priere en nostre Chapelle. Et tout cela ne l'empeschoit pas, de se trouuer aux prieres publiques, & communes, qu'il faisoit faire tous les iours à sa famille. Sa deuotion enuers la Sainte Vierge estoit aymable. Il me disoit souuent, ô que i'ayme la couronne ou le Chapellet de la Sainte Vierge, iamais ie ne me lasse de le dire, elle m'a accordé tout ce que ie luy ay demandé, en luy offrant cette priere. C'est le bon Pere Isaac Iogues, adioutoit-il, qui m'a donné cette deuotion, lors que nous estions tous deux captifs au pays des Hiroquois, souuent nous recitions ensemble nostre Chapelet, dans les ruës méme d'*Annienė*, c'est vn bourg des Hiroquois, sans que ces infideles s'en apperceussent. Il attribuoit sa deliurāce, & la benediction de sa famille à cette deuotion. Il prioit souuent pour ses biens-facteurs, pour ceux qui se recommandoient à ses prieres, & pour les Chrestiens de France, qui don-

noient quelque secours à ces pauures contrées. Quand il trauailloit en son champ, s'il se relachoit de son trauail, c'estoit pour s'occupper à l'o aison, & iamais il ne manquoit de dire quelques dizaynes de son Chappelet, depuis son champ iusques en sa maison.

En cinquiesme lieu, son zele pour le salut de ses compatriotes, a toujours paru grād dans sō pays, mais il s'étoit augmēté de beaucoup, depuis qu'il estoit icy. Vostre Reuerence se souuient-elle, que luy demandant vn iour, s'il auoit exhorté quelques personnes, qui ne faisoient pas leur deuoir, il nous repartit. I'ayme mieux parler à Dieu pour ceux-là, & le prier pour leur conuersion, que de parler à eux mesmes. Car ie sçay ce qu'il faut dire à Dieu, quand ie m'addresse à luy: mais ie ne sçay pas, comme il faut parler à ces gens-là, pour leur toucher le cœur. Reponse qui fait voir sa prudence, sa discretion, son dicernement, & son zele. Depuis qu'il estoit à Kebec, où la foy tient le dessus, il ne manquoit pas de visiter quasi tous les iours les Cabanes, & d'exhorter vn chacun de tenir ferme en la foy; me rapportant auec vne candeur

tres-aymable,

tres-aimable, les biens & les maux qu'il remarquoit; ce qui me seruoit fort pour la conduite de mon petit troupeau.

En sixiéme lieu, Nostre Seigneur qui auoit esprouué ce bon Chrestien par la perte de sa premiere femme, de ses enfans, & de tous ses biens, par de grandes maladies, par la captiuité, par la faim, & par vne infinité de mesaises, le voulut exercer les dernieres années de sa vie, par la mauuaise humeur de sa seconde femme. Elle deuint ialouse vn an deuant sa mort, & le soupçonna si fortement d'aimer vne autre femme, qu'elle ne donnoit aucun repos à son pauure mary.

Vn iour comme il faisoit festin à ses amis, ayant ietté les yeux par mégarde, vers le lieu où estoit cette femme, ce regard innocent qui luy donnoit de la ialousie, la ietta hors d'elle-mesme; elle prend ses enfans deuant toute la compagnie, & leur dit en pleurant: Allons, allons, mes enfans, allons chercher vne autre demeure, vous n'auez plus de pere; Ne voyez-vous pas bien qu'il vous desaduoüe pour ses enfans, puis qu'il ne me recognoist plus pour sa femme, ayant de l'amour pour vne autre que pour vostre

infortunée mere? A mesme temps elle quitte le festin, & la cabane, & s'en va dans les bois. Ie vous laisse à penser quelle affliction pour ce bon Neophyte: Il me vint trouuer, & m'ayant raconté l'histoire, ie les remis ensemble. Quand ie tançois cette pauure femme, elle m'escoutoit volontiers, auoüant que c'estoit vne forte tentation: Elle obeïssoit à tout ce que ie luy disois, mais c'estoit tous les iours à recommencer. Ie vous confesse que j'admirois la patience de ce grand homme, il souffroit ce martyre auec vne constance admirable, taschant à tous momens de ne donner aucune occasion à cette femme de nourrir ses soupçons: mais il n'en pouuoit venir à bout, pource que Nostre Seigneur le vouloit purifier deuant sa mort, & le dispóser pour sa gloire. Au reste, les Hurons qui sont descendus çà bas, sont, vne partie, aux Trois Riuieres, & l'autre partie à l'Isle d'Orleans, où ie demeure auec le Pere Garreau, & quatre de nos anciens domestiques. Nous viuons à demy à la Huronne, mangeans de leur sagamité, sans toutefois nous priuer tout à fait du pain des François.

Nous auons aidé ces bonnes gens à dé-

fricher des terres, comme vous aurez appris: Ils ont recueilly cette année vne assez bonne quantité de bled d'Inde, tous neantmoins n'en auront pas suffisammẽt pour leur prouision. Nous les secourerons comme nous auons secouru les autres, des charitez que l'on nous enuoyera de France. Nous auons fait bastir vn Reduit, ou vne espece de Fort, pour les defendre contre les Hiroquois; il est à peu pres de la grandeur de celuy qui estoit aux Hurons, au lieu nommé, *Abouendaé*. Nous auons aussi fait dresser vne Chappelle assez gentille, & vne petite maison pour nous loger. Les Cabanes de nos bons Neophytes sont tout aupres de nous, à l'abry du Fort. Les Hiroquois nous obligent de secourir les corps, de ces pauures exilez, pour sauuer leurs ames. Dieu les conduit d'vne façon estrange, & par des voyes estonnantes; il a sans doute enuie de les esleuer bien haut, puis qu'il les abbaisse si profondément. Qu'il soit beny dans les temps & dans l'eternité. Ces Barbares nous menassent d'vne ruine totale: *Si fuerit voluntas in cælo, sic fiat.* Nous nous reuerrons au Ciel.

CHAPITRE IV.

De la mißion de saincte Croix à Tadoussac.

NOus auons desia remarqué dans les Relations precedētes, que Tadoussac n'est autre chose qu'vne anse, ou comme vn grand bassin d'eau, qui sert de Port aux Nauires François. La Nature luy a donné vne assez belle entrée, & l'a abrié contre les vents, de hauts rochers, & de terres fort releuées qui l'enuironnent. Ce Port est au dessous de Kebec, esloigné d'enuiron quarante lieües. Il est voisin d'vn beau fleuue, appellé par les François, *le Sagné,* qui se descharge en cet endroit dans la grande riuiere de sainct Laurens, dont la largeur est bien de dix ou douze lieües deuant ce Port. Les Sauuages qui se retirent ordinairement en ce lieu, voyans que les Algonquins & les Montagnets de la Residence de sainct Ioseph auoient receu la foy de Iesus-Christ, deleguerent quelques-vns d'entr'eux en l'année 1640. pour tesmoigner à Mon-

ſieur le Gouuerneur du pays, & à nos Peres, qu'ils deſiroient participer au bonheur de leurs compatriotes ; & par conſequēt qu'ils les ſupplioient de leur donner le Pere Paul le Ieune, pour leur apprendre vne doctrine qu'ils auoient condamnée deuant que de la connoiſtre ; mais qu'ils en admiroient maintenant la beauté dans les mœurs de leurs parens, & de leurs alliez. Cōme le Pere eſtoit occupé ailleurs, & qu'on vouloit eſprouuer leur conſtance, & fortifier ou eſchauffer leur deſir, on les remit à l'année ſuiuante. Le Capitaine de Tadouſſac ne manqua pas de ſe trouuer luy-meſme à Kebec, au temps qu'on luy auoit deſigné. Sa Requeſte eſtant enterinée, le Pere alla donner commencement à cette Miſſion au mois de May de l'année mil ſix cens quarante & vn.

On n'a pas manqué depuis ce temps-là d'y enuoyer tous les ans vn ou deux Peres, qui paſſent l'Eſté ſur les riues de ce Port, aſſiſtans les François qui y abordent, & trauaillans à la conuerſion des Sauuages qui s'y rencontrent. Le Pere Iean de Quen eſt celuy qui a cultiué plus ordinairement cette Miſſion, & qui en a

commencé deux autres par l'entremise des Neophytes de cette nouuelle Eglise, comme nous dirons en son lieu. Au commencemẽt de cette Mission, l'Eglise, & le logis des Peres n'estoient qu'vne longue cabane d'escorces: mais en fin on a dressé vne Chappelle, & vne petite chambre de bois de charpente, où le Fils de Dieu, & deux de ses seruiteurs habitent, pendant que les François & les Sauuages font leur sejour en ce Port. Voicy l'ordre qui se garde dans cette Mission.

Lors que l'Hyuer commence ses approches, & que toute la contrée se dispose à changer son habit vert en vn habit blanc; & que le cristal se forme petit à petit sur le bord des riuieres, les Sauuages de Tadoussac redoublent leurs deuotions; ils se confessent & se cõmunient auec beaucoup de pieté; ils font mille questions à leurs Peres, & à leurs maistres, desquels ils se vont separer pour aller faire la guerre aux Elans, aux Cerfs, aux Caribous, aux Ours, aux Castors, & à quantité d'autres animaux plus petits, comme aux Blereaux, aux Porcs-Epics, aux Chats sauuages, aux Liévres, aux Ecurieux, aux Perdrix, & autres especes dõt ie ne me souuiẽs

pas. Comme cette chaſſe dure autant que l'Hyuer eſt long, ils demandent des Calendriers, pour reconnoiſtre les iours d'honneur & de reſpect, c'eſt à dire, les iours de feſtes & de Dimanches, qu'ils gardent fort ſoigneuſement. Ils demandent la ſolution des difficultez qui ſe peuuent rencontrer, en l'abſence de leur Pere. Quelques-vns prient qu'on leur faſſe entendre comme il faut parler à Dieu dans la maladie; ce qu'il luy faut dire quand on eſt triſte; quand on ne trouue point de chaſſe; quand on monte quelque montagne; quand on trauerſe quelque riuiere, ou quelque lac; quand on eſt ſaiſi de quelque crainte; quand Dieu leur accorde ce qu'ils ont demandé. En vn mot, chacun fait ſes demandes à ſa mode, & ſelon ſa portée. Cela fait, ils trouſſent bagage, ils leuent le camp, & leur premier pas eſt vers la Cappelle, où ils vont prendre la benediction de Noſtre Seigneur, & en ſuite chacun tire vers ſon quartier d'Hyuer; n'allans neantmoins qu'aux endroits dont ils ont conuenu, deuant que de ſe ſeparer les vns des autres. Pour les Peres, ils ſe retirent à Kebec. Quelques-vns ſe ioignent par fois aux

plus grosses bandes, pour les instruire dans ces profondes forests, où on ne rencontre que des arbres, des glaces, & des neiges; & quelques animaux, qu'il faut prendre à la course, sur peine de la vie: Car c'est la mort de ces bestes, qui donne la vie à ces pauures peuples. Tous les lieux sont autant d'hostelleries basties dedans les neiges, où l'on ne trouue iamais ny pain, ny vin, ny sel, ny sausse, ny ragoust: mais vn grand appetit; à qui on ne donne quelquefois, pour l'appaiser, qu'vn mets de patience, dequoy il se faut contenter les deux & les trois iours entiers. Il est vray que Dieu l'assaisonne si doucement, qu'il semble par fois qu'on soit en la table des Anges.

L'Hyuer quittant la place au Printemps, fait sortir ces chasseurs du bois, pour se ranger sur les riues du grand Fleuue, au lieu qu'ils recognoissent plus particulierement pour leur païs. Ceux dont nous parlons, se rassemblent à Tadoussac, où les Peres qui ont charge de cette Mission, les vont trouuer. C'est en ce rencontre que la ioye se fait paroistre de tous costez: Ils reuiennent quelquefois gros & gras, ramenans leurs traisneaux, ou leurs petits

canots chargez de gros pacquets de chair, qu'ils ont fait bouccaner à la fumée. D'autrefois, quand la chasse n'a pas donné, ils sont maigres & défaits comme des squelets, ne rapportans que la peau & les os. Quoy qu'il en soit, leur abord est toujours plein de ioye, notamment à la veüe de leur Chappelle, & de leur Pasteur: Mais si les oüailles font paroistre leur ioye, en verité leur Pasteur seroit insensible, s'il n'estoit remply de consolation.

Leur candeur à rendre compte de leur conscience; l'innocence de leur vie dans l'exercice de leurs chasses, au milieu de ces grands bois, où iamais ne firent leur repaire les monstres de la superbe & de l'ambition, qui rauagent, & qui mettent en feu toute l'Europe: En vn mot, leur bonté & leur sincerité sont la ioye & la gloire de leur Pere. Les vns s'accusent publiquement des fautes qu'ils ont commises; ils en demandent des penitences, ils n'osent entrer dans leur Eglise qu'ils n'ayent satisfait pour leurs offenses, qui tres-souuent ne sont que legeres, & qui passeroient pour des vertus en quelques endroits du monde. Quelques-vns apportent & déplient les images qu'on leur

a données à leur depart, expliquans les bons actes qu'ils ont formez à la veüe de ces pourtraits, & les recours qu'ils ont eu aux Saincts qu'ils representent. Ceux qui gardent les Calendriers, & qui ont charge d'annoncer les festes, les viennent representer, pour voir s'ils ne se sont point égarez, comme ils disent; les chefs de chaque famille rendent compte des prieres publiques. En vn mot, tous se confessent le plustost qu'ils peuuent, & quelque temps apres cette confession, ils s'examinent derechef, & retournent au mesme Sacrement, pour s'approcher du Fils de Dieu auec plus de netteté, disans qu'il est bien difficile de se souuenir du premier coup de tous les pechez qu'on a pû faire dans l'espace de cinq ou six mois.

Les memoires que l'on nous a enuoyez cette année, portent qu'on a veu aborder en ce Port de Tadoussac pendant l'Esté dernier, enuiron huict à neuf cens Sauuages de diuers endroits; qu'ils ont tous fait paroistre du respect pour la doctrine de Iesus-Christ. Qu'enuiron quatreuingts ont esté faits enfans de Dieu par le sainct Baptesme. Que deux à trois cens se sont venus confesser en ce lieu.. Que la Chap-

pelle, qui n'eſt pas des plus petites, ſe rempliſſoit quatre fois le iour, où les Catechumenes & les Neophytes ſe faiſoient inſtruire; qu'on y chantoit tous les iours pour vn temps, les loüanges de Dieu en François, en Huron, en Algonquin, en Montagnets, & en langue Canadienne, Miſcouienne. Que tous ceux qui ont receu le ſainct Bapteſme, y entendoient tous les iours la ſaincte Meſſe, & que les prieres s'y faiſoient generalement tous les ſoirs, où tous les Sauuages, Chreſtiens ou non, y pouuoient aſſiſter, autant que la Chappelle eſtoit capable de les contenir. Mais deſcendons à quelques actions, & à quelques bons ſentimens particuliers, que nous expliquerons en peu de paroles.

L'Eſprit de Dieu eſt par tout ſainct, & par tout adorable: mais il n'eſt pas eſcouté par tout également. Le ſilence des bois ſemble plus propre pour receuoir ſes impreſſions, que le grand bruit des Louures & des Palais. Voicy l'vne de ſes belles & & de ſes riches inuentions, pour conſeruer la ferueur & la deuotion de ſes nouueaux diſciples, en l'abſence de leurs maiſtres, & de leurs Paſteurs. Ces bons Neo-

phytes, du moins les plus eſclairez, ſe voyans eſloignez de leur Egliſe, ne s'eſloignent pas des petites pratiques de leur deuotion. Ils employent ſainctement dans les bois, le temps qu'ils donnent les Dimanches & les feſtes à entendre la ſaincte Meſſe, lors qu'ils ſont proches de leur Chappelle, ils ſe mettent dans la meſme poſture, ſe figurans qu'ils ſont preſens au Sacrifice. Ils recitent l'oraiſon, qu'on leur fait dire au commencement & à la fin de la Meſſe, & pendant l'eſleuation de la ſaincte Hoſtie, s'offrans en holocauſte au Pere eternel auec ſon Fils. Et ceux qui ſe ſeroient confeſſez & communiez ce iour-là, examinent leur conſcience, demandent pardon à Dieu de leurs pechez, ſe mettent à genoux deuant luy, comme aux pieds du Preſtre, les declarent les vns apres les autres auec douleur, comme ils font en confeſſion, proteſtans qu'ils ſ'amenderont, & qu'ils ſ'en accuſeront à la premiere entre-veüe à celuy qu'il a commis pour ce ſujet en terre, le ſupplians de leur donner par auance l'Abſolution; & en ſuite ils font quelque penitence, conforme à celles qu'on leur donne quand ils s'approchent de ce Sacrement. L'inno-

cence & la sainĉteté de cette pratique, qu'homme du monde ne leur a enſeignée, font aſſez voir qui en eſt l'autheur.

Pluſieurs Sauuages errans ſont morts de faim l'Hyuer paſſé dedans les bois, pource que la neige n'eſtant pas tombée en abondance, n'arreſtoit pas les grandes iambes des Elans & des Cerfs.

Vn chaſſeur Chreſtien nommé Charles, ayant couru trois iours ſans manger, apres l'vn de ces animaux, ſans le pouuoir attraper, ſe vid à deux doigts de la mort: mais ſe ſouuenant que ſon Dieu eſtoit le ſouuerain Seigneur des beſtes auſſi bien que des hommes, il ſe iette à genoux ſur la neige, luy adreſſe ce peu de paroles: Toy qui as tout fait, tu es le maiſtre de mon corps & de mon ame, tu en determines; ſi tu veux que ie meure de faim, j'en ſuis content, ie mourray paiſiblement, & ſans faſcherie: mais tu me peux dõner dequoy viure, ſi tu veux, & me conſeruer mes forces. Fais ce que tu voudras; ſi tu prends la penſée que ie doiue mourir preſentemẽt, ne iette point mon ame auec ces malheureux Eſprits qui bruſlent dans les feux, c'eſt l'vnique choſe que ie te demande: car tu ſçais bien que ie t'aime. Son orai-

son finie il se leue, il sent son courage & ses forces augmentées, il reprend la piste qu'il auoit abbandonnée ; Il attrappe dans peu de temps la beste, qu'il auoit si long-temps poursuiuie, & enfin il la tuë quasi sans peine.

Vn autre moins deuot, se trouua en mesme temps, mais en vn autre endroit, dans vn mesme danger. Il y auoit desia cinq iours, qu'ils rodoit dans ces vastes forests, pour decouurir quelque proie. Enfin ayant fait rencontre d'vn Orignac, il luy donne la Chasse deux iours durant, auec tant de fatigues causées par le ieusne, & par le trauail, que les forces venans à luy manquer ; il fut contraint de s'arrester tout court. Le froid, qui estoit fort grand, commançant desia de le saisir, il tire son fusil pour le battre, & faire du feu, mais ses mains engourdies, luy manquent au besoin : il creut donç que c'etoit fait de sa vie, en effet c'est ainsi que plusieurs sauuages meurent dans les bois, ils s'engagent si auant dans la poursuite d'vn animal, qu'estans espuisés ils n'ont plus la force, ny de faire du feu, ny de retourner en leur cabane, & le froid esteignant bien tost le peu de chaleur qui

leur reste, ils perdent la vie. Cet homme qui auoit quelque estime de soy-mesme, se voyant dans cette extremité, s'humilia. Ie sçay bien (disoit-il parlant à Dieu) que ie ne vaus rien, que ie suis vn meschant, que ie ne merite pas d'estre escouté: mais toy tu es bon, regarde ces pauures femmes & ces pauures enfans qui sont dans nostre cabane, ils sont bien meilleurs que moy; escoute leurs prieres, ils te demandent à manger; tu peux tout; cet animal que ie poursuis est à toy, tu le peux donner si tu veux; pour moy il n'importe que ie meure, mais aye pitié de ceux qui t'aiment, & qui t'obeïssent. Ce pauure homme sentit son courage releué, il se réchauffe en courant derechef apres cet Orignac, sur lequel il sentit vn si grand aduantage, qu'il le chassoit deuant soy comme on feroit vn bœuf, ou vn autre animal domestique; si bien qu'il le fit aller tout droict vers sa cabane, & quand il en fut bien proche, il luy donna le coup de la mort, & à mesme temps rendit la vie à de pauures petits innocens, ausquels ce bon homme attribua cette benediction.

Les Chrestiens estans r'assemblez aupres de leur Eglise, vont assez souuent pen-

dant le iour saluër le S. Sacrement S'ils se veulent embarquer, s'ils vont chercher du bois de chauffage, s'ils commencent, ou s'ils finissent quelque ouurage, ils vont presenter leur action au Fils de Dieu; & si la Chappelle est fermée, ils se mettent à genoux deuant la porte.

L'vn des deux Peres qui ont recueilly cette année les fruicts de cette vigne, ayãt rencontré dans l'Eglise vne bonne femme nommée Angelique, dont la premiere action du iour est de venir adorer son Maistre & son Sauueur dans sa maison. La voyant fort attentiue, & ayant remarqué qu'elle entroit tous les iours trois ou quatre fois dans la Chappelle, luy demanda en quoy elle s'occupoit deuant Dieu. Ie remercie, respondit-elle, le Pere, le Fils, & le S. Esprit, de ce que ie suis baptisée, de ce que ie suis leur fille, il me semble que mon cœur dit des paroles que ie n'entends pas. Ie remercie mon bon Ange de ce qu'il m'accompagne, & de ce qu'il a soin de moy. Ie remercie la Saincte dont ie porte le nom, de ce qu'elle prie pour moy. Mais j'honore principalement ma bonne mere la saincte Vierge, & S. Ioseph son espoux. Ie leur demande tou-

jours quelque chose, tantost qu'ils me dé-tournent du peché, tantost qu'ils m'ob-tiennent la perseuerance en la Foy ius-ques à la mort. Ie les prie que tous ceux qui sont baptisez, fassent grand estat de leur baptesme, & qu'ils ouurent les yeux à ceux qui ne le sont pas. Ie les prie encore pour tous ceux qui nous secourent, & qui nous font du bien. Le Pere luy demanda qui luy auoit enseigné cette deuotion. Ie vous escoute parler, respondit-elle, puis me mettant en oraison, ie laisse dire mon cœur. Ie le sens quelquefois si remply de ioye, que ie ne sçay d'où cela vient. Cette bonne femme à vne merueilleuse indu-strie pour gagner les ames à Dieu: Elle visite les malades, les console, & les en-courage. Que sert-il, disoit-elle, il n'y a pas long-temps, à vne personne qui tiroit à la mort, de s'attrister pour la perte d'vne vie si miserable, puis que nostre baptesme nous fait aller en vn lieu où il n'y aura plus ny mort, ny maladie? puis que nous al-lons voir nostre Pere? & que là nous trou-uerons nos bons Anges, & que nous ver-rons nos freres qui ont aimé Dieu, & qui luy ont obey en ce monde?

Les François qui vont trafiquer en ces

contrées, portent auec eux vn malheur quaſi inéuitable: ce ſont des boiſſons, qui font pour l'ordinaire le plus grand peché des Sauuages. L'vn d'eux en ayant pris par excez, ſ'en alla trouuer le Pere, & ietta à ſes pieds quelques peaux de Caſtors, luy adreſſant ces paroles. Mon Pere, tu ſçais deſia mon offenſe, voila vne aumoſne pour les pauures: adjouſte telle penitence qu'il te plaira. Le Pere luy dit, Que Dieu ne ſe payoit pas de peaux de beſtes mortes, mais d'vn veritable regret de l'auoir offenſé, & que le reſpect qu'ils portoient à ſa maiſon, n'y oſans entrer quand ils auoient commis quelque grande offenſe, eſtoit à la verité bien loüable: mais qu'il falloit qu'vn homme qui auoit trop pris de boiſſon, ſe paſſât de vin quinze iours durant, ou vn mois, quelque preſſe qu'on luy pût faire de boire. Cela fut executé fidelement.

Vn bon vieillard venu de bien loing, preſſant l'vn des Peres de luy donner le bapteſme, luy diſoit auec affection: Ne differe pas de me donner ces eaux pretieuſes, qui lauent nos pechez: Tu vois mes cheueux blancs, qui diſent que ie ne ſuis pas loing du tombeau: I'aime la prie-

e, c'eſt tout de bon que ie croy ce que tu
ous enſeigne: Si tu me laiſſes retourner
n mon païs ſans bapteſme, ie ſeray ſur-
ris de la mort deuant que ie puiſſe re-
ourner en ce lieu. Le Pere luy repli-
ua, Qu'il n'eſtoit pas ſuffiſamment in-
truit, qu'il ne ſçauoit pas encore les prie-
es que les Chreſtiens preſentent à Dieu
ous les iours. Ce bon homme attriſté de
e refus, ſe iette dans l'Egliſe, pour pre-
enter ſa demande à Noſtre Seigneur. Il
uy adreſſe ces paroles: Toy qui gou-
erne & qui determine de toutes choſes,
u m'as donné le deſir d'eſtre baptiſé, don-
e-m'en donc l'effect. Tu ſçais bien que ie
e ſuis pas venu icy pour trafiquer, n'eſtãt
oint chargé de marchandiſe: Ie ſuis ve-
u expres pour eſtre baptiſé, j'ay quitté
mon païs ponr cela: Si la penſée qu'a ce-
uy qui eſt veſtu de noir, & qui nous enſei-
gne, & qui me refuſe cette grace, vient de
oy, ie te prie pour le moins, ne permets
as que ie meure ſans bapteſme. Il faiſoit
ette priere quaſi la larme à l'œil. Ce qui
oucha ſi bien le Pere, qu'il l'inſtruiſit ſur
es articles les plus neceſſaires de noſtre
reance, pendant le peu de iours qu'il de-
meura à Tadouſſac, & en ſuite l'ayant re-

ceu au nombres des enfans de Dieu, l
renuoya tout ioyeux en son païs.

Les Attikamagues espouuantez par l
mort du Pere Iacques Buteux leur Pa
steur, que les Hiroquois ont tué, auec v
bon nombre de ses oüailles, ayans fa
plus de cent lieües de chemin dans ce
grandes forests, se sont refugiez en parti
au Port de Tadoussac, où ils ont fait pa
roistre que ce grand desastre n'a poin
esbranlé leur constance en la foy, ny d
minué leur deuotion. I'ay remarqué (d
le Pere qui a donné ces Memoires) que l
perte de leurs biens, de leur patrie, d
leurs parens, & de leurs amis, ne les tou
che pas à l'égal de la perte qu'ils ont fai
de leur Pere & de leur Pasteur. Ils ne
pouuoient lasser d'en parler, & on ne l
pouuoit consoler sur cette mort. C'esto
vrayement nostre Pere, disoient-ils, car
nous aimoit comme ses enfans: Il nou
faisoit viure au plus fort de nostre fam
ne, & par ses aumosnes, & par ses priere
Il auoit vn tres-grand soing de nos ame
Il nous seruoit de Capitaine, nous dir
geant dans nos petits affaires. Il est vra
que nous auons tort de le pleurer, car
n'est pas mort, il est viuant au Ciel, où

prie pour ses enfans. Il faut confesser, adjouste le Pere, que l'innocence, la candeur, & la simplicité de ce peuple est rauissante. Ie n'ay iamais rien veu de si traictable, de si obeïssant, & de si deferant à ceux qui les enseignent.

L'vn d'entre eux estant malade, me fit appeller pour sçauoir de moy, comme vn Chrestien se doit comporter dans sa maladie. Ie le fus voir, & ie trouuay qu'il faisoit ce que ie luy aurois pû recommander. Il surmontoit la crainte naturelle de la mort, par vne excellente soumission à la volonté de Dieu, se resioüissant de l'aller voir. Le Pere luy demanda, s'il n'auoit point quelque pensée que les chants, & les tambours de leurs Iōgleurs le pourroient soulager. Il y a long-temps, fit-il, que ie me mocque de toutes ces superstitions, & que j'ay mis toute mon esperance en celuy qui determine de nos vies. Apres qu'il se fut confessé, il prit vn Crucifix attaché à son Chappelet, & s'adressant à Nostre Seigneur, il luy disoit tendrement ces paroles: Toy qui te nommes Iesus, en verité tu es bon! Quoy donc? c'est tout de bon que tu es mort pour moy en la façon que cette image me re-

presente: C'est tout de bon que tu as voulu estre mon frere aisné: C'est tout de bon que tu m'aimes, ayant voulu lauer mes pechez dans ton sang: Ie t'ay quelquefois fasché: mais comme tu es bon, & que tu escoutes ceux qui te prient, ne prends point la pensée de m'enuoyer au feu; mene-moy auec toy, car ie t'aime, tu le sçais bien. Ie ne suis pas marry de souffrir, & d'estre malade, car ie l'ay bien merité, & toy-mesme tu as voulu souffrir. Puis se tournant vers moy, il me disoit: Mon Pere, ie prieray pour toy au Ciel: Ie diray à celuy qui a tout fait, quand ie le verray: Aime ceux qui ont eu tant de soin de moy. L'allant voir la veille de sa mort, ie trouuay son Crucifix posé sur sa poictrine toute descouuerte. Ie luy en demanday la raison: Ie l'ay mis sur mon cœur, me dit-il, pource que ie n'aime plus rien que celuy qui m'a sauué par sa mort, c'est luy qui me conduira dans le Ciel, qui applanira le chemin. Ie sçay bien que mes pechez se iettent à la trauerse, mais il ostera ces obstacles, il m'ouurira la porte de son Paradis, où iamais plus ie ne pourray mourir. Ie ne crains point de sortir de ce monde, puis que Iesus est auec moy. Sa fem-

me qui eſtoit aupres de luy, auroit, deuant ſon bapteſme, pouſſé les hauts cris, veu meſmement qu'elle portoit en ſon ſein vne petite fille malade à la mort, & en regardoit vne autre quaſi agonizante dans ſon berceau ; & dans cet abyſme d'affliction, la penſée du bonheur eternel dont alloit iouyr ſon mary, tariſſoit toutes ſes larmes, & la conſoloit. Si toſt qu'il fut enterré, & l'vne de ſes deux filles, elle vint trouuer le Pere, & luy dit : Ie ramaſſé tous les pechez que j'ay commis depuis mon bapteſme, pour les dire, & les deteſter tout à la fois, afin que rien ne m'empeſche l'entrée du Paradis, comme j'ay donné quelquefois occaſion à mon mary de ſe faſcher ; ie crains que cela ne l'arreſte à la porte du Ciel, & moy auſſi : c'eſt pourquoy ie voudrois bien ſatisfaire pour ſes offenſes, & pour les miennes. *Surgunt indocti, & rapiunt cælum.*

Chapitre V.

De la Mission de saint Iean dans les Nations appellées du Porc-Epic.

SViuons, s'il vous plaist, le Pere qui à soin de cette Mission, & prestons l'oreille à ce qu'il en dit dans ses memoires. Le lac que les Sauuages appellent, *Piagouagami*, & que nous auōs nommé le Lac de Saint Iean, fait le pays de la Nation du Porc-Epic. Il est esloigné de Tadoussac de cinq où six iournées. On s'embarque pour y monter sur le fleuue du Sagné, & quand on à vogué quelque temps sur ce fleuue, il se presente deux chemins, l'vn plus court, mais tres-fâcheux: l'autre plus long, mais vn petit plus doux, où pour mieux dire vn peu moins rude: car à parler sainement ces chemins ne sembles pas faits pour les hommes tant ils sont affreux. La cause de cette difficulté, prouient de ce que le fleuue du Sagné, qui à bien 80. brasses de profondeur aupres de Tadoussac; est fort inegal dans son lit, il

eſt tout barré de rochers en quelques endroits, en d'autres il eſt tellement reſerré, qu'il fait des courrans ſi rapides, qu'il eſt inſurmontable à ceux qui le nauigent: ſi bien qu'il faut mettre pied à terre, pour le moins dix fois par le plus court chemin, & quatorze par le plus long, pour aller de Tadouſſac au Lac de Saint Iean.

Et ces endroits s'appellent des portages, dautant qu'il faut porter ſur ſes epaules teut le bagage, & le nauire meſme, pour aller trouuer quelque autre fleuue, ou pour euiter ces briſans, & ces Torrens, & ſouuent il faut faire pluſieurs lieuës chargés comme des mulets, grauiſſans ſur des montagnes puis deſcendans auec mille peines, & auec mille craintes dans des vallées, & parmy des rochers, où parmy des broſailles, qui ne ſont connuës que des animaux immondes. En fin a force de peine & de trauail, on trouue ce Lac, qui paroit d'vne figure ouale, & de cinquante lieuës d'etenduë ou enuiron. Il eſt enflé par dix riuieres qui rempliſſent ſon baſſin, & qui ſeruent de chemin, a quantité de petites Nations repanduës dans ces grandes foreſts, qui viennent trafiquer auec les Sauuages qui

habitent vne partie de l'années sur les riues de ce Lac lequel se decharge par quatre ou cinq canaux, qui ayans courru separément quatre où cinq lieuës, se rejoignent ensemble pour faire vne seule riuiere, que nous appellons le Sagné, laquelle se vient degorger dās la grande riuiere de saint Laurens aupres de Tadoussac, mais venons au destail de nostre voyage. Ie m'embarquay pour cette Mission, le 16. de may, en la compagnie de douze Canots qui s'en alloient en traite c'est à dire en marchandise vers les peuples de ce beau Lac. Ie ne manquois point, tous les matins & tous les soirs, de faire les prieres publiques, où assistoient tous les Sauuages.

Le 19. de May iour de la Pentecoste, les Chrestiens me dresserent vn autel, chacun y apporta ses richesses pour l'orner, & quand il fut paré de tous nos biens il estoit encor bien pauure, il eut peut estre neanmoins plus d'effet, que ces brillans, qui font sur les autels de l'Europe, des lumieres d'or & d'azur. Toutes ces beautés ne s'estallent que pour toucher les cœurs, & donner quelque idée de la grandeur de Dieu, le Saint Esprit fait dans le cœur des

pauures, ce que l'or & l'argent ne ſçauroient faire dans l'ame des plus riches. Quoy qu'il en ſoit; tous nos bons Neophytes entendirent la Sainte Meſſe auec vne riche deuotion, quoy que l'Autel fut bien pauure. Apres la Meſſe chacun ſe rembarqua dans ſa petite gondole, nous ioualmes de lauiron iuſques apres midy, que nous miſmes derechef pied à terre, pour honorer ce ſainct iour. Ie leur fy vn petit entretien ſur la deſcente du Sainct Eſprit, nous chantaſmes des Cantiques ſpirituels en leur langue, ils reciterent tout haut leur Chappelet comme à deux chœurs, & puis nous pourſuiuiſmes noſtre chemin. Nous rencontraſmes ſouuent ſur les riues du fleuue qui nous portoit, des tõbeaux de treſpaſſés: ces peuples eſtans venus l'année precedente à Tadouſſac, furent ſaiſis d'vne maladie, à leur retour, qui en egorgea pluſieurs. On voyoit ſur leurs ſepulcres les marques de leur creance, ils auoient dreſſé des Croix ſur quelques vns: dautres auoient planté vn baſton ſur le tombeau de leur amy, duquel on voyoit prendre vn Chappelet dautres auoient mis vn auiron marqué de Croix ſur la foſſe de quelque bon nauigateur: le Dieu du Ciel,

eſt le Dieu des viuans, & des morts.

Le vinctieſme du meſme mois de May, nous fiſmes rencontre de trois Canots, dans l'vn deſquels eſtoit vn homme, qui pour eſtre trop attaché aux femmes, n'a iamais pû gouſter la loy de Ieſus-Chriſt. Les Chreſtiens de noſtre eſcouade, ne ſe peuuent empeſcher de luy donner quelques ſaubriquets en ſpaſſant. Il eſtoit marié à trois femmes, qui eſtoient toutes trois dans ſon canot; la plus ancienne auoit vn petit enfant né depuis deux où trois mois; mon Nocher, dit le Pere, luy demanda ſi elle voudroit bien qu'il fut baptiſé. Helas! dit elle, ie voudrois bien que la mere & l'enfant le fuſſent: cela depend de mon mary. Ce bon homme, luy addreſsãt ſa parole, luy dit ſi tu ne veux pas aller au Ciel n'empéche pas pour le moins que tes femmes & tes enfans, ny allent? Enfin il donna ſon conſentement, & me pria, ajoute le Pere, de luy donner vn billet, afin que ſon enfant fut admis au Baptéme, ſi toſt qu'il ſeroit arriué à Tadouſſac. La mere voyant que le bon-heur eſtoit accordé à ſon fils, me preſſa fortement de luy faire la meſme grace au retour de mon voyage. Il y a ſi long-temps diſoit elle, que ie vous

demande cette faueur. Iay appris toutes les prieres que font les Chrestiens. Ie vous assure que c'est tout de bon que ie croy en Dieu, & que ie luy veux obeir. Si mon mary à trois femmes, moy ie n'ay qu'vn mary, & ie ne suis pas responsable de ses defauts. Ie suis sa femme legitime, selon que ie vous ay ouy dire, puis que ie suis la premiere. Il promet qu'il me laissera viure selon ma creance, pourquoy donc me refusés vous ce que ie vous demande depuis quatre ans? Voyãt que ie la remettois au printemps de l'année suiuante, helas! s'écria elle, qui sçait si ie passeray l'hyuer? Si ie meurs où ira mon ame? vous serés cause de ma perte. Enfin il fallut ouurir la porte du Baptesme, & de l'Eglise, & du salut, à celle qui frappoit si fort, & si constamment depuis tant d'années.

Le soir du mesme iour vintiesme de May, nous arriuasmes sur les riues du Lac de Sainct Iean. Où nous trouuasmes trois Cabane, dans lesquelles il y auoit bon nombre de malades, qui n'attendoient que ma venuë pour mourrir contens. Ils auoient passé tout l'hyuer dans de grandes douleurs, qui leurs auoient causé vne lan-

gueur mortelle. Si toſt qu'ils m'apperceurent, la ioie qui frappa leur cœur, ouurit leurs yeux, & eſpanoüit leur viſage, *ounakou ma ka michakheien*, ô que voila qui va bien que tu ſois arriué ! Que tu nous ſois venu voir deuant noſtre mort. Il eſt auerty de noſtre maladie (diſions nous) il a dit ie les iray voir, nous auions cette penſée de toy, il ne ment point, il viendra donc nous confeſſer, il viendra nous donner celuy qui eſt mort pour nous. Enfin te voila venu. Nous ſommes tout preſts de nous confeſſer : mais tu es las, repoſe toy, tu as bien trauaillé, voila du poiſſon, & de la chair de Caſtor, que nous auons pris dans cette riuiere prochaine, reprends, tes forces. Dieu nous conſeruera la vie iuſques à demain & tu nous confeſſeras, tu diras la Sainte Meſſe, & tu nous communieras, & puis nous mourrons en paix. La ſimplicité de ce peuple eſt aymable.

Le lendemain vingt & vnieſme du meſme mois, les Chreſtiens baſtirent vne Egliſe, qui fut en état d'y dire la Sainte Meſſe, en moins de deux heures. Ils ſont addrois à planter des perches, pour faire vne Cabane, ronde où quarrée. Il couurirent ces perches de leurs robes, & de

leurs caſtelongnes, & voila le baſtiment dreſſé. I'y celebray la ſaincte Meſſe: I'entendis de confeſſion tous les Chreſtiens: Ie donnay la ſaincte Communion à tous ceux qui en eſtoient capables: Nous fiſmes l'action de graces publiquemẽt: Nous chantaſmes des Cantiques ſpirituels. Les ſains & les malades eſtoient rauis de voir leur païs honoré, & eux fortifiez par des myſteres ſi adorables.

Vn Chreſtien banny de l'Egliſe depuis deux ans, pource qu'il auoit pris vne ſeconde femme, & cauſé du ſcandale par cette action à tous les fideles, n'oſa iamais ſe preſenter: Il eſtoit cabané loing des autres, qui le regardent comme vn excõmunié: ſi bien qu'il s'écarte toujours, ne conuerſant quaſi auec perſonne. La foy & les femmes balancent ſon cœur, mais les femmes l'emportent.

Le vingt-deuxieſme de May nous trauerſâmes le Lac, par vn temps le plus doux & le plus agreable du monde: I'auois penſé perir dans ce Lac deux ans auparauant. Vne tempeſte s'éleuant tout à coup, remplit noſtre petit batteau, & nous ietta à deux doigts de la mort. Nous fiſmes huict lieües comme des gens qui ſont aux abois,

combattans pour la vie, contre les flots. Si deux mariniers, qui me conduisoient, n'eussent eu de la force, & de l'industrie, les ondes nous auroient seruy de sepulcre. Dieu qui commande aux vents comme il luy plaist, les enchaisna dans ce dernier voyage. Nous voguions doucement dans vn calme agreable sur des eaux, qui frappées des rayons du Soleil, nous paroissent belles comme vn cristal liquide. Et comme nous estions plusieurs Canots de compagnie, ie prenois vn grand plaisir dans les diuers discours de nos Sauuages. Vne femme entr'autres raconta ce qui suit. Il y a dix Lunes ou enuiron, que trauersant ce Lac, vne tempeste nous accueillit, les vagues nous éleuoient sur des montagnes d'eau; moy qui n'estois pas encore baptizée, ie voulus prier Dieu dedans ma crainte, ayant appris des Chrestiens qu'il estoit bon, & que tout le monde luy pouuoit parler. Ie prononçay ces paroles: Voila qui va mal, que nous mourions icy abysmez dans les eaux. Toy qui gouuernes le Ciel & la terre, la mer & les lacs, & les riuieres, ne nous saueras-tu pas de ce naufrage? Vn Chrestien me reprit tout sur l'heure, & me dit: Ta parole n'est

n'est pas droicte, il ne faut point dire, Voila qui va mal que nous mourions, ne nous tireras-tu point du danger? Ta langue s'est écartée de son chemin, il falloit dire: Mon Dieu, nous mourrons quand tu voudras, dispose de nos vies aussi bien dessus l'eau que dessus la terre, tu es le maistre: Si tu prends cette pensée, qu'ils eschappent ce danger, nous l'eschapperons: Si tu veux que nous mourions icy, nous ne laisserons pas de t'aimer. Voila vne petite oraison bien saincte. Au reste, cette bonne femme adjoustoit, qu'elle trembloit toujours sur les eaux deuant son baptesme: mais depuis que les eaux sainctes auoient passé sur sa teste, qu'elle ne craignoit plus d'estre noyée.

Le vingt-troisiesme, nous arriuasmes où estoit le gros des Sauuages. Si tost que nous fusmes apperceus, tout le monde sortit de sa cabane. Ils me receurent auec vne ioye, & auec vne affection qui s'explique moins par la bouche, qu'elle n'est sensible au cœur. Le Capitaine fait mettre tout le monde en campagne, pour me baltir vne Eglise, & vne maison. Les ieunes hommes vont abbatre les poultres & les chevrons, c'est à dire, de longues per-

ches: Les femmes apportent des planches, c'est à dire, des escorces, pour couurir ce Palais: Les filles vont chercher des tapisseries pour orner nostre Alcoue; ce sont des branches de sapin fort belles, dont ils tapissent le bas de leurs cabanes. Vn si grand nombre d'ouuriers, si lestes, & si experts en leur art, & si affectionnez à leur ouurage, bastirent en vn moment vn Palais à Nostre Seigneur, qui auoit plus de rapport à celuy de Bethlehem, qu'au Tabernacle dont sainct Pierre forma l'idée sur le mont de Tabor. Mon Eglise & ma maison estant en estat de me receuoir, ie fus bien tost dans l'exercice de ma charge; on m'apporte les petits enfans pour les baptizer; les adultes se disposent à receuoir la mesme grace; chacun se prepare à la Confession & à la Communion: Les prieres, les entretiens en public & en particulier, bref tous les exercices de la Religion Chrestienne se continuerent quasi sans relasche, tout le temps que ie fus auec eux. Ie n'en toucheray point le détail, ie diray seulement deux mots de quelques Sauuages estrangers que ie rencontray en cette assemblée.

Vn bon Neophyte du païs des Attika-

megues, s'estant refugié en cette contrée, & ayant appris que l'vn des Peres qui enseignoit le chemin du Ciel, estoit arriué, accourut pour me voir. Il fit paroistre vne ioye, & vne satisfaction si douce, que j'en fus attendry. Ie suis baptizé, me dit-il, le Pere Buteux m'a donné le nom de Pierre en mon baptesme. O que j'aimois ce bon Pere! ô qu'il m'a fait de bien! Il m'a fait perdre par le baptesme la crainte du Manitou, c'est à dire, du Demon. Il m'a deliuré de l'apprehension de la mort: Il m'a osté l'amour de toutes les choses de la terre: Ie n'aime rien maintenant que le païs où nous deuons aller, où nous verrons nostre Pere qui a tout fait. Ie le cõnoissois vn petit deuant que d'estre baptizé, & deuãt que vostre parole eust frappé nos oreilles. I'ay toujours tasché de n'estre point méchant. I'ay toujours aimé ceux qui estoiét bons. Ie defendois à mes enfans de faire aucun mal. Ie les faisois prier celuy qui nous gouuerne, quoy que ie ne le connusse pas comme ie le connois maintenãt. Mon esprit ne pense quasi qu'à vous autres, qui enseignez à bien viure. Mon cœur voudroit beaucoup parler à Dieu, mais il ne sçait pas ce qu'il luy faut dire.

Ie luy dis quelquefois, ayant fait les prieres qu'on nous a enseignées: Ie voudrois bien parler dauantage, mais ie ne sçay pas ce qu'il te faut dire. Ie ne sçay pas ce qu'il faut faire pour te complaire, & pour te contenter: mais ie suis bien asseuré que les Robes noires t'aiment, qu'ils sçauent comme il te faut prier; qu'ils prient, & qu'ils demandent pour moy ce qu'il faut demander: Ie te dis tout ce qu'ils te disent: Ie te demande tout ce qu'ils te demandent pour moy. Exaucez-les, car tu les aimes bien. Cette Rhetorique est aussi saincte qu'elle est simple; elle rend les ames bonnes, & celle de Ciceron & d'Aristote les rend sçauantes.

Vn bon Israëlite me racontant la mort de sa femme, en parloit en ces termes: Tant que tu verras que j'auray de l'esprit, & le iugement bon, (disoit-elle à son mary dedans sa maladie) fais-moy souuenir de Dieu, parle-moy de luy, remets-moy en memoire les points de nostre creance, rapporte ce que tu as ouy dire du Paradis, approche-toy de moy, & disons encore vne fois nostre Chappelet ensemble. Lors que ie ne pourray plus ny prier, ny me mouuoir, fais le signe de la Croix sur mon

front, & sur mon cœur, & prie pour moy. Helas! disoit ce bon homme, elle est morte en priant celuy qui a tout fait. Dieu sert de Prestre & d'Euesque quand il luy plaist, & le Sainct Esprit a des operations bien sainctes, & bien secretes dans les ames de ces bonnes gens.

Vne mere me consola, m'entretenant du trespas de sa fille. Ah! que n'estions-nous proche de toy, disoit-elle! ma paure fille souspiroit apres toy pour se confesser, & voyant que tu n'y estois pas, elle me dit tous ses pechez pour en demander pardon à Dieu, elle le prioit incessamment. La veille de Noël, sentant les approches de la mort, elle me dit: Ma mere, ie n'en puis plus, ie suis foible, & toute abbatuë & assoupie; puisque nous ne pouuons pas assister à la Messe de minuict, esueillez-moy en ce temps-là, si ie suis assoupie, afin que j'honore pour la derniere fois le temps de sa naissance. Et ie vous prie qu'on ne m'oste point mon Chappelet quand ie seray morte, car c'est l'vnique chose que j'aime à present. Sa bonne mere ne fit point comme ceux, qui craignans de faire perdre vn peu de santé à vn malade, ou luy voulans prolonger la

vie d'vn moment, luy causent bien souuent vne mort eternelle. Ces bons Neophytes n'ont point de ces delicatesses, qui tuent l'ame pour sauuer le corps.

Mais finissons ce chapitre. Le Pere ayant fait toutes les fonctions d'vn charitable Pasteur, & d'vn Ouurier Euangelique, dans l'espace de douze iours que ses conducteurs luy accorderent, remonta dans son nauire d'escorce, emportant les cœurs de ses oüailles. Il repasse auec ses Nochers sur ses brisées. Il loge dans les mesmes hostelleries. Il trouue par tout le mesme lict, dressé depuis la naissance du monde, & qui, depuis Adam, n'a iamais esté remué, sinon par quelque tremble-terre. L'appetit luy fait trouuer vn peu de bouccan, sec comme vne semelle de soulier, delicat comme vn perdreau. Le trauail luy donne vn sommeil fort doux. La bonté & la candeur de ses braues Neophytes le comblent de ioye. Dieu luy conserue par tout la santé; & ses iambes, & son auiron ioint aux auirons de ses Nochers, luy font trouuer la fin de son voyage, pour en entreprendre vn autre bien tost apres.

Chapitre VI.

De la Miſſion de l'Ange Gardien au pays des Oumamiouek ou Berſiamites.

A Peine le Pere Iean de Quen, auoit-il acheué ſa Miſſion du Lac de Saint Iean, qu'il donna commancement à la Miſſion de l'Ange Gardien, au pays, que les Sauuages de Tadouſſac, appellent la contrée des, *Oumamiouek*. Ie croy que ce ſont les Berſiamiſtes, ou quelques alliés des Eſquimaux, qui habitent les coſtes du Nord, au deſſous de l'Iſle d'Anticoſti. Ie m'embarquay dit-il, dans vne Chalouppe, en la compagnie de quelques Sauuages, le douzieſme de Iuin. Nous deſcendimes ſur le grand fleuue qui paroit comme vne mer au deſſous de Tadouſſac, vogans ſans relaſche ſix iours durant; ce qui me fait dire, que le lieu que nos Sauuages cherchoient, & qu'enfin nous trouuaſmes, eſtoit bien eloigné de Tadouſſac de 80. lieuës. Nous abordaſmes vne anſe, eſcarpeé de hautes montagnes, ou pluſtoſt

de hauts rochers, ſur leſquels eſtoit vn petit nombre de ces peuples, qui nous regardoient de loing, pour voir ſi nous n'eſtions point de leurs ennemis. C'eſt choſe eſtrange, que les hommes dans tous les endroits de la terre, ſont ennemis des hommes. Ils ſe tuent, ils s'égorgent, ils ſe conſomment par des guerres immortelles. *Homo homini lupus, homo homini Deus.* l'Homme eſt vn Dieu, & vn loup à l'homme. Ces pauures gens qui n'ont autre richeſſes, les vns, que le Bapteſme, qu'ils ſont venus chercher à Tadouſſac, les autres que le deſir de le receuoir: ſont pourſuiuis par les Sauuages de Gaſpé, qui trauerſent le grand fleuue, pour les aller maſſacrer dedans le pays des beſtes. Puis que les foreſts de cette contrée, nourriſſent plus d'Orignaux, plus d'Ours, & plus de Caſtors que d'hommes. Nous ayans reconnus, ils deſcendirent de leurs hautes tours, baſties deuant la tour de Babel. Apres auoir fait paroiſtre, par leurs geſtes, & par leurs yeux, le plaiſir qu'ils prenoient de nous voir, ils nous firent excuſe ſur leur petit nombre, diſans que leurs compatriote, cachés dans le fond des bois, n'auoient oſé paroiſtre ſur les riues

du grand fleuue, de peur d'y rencontrer leurs ennemis; nous asseurans que quand nous les retournerions visiter au Printẽps prochain, qu'ils viendroient en troupe pour m'escouter, & pour trafiquer auec nos Sauuages de Tadoussac, qui les venoient chercher pour ce sujet.

Apres que nous nous fusmes entretenus quelque temps les vns auec les autres, ie trouuay que mes Marchands estoient deuenus des Predicateurs; car s'estans apperceus que ces bonnes gens ignoroient ce que nous leur auons enseigné depuis peu d'années, l'vn d'eux prit la parole, pour les disposer à me prester plus fauorablement l'oreille. Cet homme que vous voyez, leur disoit-il, (se tournant vers moy) est vn homme de consideration, c'est nostre Pere & nostre Maistre, il a laué & purifié nos ames de toutes nos malices, par des eaux d'importance qu'il a versées sur nos testes. Il nous enseigne tous les iours ce qu'il faut croire, & ce qu'il faut faire pour aller au Ciel. Il nous a fait entendre que celuy qui a tout fait, estoit vn Esprit tres grand, qui gouuerne le Ciel & la terre: Qu'il est par tout, qu'il void tout, encore qu'on ne le

voye pas; Qu'il a vn fils qui s'est fait homme pour estre de nos parens, & pour nous deliurer de nos offenses; Qu'il recompensera les bons, les mettant dans vne maison de plaisir, où l'on ne mourra iamais; Qu'il enuoyera les meschans dans des feux qui sont aux entrailles de la terre, & d'où ils ne sortiront iamais. Ce fils se nomme Iesus, estant sur la terre il a defendu les tambours, les tabernacles, les consultes du Demon, les festins à tout manger, la pluralité des femmes. Ne tuez personne injustement, a-t'il dit; ne débauchez point la femme d'autruy; ne dérobez point, ne mentez point, a-t'il dit. Ie m'en vay au Ciel, d'où ie reuiendray vn iour pour resusciter tous les hommes, & pour emmener les bons auec moy, & ietter les meschans dans le feu, a-t'il dit. Voyez maintenāt quel chemin vous voulez tenir? Le Pere vous apprendra celuy qui est bon, escoutez-le, nous l'aimons tous, nous l'admirons.

Iamais, dit le Pere, ie n'ay ouy prescher, ny escouter le Predicateur auec plus d'affection, comme ces choses estoient nouuelles à la pluspart de ces bonnes gens, ils les receuoient auec vne auidité

nompareille. Chaque perſonne, pendant tout le temps que nous ſejournaſmes en ce lieu, auoit quaſi ſon Predicateur : car tous ceux de ma brigade preſchoient. Tout leur entretien, ſi toſt qu'ils eurent fait leur petit negoce, qui fut bien toſt expedié, n'eſtoit que des veritez Chreſtiennes. Ie m'employay ſelon l'eſtenduë de mon petit pouuoir, à cultiuer les plantes de cette nouuelle vigne, qui auoient deſia pris quelque racine en la foy, pour nous auoir frequentez à Tadouſſac, & à imprimer dans l'eſprit des autres les premiers elemens du Chriſtianiſme. En fin j'en trouuay deuãt que partir vne vingtaine, & dauantage, capables d'eſtre enroollez au nombre des enfans de Dieu. Ie les baptizay auec vne ioye reciproque de tous coſtez. Le Capitaine de cette Eſquade, & toute ſa famille, furent de ce nombre. Si toſt que l'Eſprit de Dieu ſe fut emparé de ſon cœur, il luy délia la langue. Cet homme qui venoit de naiſtre en Ieſus-Chriſt, en parloit en des termes qui ne manquoient ny de lumiere, ny de chaleur. Pour concluſion, il nous conjura de retourner au premier Printemps, nous aſſeurant qu'il ſ'en alloit communiquer à

tous ceux de son pays, les thresors dont nous l'auions enrichy. Non-seulement ie me trouueray icy auec ma troupe, (disoit-il) mais j'en ameneray beaucoup d'autres, qui seront bien aises de gouster la douceur de vos paroles, & de ioüir des bontez que vous nous auez departies. Ayans pris congé d'eux, nous nous embarquâmes, mes Nautonniers mirent la voile au vent, nous voguâmes assez heureusemēt, Nostre Seigneur nous fit la grace de le pouuoir tous les iours presenter en sacrifice à son Pere : Mes Mattelots estoient les Sacristins, qui dressoient, & qui paroient nostre Autel, auec plus d'amour & de volonté, que de gentillesse.

Chapitre VII.

De la Mission de l'Assomption au pays des Abnaquiois.

QVelques Sauuages du pays des Abnaquiois estans venus visiter Noël Negabamat, Capitaine des nouueaux Chrestiens de la Residence de sainct Ioseph, qu'on appelle ordinairement la Re-

ſidence de Sillery ; & voyans que cet homme menoit vne vie toute nouuelle, rauis de la nouueauté de ſes diſcours, & de la beauté de ſes mœurs, ſe firent inſtruire en ſa creance, qui leur parut ſi belle, & ſi raiſonnable, qu'ils l'embraſſerent auec ardeur: Et ayans en ſuite receu le ſainct Bapteſme, ils ſ'en retournerent en leur pays tous remplis de ioye, comme l'Eunuque de la Reine de Candace, pour communiquer à leurs compatriotes les bonnes nouuelles de l'Euangile. Le Bapteſme les fit Chreſtiens & Predicateurs tout enſemble, ils parlent hautement de Ieſus-Chriſt, & en public & en particulier. Les principaux de leur patrie, deſireux de participer à ce bonheur, deleguerent quelques-vns d'entr'eux vers le Pere Superieur de nos Miſſions, pour obtenir des Religieux de noſtre Compagnie, qui leur enſeignaſſent (cõme ils diſoient) le chemin du Ciel, dont leurs compatriotes leur auoient donné la premiere ouuerture. Ils arriuerent à ſainct Ioſeph le 14. d'Aouſt de l'année 1646. & apres auoir expoſé le ſujet de leur legation, le P. Gabriel Druilletes leur fut accordé. Ils l'embarquerent le 29. du meſme mois

d'Aoust de la mesme année 1646. pour le porter en leur païs: où les ayans instruits pendant tout l'Automne, tout l'Hyuer, & tout le Printemps, ils le rendirent enfin à Kebec, tout chargé de Croix & de Palmes. Le 15. de Iuin de l'année 16 47. ces bonnes gens attirez par le goust qu'ils auoient pris en vne doctrine qui les estonnoit, & qui les consoloit tout ensemble, demandoient qu'on leur rendist leur Pere, apres quelques iours de repos & de rafraischissement. Mais on ne pût leur accorder pour iustes raisons. Ils retournerent iusques à deux & trois fois les années 48. & 49. sans le pouuoir obtenir, dans la creance que nous auions que d'autres Religieux plus voisins de leur contrée, les pourroient sainctement instruire. En fin estans retournez l'an 1650. ils presserent si fort, & de si bonne grace pour auoir leur Patriarche, (c'est ainsi qu'ils nomment le Pere) qu'ils l'enleuerent le premier de Septembre de la mesme année, puis l'ayans ramené au mois de Iuin de l'an 1651. ils ne luy donnerent que quinze iours de relasche pour prendre des forces d'esprit & de corps, & en suite ils le conduisirent derechef au païs des Croix, d'où il est retour-

né le 8. iour d'Avril de l'an passé 1652. Il n'auoit parmy ces peuples si esloignez de nos façons de faire, qu'vn François pour compagnon de ses trauaux, qu'on pourroit appeller en verité, les trauaux d'Hercule. Mais suiuons les memoires qu'on m'a communiquez sur ses voyages.

Le premier iour de leur embarquemẽt, fut le premier iour de leurs croix, encore qu'il n'y ait aucun chemin dans ces grands bois, ou plustost que tous les bois, & toutes les riuieres de ces contrées ne soient que des chemins faits pour les hommes & pour les bestes sauuages, & pour les poissons; si est-ce qu'on peut prendre le plus court, ou le plus long; le plus aisé, ou le plus difficile, pour arriuer au terme & au but qu'on pretend. Or les Nautonniers & les Guides qui conduisoient le Pere, prirent des routes nouuelles qu'ils n'auoient iamais frequentées, & nous auons sceu depuis, que tous ceux qui les auoient tenuës, estoient ou morts de fatigue & de faim, ou auoient pensé mourir. Apres auoir vogué, & en partie cheminé quinze iours durant, par des torrens & par des chemins tres-affreux: cõme ils croyoient aborder le païs des Abnaquiois, ils trou-

uerent qu'ils n'auoient pas encore fait la troisiesme partie de leur chemin ; & pour surcroist de leur malheur ; ils estoient au bout de leurs viures & de leurs prouisions. Le Pere voyant ses gens dans ce dernier abandon, eut recours au Dieu des hommes & des animaux : Il luy offre le sacrifice de son Fils dans ces grandes forests, le conjurāt par le Sang qu'il a respandu pour ces peuples, de les secourir dans leur necessité. La fin de son sacrifice fût la fin de leur disette. Comme il quittoit l'Autel, vn braue Catechumene, qui s'estoit ietté dans le fonds de ces bois pour chercher quelque remede à leur famine, luy vint offrir trois Orignaux, ou trois Elans qu'il venoit de mettre à mort. Cette manne qui leur rendit la vie, ne fut pas receüe sans estonnement, & sans actions de graces: Ils la gousterent auec autant plus de ioye, qu'ils l'attendoient moins, & qu'ils en auoient plus de besoin. Il est vray qu'apres vn bon repas ils en firent plusieurs de bien mauuais : car ils firent saler, à la façon des Sauuages, ce qui leur restoit de leur festin, c'est à dire, qu'ils firent bouccaner, ou seicher à la fumée cette viande pour la suite de leur voyage ; ce bouccan fut leur

vnique mets. L'on ne ſçait que c'eſt de pain, ny de vin, ny de ſel, ny de ſaulce dans ces courſes; Les trauaux appellent l'appetit, & l'appetit eſt le meilleur cuiſinier du monde; tout eſt bon, tout eſt excellent dans ces rencontres. Apres ce petit rafraiſchiſſement, il fallut reprendre l'auiron pour monter contre le fil de la Riuiere ſainct Iean iuſques à ſa ſource. Les baſſes, les cailloux, les rochers, & les portages de cinq & ſix lieües qu'on deuoit rencontrer, donnerent tant d'eſpouuante à vn Sauuage Etechemin qui eſtoit de la bande, qu'il vouloit à toute force tourner le dos au païs des Abnaquiois, pour ſuiure le courant de la Riuiere, & ſ'en aller à Pentagouet en l'Acadie, où ce fleuue ſe va dégorger dans l'Ocean. Le Catechumene dont ie viens de parler, luy ayant repreſenté le déplaiſir qu'il cauſeroit aux Abnaquiois, qui attendoient depuis vn ſi long-temps leur Patriarche, il reprit courage; ils bãdent tous leurs nerfs, ils pouſſent leur petit batteau d'eſcorce contre la rapidité des torrens, au trauers de mille naufrages: mais au troiſieſme iour ce pauure Etechemin perdit cœur vne autre fois. Et encore qu'il ſceut bien

que le Pere ne les eut pas égarez, ny engagez dans ces détours, si est-ce que le regardant comme le premier objet de cette entreprise, il déchargeoit sur luy à tous momens le poids de sa colere, qui s'augmentoit à mesure que croissoient les difficultez & les souffrances. Enfin il fallut pour appaiser cet importun, que le Pere se separast de son compagnon, & qu'il abandonnast son petit bagage, pour alleger leur gondole. Cela fait, cet homme de mauuaise humeur prit le mort aux dents, comme on dit; il rame dans les torrens, il chemine dans les portages auec le Pere, & auec son Catechumene, sans prendre aucun repos depuis le matin iusques au soir. Les Guilledins d'Angleterre mangent quasi toute la nuict, & cheminent tout le iour sans débrider. Les Americains de ces contrées en font quasi de mesme quand ils sont en voyage; le pauure Pere partoit au point du iour, trauailloit sans manger iusqu'à la nuict; son souper estoit vn peu de cette chair fumée, dure comme du bois; ou vn petit poisson, s'il en pouuoit prendre à la ligne; & apres auoir fait ses prieres, la terre estoit son lict, son cheuet vne buche, & auec tout cela il dor-

moit plus doucement que ceux qui ne font que resver sur la plume & sur le duuet. Enfin apres 23. ou 24. iours de bon exercice, ils arriuerent à l'vn des villages ou l'vne des bourgades des Abnaquiois, nommée, *Nazanchouak*: La Capitaine du lieu appellé, *Oumamanradok*, les receut auec vne salve d'arquebusades, & embrassant le Pere s'escria: Ie voy bien maintenant que le grand Esprit qui commande dans les Cieux, nous veut regarder de bon œil, puis qu'il nous renuoye nostre Patriarche. Sa harangue fut assez longue, à la fin de laquelle s'enquestant du Catechumene, si le Pere s'estoit bien porté en chemin, & si on l'auoit bien traicté? Comme il eut appris que le Sauuage, qui estoit du païs des Etechemins, l'auoit souuent molesté, il luy dit d'vn accent graue & fort serieux: Tu as fait paroistre, en ne portant point de respect à nostre Patriarche, que tu n'auois point d'esprit. Tu l'as voulu quitter au milieu du chemin, tu l'as cōtrains de se separer de son compagnon, & d'abandonner vn petit pacquet qu'il portoit auec soy. Si tu estois de mes subjets, ou de ma nation, ie te ferois ressentir le déplaisir que tu as causé à tout le païs,

Ce pauure homme, au lieu de s'excuser, se condamna soy-mesme: Les Sauuages ne resistent pas aisément à la verité conniie, quoy qu'ils ne la suiuent pas toujours. Il est vray, respondit-il deuant toute l'assemblée, que ie n'ay point d'esprit d'auoir si mal traité vne personne, à qui j'ay mesme de grandes obligations. Il m'a rendu ma santé par ses prieres, estant tombé malade, il veilla toute la nuict auprés de moy, chassant par son oraison le Demon qui me vouloit oster la vie. Me voyant infirme, il ne se contentoit pas de porter son bagage ou son pacquet aux lieux où il falloit cheminer, mais il se chargeoit encore du mien: Il obtient de celuy qui a tout fait, tout ce qu'il veut; les eaux où nous passions estans trop basses, il demanda de la pluye pour faire grossir les torrens, il fut exaucé tout sur l'heure, & nous bien soulagez. La faim estant preste de nous esgorger, il pria pour nous; & celuy qui est le maistre des animanx, nous donna de la chair plus qu'il n'en falloit pour le reste de nostre voyage: Luy n'en mangeoit pas pour l'ordinaire, lors qu'elle estoit fraische; il peschoit sur la nuict quelques petits poissons à la ligne,

dont il se contentoit, nous laissant les bons morceaux. Dans le temps que les eaux n'estoient pas assez profondes, & que nostre Canot estoit en danger de trouuer le fond, il descendoit à terre pour nous soulager, cheminant les six iours entiers par des brossailles & par des rochers espouuantables. Il ne mangeoit point dans ces trauaux, & le soir il se trouuoit plus frais, plus guay, & plus content que nous. Ce n'est pas vn homme, c'est vn *Nioueskou*, c'est vn Esprit, ou vn Genie extraordinaire: Moy ie suis vn chien de l'auoir si mal traité. Quand ie criois contre luy, ou que ie le menaçois, l'accusant d'estre la cause de nostre malheur, il ne disoit pas vn mot, ou s'il parloit, l'on eut creu qu'il estoit coulpable, & que j'auois raison de le tancer, tant ses reparties estoient douces, & pleines de bonté. Ouy, il est vray, ie n'ay point d'esprit, mais j'en veux auoir: Ie veux aimer la priere, & me faire instruire par le Patriarche. Voila la confession de ce Sauuage Etechemin, & les remarques qu'il auoit faites sur la vie du Pere. Mais suiuons nostre route.

Aussi tost qu'il eut finy son discours, il

ne se trouua ny homme, ny femme, ny enfant, qui ne vinst temoigner au Pere la ioie qu'ils ressentoient de son retour. Ce n'estoient que festins dans toutes les cabanes, on le venoit prendre & enleuer auec amour. Enfin te voila luy disoient-ils, nous te voions tu es nostre Pere, nostre patriarche; & nostre cher compatriote: car viuant comme nous, & demeurant auec nous tu es Abnaquiois comme nous. Tu ramene la ioye auec toy dans tous le pays, nous estions dans la pensée de quiter nostre patrie, pour t'aller chercher, voyans que plusieurs mourroient en ton absence, nous perdions l'esperance d'aller au Ciel, ceux, que tu as instruits faisoient tout ce qu'ils ont appris de toy: mais estans malades, leur cœur te cherchoit, & ne te pouuoit trouuer, ceux qui sont morts, te regretoient auec larmes, mais enfin te voila de retour.

Quelques-vns luy faisoient vn amoureux reproche, si tu nous a fait beaucoup de bien par ta presence, tu nous a causé de grands maux par ton absence, si tu fusse demeuré auec nous tu nous aurois entierement instruits, nous ne sommes Chrestiens qu'à demy, pour ce que tu ne

nous a instruis qu'à demy, le Demon a desolé nostre pays, pour ce que nous ne sçauions pas bien comme il falloit, auoir recours à Iesus, qui est son maistre.

Vn Capitaine me fendit le cœur, dit le Pere, il me repetoit souuent en public & en particulier, qu'il aimoit ses enfans plus que soymesme; j'en ay perdu deux, adioutoit-il depuis ton despart, leur mort n'est pas ma plus grande douleur, mais tu ne les a pas baptisés, voila ce qui me fait mourir. Il est vray que ie leur ay fait ce que tu m'auois recommandé, mais ie ne sçay si j'ay bien fait, & si iamais ie ne les verray dans le Ciel si toy mesme les auois baptisés, ie ne les regretterois pas, ie ne serois pas marry de leur mort, au contraire j'en serois consolé. Du moins, si pour bannir ma tristesse, tu nous voulois promettre de ne penser de dix ans à Kebec, & de ne point nous abandonner pendant ce temps là, tu ferois voir que tu nous aime. Là dessus il me mena au tombeau de ses deux enfans; sur lesquels il auoit planté deux belles Croix peintes en rouge, qu'il alloit saluer de temps en temps, à la veuë des Anglois mesmes qui demeurent à *Koussinok*, Lieu où est le Cimetiere de ces bon-

nes gens, pour ce qu'ils tiennent en cet endroit deux grandes assemblées, l'vne au Primtemps, & l'autre en l'Automne.

Vn ieune homme des plus accomplis que i'aye veu, me surprit, remarque le mesme Pere, Ie viens de bien loing, me dit-il, ie n'ay pas coustume de paroistre en ces quartiers; Il y a fort long-temps que quelqu'vn, que ie ne connoy pas, me presse & me sollicite au fond du cœur, de te venir trouuer, & dobeir à ce que tu me diras, me voicy donc entre tes mains, enseigne moy, & si ie contreuiens à ce que tu m'auras dit chastie moy, ie te diray tout, mon cœur te sera ouuert, & tu y escriras ce qui est dans le liure de Iesus.

Si tost que la nouuelle du retour du Pere fut portée és autres bourgades des Abnaquiois, on le vint inuiter de tous costés auec de grandes & instantes prieres, d'instruire tout le pays. Il visita premierement les 12. où 13. habitations ou bourgades de ces peuples, qui sont rangées en partie sur la riuiere de Kenebek, que les François appellent vulgairement Quinibequi, & en partie sur la coste de l'Acadie que les Anglois occupent; il fut par tout receu comme vn Ange descendu du Ciel. Si les

années ont leur Hyuer, auſſi ont elles leur Printemps, ſi ces Miſſions ont leurs amertumes, elle ne ſont pas priuées de leurs ioies, & de leurs conſolations, j'en ay reſſenty, dit le Pere, de ſi grandes, qu'on ne les peut exprimer, voyant que la ſemence Euangelique que j'auois iettée il y auoit quatre ans, dedans des terres qui ne produiſoient depuis tant de ſiecles que des ronces & des eſpines, portoient des fruicts dignes de la table de Dieu. Pourroit-on bien ſans reſſentir vn plaiſir plus grand que celuy des ſens, voir des vieillards, & des malades languiſſans mourir quaſi de ioye, ayant receu leur paſſeport pour le Ciel? Leur peut-on fermer les yeux dans cette allegreſſe, ſans y participer? La mort qui fait peur à tout le monde, reſiouyt vn Sauuage nouuellement baptizé, & la foy de ſes parens change leurs hurlemens & leurs grands cris en des actions de graces, & en des reſiouyſſances de ce qu'ils ſe verront bien toſt les vns les autres en Paradis; voila comme ſe comportent les vrays fideles au iour de leur treſpas.

Apres que le Pere eut fait ſa viſite, & qu'il eut employé quelque temps à culti-

uer les bourgades qui ſont plus auant dans les terres, & plus eſloignées des Anglois, il prit auec ſoy Noël Negabamat, ou Tekouerimat, Capitaine des Chreſtiens de ſainct Ioſeph, pour deſcendre en la nouuelle Angleterre. Ce braue Neophye eſtoit delegué de la part des Algonquins du grand Fleuue, & le Pere eſtoit enuoyé comme Agent, ou comme Ambaſſadeur par ſes bons Catechumenes Abnaquiois, pour demander aux Anglois quelque ſecours contre les Hiroquois, qui ſ'efforcent d'exterminer ces pauures peuples auſſi bien que les Hurens & les Algonquins. Le Pere fut à Boſton, à Pleymot, bref il parcourut quaſi toute la nouuelle Angleterre, ſans que les Anglois ſe miſſent beaucoup en peine de ſecourir ces pauures nations qui leur ſont voiſines. Sa legation eſtant acheuée, il retourne vers ſes chers enfans, il parle de faire vn tour vers ſes freres qui eſtoient à Kebec. Ceux qu'il auoit inſtruits, & qu'il auoit engendrez en Ieſus-Chriſt, le querellent amoureuſement: mais il fallut partir pour aller rendre compte de ſon employ.

Pour concluſion de ce Chapitre, ie dis (parlant comme les Sauuages) que les

souffrances que le Pere & son compagnon rencontrerent allans au païs des Abnaquiois, dont nous venons de parler, n'estoient pas des souffrances, mais qu'ils en rencontrerent à leur retour, & luy & tous ceux qui le ramenoient, penserent mourir de faim & de froid, quelques-vns mesmes perdirent la vie dans les neiges, & dans l'excez des fatigues qu'il faut assez souuent souffrir dedans ces courses. Le Pere & son cher compagnon ont soustenu leur vie dix iours entiers sans rien manger, apres auoir ieusné tout le Caresme. Enfin ils s'aduiserent de faire boüillir leurs souliers, & en suite la camisole du Pere, qui estoit faite de cuir d'Elan, & les neiges se fondans, ils firent aussi boüillir les cordes ou les tresses des raquettes dont ils se seruoient pour ne point enfoncer quād elles estoient hautes. Tout cela leur sembloit de bon goust; la grace donne vn merueilleux assaisonnement aux amertumes prises pour Iesus-Christ. Bref ils arriuerent à Kebec le Lundy d'apres Pasques, n'ayans ny force ny vigueur, qu'autant que le zele du salut des ames en peut donner à vn squelet. *Non ex solo pane viuit homo*. L'Esprit de Dieu est vne bonne

& solide nourriture. Le visage défait, & le corps abbatu de ce bon Pere, n'a pas empesché qu'vn autre ne soit party auec cinq ou six Neophytes dans de petits Canots d'escorce, pour aller dans les costes de l'Acadie, & par là trouuer vne entrée plus facile aux peuples qu'on nomme les Etechemins, les Abnaquiois, les Sokoquiois, les Sourikois, les Chaouanaquiois, les Mahinganiois, les Amirgankaniois, & quantité d'autres nations sauuages qui sont sedentaires, & qui ont des bourgs de mille & deux mille combattans. Mais poursuiuons ce qui reste de la Mission fait aux Abnaquiois.

CHAPITRE VIII.

Des bonnes dispositions qu'ont les Abnaquiois pour la foy de Iesus-Christ.

LE P. Gabriel Druillettes nous donne dans ses Memoires quatre ou cinq belles marques des riches dispositions, & des grandes inclinations qu'ont les peuples qu'il a visitez, à la foy de Iesus-Christ.

La premiere eſt tirée de leur foy, qu'ils ont conſeruée, & qu'ils ont augmentée pendant trois ou quatre ans, quoy qu'ils n'ayent eu aucun maiſtre, ny aucun Docteur pour cultiuer cette premiere graine, & cette premiere ſemence qu'il auoit iettée dans leurs cœurs, comme en paſſant, & fort à la haſte. Cette foy leur fait croire que celuy qui ſe plaiſt dans les ames ſimples, les auoit extraordinairement fortifiez dans leurs tentations, & qu'il les auoit gueris miraculeuſement de pluſieurs maladies.

Ceux que j'auois inſtruits fort legerement, dit le Pere, ne faiſant encore que begayer en leur langue, ont recité conſtamment tous les iours les prieres que ie leur auois enſeignées. Ceux que j'auois baptiſez en des maladies que ie croyois mortelles, n'oſant pas dans ma premiere viſite confier ce Sacrement à ceux qui iouyſſoient d'vne pleine ſanté : ceux-là, dis-je, publioient par tout, que le Bapteſme leur auoit donné la vie ; & comme ils auoient appris qu'il falloit confeſſer les pechez où l'on tomboit apres la reception de ces eaux ſalutaires, ils n'attẽdoiẽt pas qu'ils fuſſent à genoux aux pieds du

Preſtre; ils ſ'en accuſoient tout haut, demandans qu'on les puniſt pour des fautes bien legeres.

L'vn d'eux guary aſſez ſoudainement ſ'eſcrioit: Ie marchois comme les beſtes à quatre pieds, ie ne pouuois me tenir debout: & auſſi toſt que j'ay receu le Bapteſme, j'ay couru & chaſſé comme les autres. Les peres & les meres me venoient preſenter leurs petits enfans, que j'auois regenerez dans les eaux du Bapteſme, croyant qu'ils eſtoient preſts d'expirer: Voila (me diſoient-ils) celuy que tu as reſuſcité par ces eaux importantes que tu as verſées ſur leurs teſtes.

Quelques-vns m'entretenoient iuſques à minuict, me rendans vn compte fort naif de leur conſcience: Ils me racontoient les attaques que les Iongleurs leur auoient bien ſouuent liurées à l'occaſion de leurs maladies, les voulans penſer à leur mode, par des cris & par des heurlemens, & par des inuocations du Demon. Ils ont eſté cauſe (diſoient-ils) que nous auons redoublez nos prieres, demandans à Dieu la ſanté de nos malades, afin qu'on ne nous preſſaſt point de les mettre entre les mains de ces Iongleurs, & ſouuent

nous auons esté exaucez sur le champ. Apres auoir dit à celuy qui a tout fait, ce que nous sçauions, & ce qui nous venoit au cœur, nous adjoustions ces paroles: Tu connois nos cœurs, nous voulons faire pour le bien des malades, ce que fait le Patriarche; nous te disons ce qu'il te dit, tu le sçais, nous ne le sçauons: regarde ce qu'il fait, & ce qu'il te dit, c'est cela que nous voulons faire, & que nous te voulons dire.

I'ay rencontré vn vieillard, aagé à peu pres de cent ans, ie l'auois baptizé dés l'an 1647. le croyant sur le bord de sa fosse: ce bon Neophyte, que ie nommay Simeon, receut la vie du corps & de l'ame si soudainement, apres trois ou quatre ans de langueur dans vne extreme vieillesse, qu'il causa de l'estonnement à tous ses compatriotes. Vous sçauez bien, leur disoit il, que j'estois mort deuant mon baptesme, ie ne viuois plus, ie ne pouuois me remuer, & deux iours apres on me vid en santé. I'ay tué cet hyuer quatre Orignaux, que j'ay attrapez à la couse: I'ay assommé deux Ours, & mis à mort quantité de Chevreux. Ie pense incessamment à celuy qui a tout fait: Ie parle souuent à Ie-

ſus, il me fortifie, il me conſole, ie ſuis demeuré ſeul de ma famille, j'ay veu mourir mon fils, & ma femme, & mes petits nepveux: j'en ay reſſenty quelque douleur au commencement, mais ſi toſt que ie me ſuis mis en prieres, mon cœur a eſté conſolé, ſçachant que ceux qui croyent, & qui ſont baptizez, vont en Paradis. I'ay remercié celuy qui a tout fait, de ce qu'ils eſtoient morts Chreſtiens, & ie ſens vne ioye dans mon ame, de ce que ie les verray bien toſt dans le Ciel. Quand mon cœur ſe veut égarer dans la triſteſſe, ie me mets à genoux deuant Dieu, & la priere me fait retrouuer mon cœur.

Vn autre encore plus aagé, eſt ſi fort adonné à l'oraiſon, qu'il paſſe vne partie de la nuict s'entretenant tout ſeul auec Dieu, pendant que les autres prennent leur repos. Eſtant couché dans ſa cabane, j'entendis vne fois qu'il ſe leuoit à la dérobée, les tenebres le déroboient de mes yeux, mais non pas de mes oreilles. Il commença ſon oraiſon par les prieres que ie luy auois enſeignées, il en adjouſta d'autres ſi à propos, & forma des actes ſi amoureux, qu'ils me rauirent: Il taſchoit de parler bien bas, & moy de l'éſcouter biē
fort

fort attentiuemẽt. Ses gẽs me dirent que Dieu exauçoit souuẽt les prieres qu'il faisoit pour des malades, ou pour d'autres sujets. I'ay remarqué cy dessus, qu'vne partie de ceux que le Pere auoit baptizez, dans l'extrémité de leurs maladies, retournans apres en santé, attribuoient cette faueur à leurs Baptesmes. Ceux qui sont morts, adjoute le Pere, n'estoient pas moins auantagés, ils publioient par leurs actions ce que les autres preschoient par leurs paroles. Premieremẽt ils rebutoient tous ceux, qui leur parloient de faire venir leurs medecins, ou leurs Iongleurs, pour les souffler, & pour chanter sur eux, & pour battre leur tambours afin de chasser le Demon, comme ils disent, qui leur veut oster la vie.

En second lieu, ils faisoient paroistre sur leur visage, & par leurs discours; qu'ils partoient de ce monde, pour aller au Ciel, auec tant de paix, & tant de ioie, que non seulement ils empeschoient les pleurs, & les lamentations de leurs parens, mais ils leur donnoient en outre vn ardent desir de se faire instruire en la foy de Iesus-Christ, pour iouir d'vne si douce mort.

Quelques femmes bien agées, malades

depuis deux ans, ne pouuant empefcher que les Iongleurs du pays inuités par leurs parens, n'appliquaffent fur elles leurs fuperftitions, demandoient à Dieu pendant leurs hurlemens, qu'il luy pleut de confondre leur Demon: en effet, elles fe trouuoient plus mal apres ces tintamarres, & lors que ces beaux Medecins les abandonnoient, comme des perfonnes qui auoient defia vn pied dans le pays des morts, ces bonnes ames demandant la vie, & la fanté à noftre Seigneur, la recouuroient foudainement à la veuë de ces Iongleurs.

Quantité de ces bonnes gens (pourfuit le Pere) m'ont affuré, que leurs enfans morts incontinent apres le Baptefme, leur auoiét parus venir du Ciel, pour les encourager a embraffer les verités Chreftiennes. Cette veuë, difoient-ils, nous comblοit d'vne ioye que nous ne pouuons exprimer, & quelques-vns de nous eftans malades gueriſoient quafi tout à coup. Ces pauures Neophytes, me menoient fur le tombeau de ces petis Anges, pour me faire remercier Dieu de les auoir pris pour fes enfans. La les meres me dechargeoient leur cœur, me racomptans les recours qu'elles auoient eu a Dieu, & le fe-

cours qu'il leur auoit donné. Nous estions inconsolables deuant qu'on nous eut parlé du Paradis, nous pleurions tous les matins & tous les soirs la mort de nos moindres parens, mon cœur est maintenant tout changé, il ne ressent plus ces angoisses, mesme à la mort de mon mary, & de mes enfans; mes yeux iettent bien quelques larmes, au commancement, mais aussi-tost que ie viens à penser que leurs ames sont au Ciel auec Dieu, ou quelles y entreront bien tost, ie sens vne ioie dans mon ame, & toute ma pensée n'est que de le prier, qu'il les mette bien tost auec luy. Que si le Demon veut par fois me ietter dans la tristesse, comme si i'auois perdu ceux que i'aymois, I'ay aussi tost recours à celuy qui a tout fait, lequel me fait connoistre que celuy qui est auec luy, n'est pas perdu.

Le second indice de l'amour qu'ont ces peuples pour Iesus-Christ, & pour sa doctrine, est fondée sur leur ferueur, & sur quelques actions tres-remarquables, pour des hommes conceus au milieu de la Barbarie, l'ardeur estoit si grande pour retenir les prieres, où les verités que ie leur enseignois, dit le Pere, qu'ils passoient les

nuićts à repeter leurs leçons: les vieillards se rendoient escoliers de leurs petits enfans : les Catechumenes tres-peu versez en nostre science, estoient contraints de faire les Docteurs. Quelques-vns escriuoient leurs leçons à leur mode, ils se seruoient d'vn petit charbon pour vne plume, & d'vne escorce au lieu de papier. Leurs characteres estoient nouueaux, & si particuliers, que l'vn ne pouuoit connoistre, ny entendre l'escriture de l'autre: c'est à dire, qu'ils se seruoient de certaines marques selon leurs idées, comme d'vne memoire locale, pour se souuenir des points, & des articles, & des maximes qu'ils auoient retenuës. Ils emportoient ce papier auec eux pour estudier leur leçon dans le repos de la nuićt. La ialousie & l'emulation se mettoit parmy eux, les petits combattoient auec les plus grands, à qui auroit plustost appris les prieres; & ceux à qui ie ne pouuois pas donner tout le temps qu'ils me demandoient, m'en faisoient des reproches.

Mais il me semble que les Anges prenoient sur tout vn grand plaisir de voir l'ardeur & le courage des plus petits enfans : Ils couroient tous apres moy pour

eftre inftruits : Ils venoient aux prieres tous les foirs & tous les matins : Ils ioignoient leurs petites mains, ils fe mettoient à genoux, ils prononçoient apres moy fort pofément ce que ie leur faifois dire, ils continuoient tous les iours cet exercice, de leur propre mouuement, ou pluftoft par le mouuement de celuy qui commanda aux Apoftres de les laiffer approcher de fa perfonne, puis que le royaume des Cieux leur appartient.

La troifiefme marque confifte en l'amour qu'ils ont pour leur Pere & pour leur Patriarches. Les Sauuages, qui pour l'ordinaire font affez froids dans leurs paffions, luy ont fait bien fouuent reffentir la chaleur de leur affection. Ils l'honoroient dans leurs feftins, du mets qu'ils donnent ordinairement à leurs Capitaines. S'il faifoit voyage auec eux, on choififfoit le meilleur Canot, on luy prefentoit la place la plus commode ; & s'il vouloit manier l'auiron, ils luy arrachoient des mains, difans que fon occupation eftoit de prier Dieu. Prie pour nous, & nous ramerons pour toy, difoient-ils. Aux endroits où il falloit porter leur petit Nauire, & tout leur bagage, pour paf-

ser d'vn fleuue à vn autre, ou pour éuiter des precipices, & des cheutes d'eau, ils portoient son lict, son manteau, & bien souuent sa maison, & tout cela consistoit en vne couuerture, ou vne castelongne, qui luy seruoit à tous ces vsages. Or comme il se chargeoit toujours de sa Chapelle, quelques-vns le prioient de la mettre sur les sacs, ou sur les pacquets qu'ils portoient sur leurs espaules, disans que ce petit fardeau de Iesus soulageoit la pesanteur de leur charge. Quelques-vns, pour l'obliger à demeurer toujours parmy eux, s'offrirent de luy défricher de la terre, & de luy donner des champs pour les faire cultiuer.

Si quelqu'vn moins affectionné à nostre creance, laissoit eschaper quelque parole contre le Patriarche, il estoit aussi tost releué. Voicy vn exemple bien remarquable pour des Sauuages. Le Pere estant en vne bourgade assez voisine des habitations Angloises, le valet d'vn Anglois se trouua certain iour dans vne cabane, où il instruisoit ses bons Catechumenes. Cet homme, ou par malice, ou pource qu'il n'entendoit pas bien la langue du pays, rapporta par apres à son maistre, que le

Pere auoit parlé contre les Anglois ; ce qui n'eſtoit pas veritable. Ces braues Neophytes apprenans que ce maiſtre ſ'en formaliſoit, ſe tranſporterent en ſa maiſon, & luy tinrent ce langage : Nous entendons mieux noſtre langue que ton ſeruiteur : nous eſtions proches du Patriarche quand il parloit, nous l'eſcoutions attentiuement, toutes ſes paroles ſont venuës droit dans nos oreilles, ſois aſſeuré qu'il n'a iamais dit aucun mal de vous autres. Il nous enſeigne que celuy qui a tout fait, haït, & condamne, & punit le menſonge, puiſque nous voulons receuoir ſa loy, & luy rendre obeyſſance, prends ces penſées dans ton cœur. Ces gens-là ne mentent point. Au reſte, il eſt bon que vous ſçachiez que le Pere eſt maintenant de noſtre nation, que nous l'auons adopté pour noſtre compatriote, que nous le conſiderons, & nous l'aimons comme le plus ſage de nos Capitaines, & nous le reſpectons comme l'Ambaſſadeur de Ieſus, auquel nous nous voulons donner entierement, & par conſequent quiconque l'attaque, attaque tous les Abnaquiois. Le Capitaine qui prononça cette petite harangue, le fit d'vn ſi bon accent, que les

principaux Anglois, qui demeurent sur la riuiere de Kenebek, l'ayant ouye, firent venir le Pere, & le prierent par la bouche d'vn Anglois venu depuis peu de Boston, lequel parloit fort bon François, d'oublier tout ce qui s'estoit passé, l'asseurans qu'ils n'auoient plus aucune creance aux faux rapports d'vn valet estourdy: Qu'ils voyoient bien que tous les Sauuages l'aimoient, qu'ils auoient de grands respects pour luy, qu'eux-mesmes l'honoroient comme vn Ministre du sainct Euangile: que la confiance que ces peuples auoient en luy, nourriroit la bonne intelligence entre les François, les Anglois, & les Sauuages de ces contrées; & là-dessus parurent les bouteilles & les tasses, & l'on beut largement à la santé du Pere. Et comme ils estoient de diuers endroits, chacun prioit le Pere de luy donner vne visite en son habitation, l'asseurant qu'il y seroit toujours receu auec honneur. En effect, autant de fois que le Pere nauigeant sur le fleuue de Kenebec, où ils habitent, les alloit saluer, ils le receuoient auec des témoignages d'vne sensible bienueillance; & depuis ce temps-là, ils ont toujours parlé de luy fort auantageusement aux Sauuages.

Ceux de *Naranchouak*, qui sont de tout temps les plus considerables de cette contrée, & qui ont de grandes alliances auec plusieurs nations de la nouuelle Angleterre, voulans donner des preuues de l'amour qu'ils portoient à leur Patriarche, & à sa doctrine, l'ont publiquement dans vne grande assemblée, naturalisé, & incorporé à leur Nation. Le Capitaine *Oumamanradok* qui harangua, dit hautement, que le Patriarche estoit non seulement leur maistre en la foy, mais qu'il estoit encore la meilleure teste du pays pour parler, & pour determiner de leurs affaires; & qu'encore qu'il y eust longtemps qu'il regardast le Soleil, qu'il n'estoit neantmoins qu'vn enfant: que le Patriarche estoit vn vieillard tout remply de sagesse: cet homme est le meilleur cerueau de tous les Abnaquiois, & le plus affectionné à nostre creance.

La quatriesme preuue des affections qu'ont ces peuples pour Iesus-Christ, est tirée de leurs actions. *Cœpit Iesus facere, & docere*: Iesus commença d'operer nostre salut par ses actions, & puis par ses documens. Il ne veut pas que tous ceux qui luy appartiennent, soient des Docteurs,

mais il les veut tous obeyſſans. Tu nous commandes (diſoient-ils au Pere) de combattre, & de reſiſter aux Demons qui nous attaquent: Ils ſont en grand nombre, mais leurs forces diminuent de iour en iour, & noſtre courage augmente.

Le Demon qui excite, & qui fomente les querelles & les inimitiez, eſt banny d'entre nous: Tu n'entends point de bruit dans nos cabanes: Les femmes ne s'écrient point les vnes les autres. La mort ſoudaine de l'vn de nos Capitaines, en ſuite d'vn different qu'il auoit eu auec le Capitaine de ceux qui habitent ſur l'embouchure de noſtre Riuiere, nous a fait croire que cet homme tenu pour vn grand Sorcier, l'auoit tué ſecretement par ſes ſortileges: Noſtre cœur réueilloit déja les anciennes inimitiez que nous auons eües auec ces peuples, & nous eſtions ſur le point de nous couper la gorge, & de nous faire la guerre: mais tes paroles ont banny ce Demon. Tu es noſtre Pere, ſois auſſi noſtre Arbitre: Parle dans nos conſeils, tu ſeras eſcouté; nous remettrons toujours nos differens entre tes mains; nous voyons bien que tu nous aimes, ſouffrant, & ieuſnant, & priant iour & nuict pour nous autres.

Pour le Demon de l'yurongnerie que tu auois chaſſé de nos cabanes en ton premier voyage, les Anglois l'ont ramené ſi toſt que tu nous a quittez, mais il faut maintenant l'exterminer pour vn iamais: car il nous oſte la vie, il nous cauſe des meurtres, il nous fait perdre l'eſprit, nous rendans ſemblables à des enragez. Allons preſentement trouuer le Commis des Anglois, & luy tenons ce diſcours: Toy Commis de Pleimot & de Boſton, peins nos paroles ſur le papier, & les enuoye à ceux de qui tu dépends, & leur dis que tous les Sauuages alliez, qui demeurent ſur le fleuue de Kenebek, haïſſent autant la boiſſon de feu, ou l'eau de vie, cõme ils haïſſent les Hiroquois; & que ſ'ils en font encore apporter pour en vendre aux Sauuages, qu'ils croiront que les Anglois les veulent exterminer. Peins ces paroles, & noſtre Patriarche nous ſeruira d'Ambaſſadeur, il les portera à vos Gouuerneurs, accompagné des principaux d'entre nous: & apres cette defenſe, ſi quelqu'vn ſ'enyure en cachette, on le fera punir ſelon que noſtre Pere en aura ordonné.

Le Demon qui nous donne de la crainte de nos Sorciers, & de la creance pour

nos Pythoneſſes, qui deuinent les choſes futures, & qui connoiſſent (à ce qu'elles diſent) les choſes abſentes, ce Demon a perdu ſon credit. Tes prieres, & celles des petits enfans, & le recours que nous auõs à Dieu, nous font voir la vanité, & l'impuiſſance de ces Iongleurs, & de leurs ſortileges. Combien de fois auons-nous veu des perſonnes aux abois, que nous croyõs enſorcelées, reuenir en ſanté, ayant prié celuy qui eſt le maiſtre de tous les Demõs? Il eſt vray que tous les Sorciers auoüent maintenant leur foibleſſe, & le pouuoir de Ieſus. Quelques-vns meſme inuitent le Pere en leurs cabanes, & le traitent fort honorablement. Le plus remarquable, & le plus redouté d'entr'eux, nommé *Aranbinau*, qui autrefois auoit leué la hache ſur le Pere pour l'aſſommer, l'ayant troué catechiſant vn ſien neveu, ſ'eſt rendu ſi docile aux paroles du Pere, qu'il fait maintenant profeſſion de l'auoir pour amy intime.

Quant au Demon (diſoient-ils) qui nous a fait aimer la polygamie, il eſt fort décrié parmy nous, puiſque nous voyons bien les inconueniens & les deſordres qui prouiennent de la pluralité des femmes.

Celuy qui dans cette bourgade pretend d'estre éleu Capitaine, ne le sera iamais, s'il ne quite l'vne de ses deux femmes; & quand quelqu'vn ne voudroit pas auoir de l'esprit, cela n'empescheroit pas que les autres ne se fissent Chrestiens. Ils adjoûterent en suite de ces discours apostrofans le Pere.

Prends donc courage, demeure auec nous, puisque nous sommes prests de t'obeyr. Tu es nostre compatriote; nous sommes tous de mesme nation. Tu es nostre maistre; nous sommes tes disciples. Tu es nostre pere; nous sommes tes enfans. Ne nous abandonne pas à la furie des Demons. Ne croy pas qu'ils soient allez bien loing: ils nous viendront esgorger si tost que tu seras party: deliure-toy, & nous aussi, de la peine de tant de voyages, & si longs, & si fascheux, qu'on ne sçauroit rien porter auec soy, ce qui nous met souuent en danger de mourir de faim. Nous sommes tesmoins que les principaux Anglois de ces contrées te respectent. Les Patriarches de l'Acadie nous ont dit qu'ils t'auoient escrit, que tu pouuois reuenir en nostre pays quand tu voudrois. Que deuiendront ceux qui mourront sans ba-

presme, ou sans confession en ton absence? Ie vous aduoüe, dit le Pere, qu'ils m'attendrirent, & si ie n'eusse creu que Dieu me r'appelloit à Kebec par la voix de mon Superieur qui me mandoit, les trauaux les plus horribles ne m'auroient iamais arraché du pays de ceux que j'aime plus que moy-mesme.

La derniere marque de la bonté de ces peuples pour la foy, est leur esprit desinteressé. Les Sauuages Hurons & les Algonquins peuuent attendre quelque secours de nos Peres, & par leur entremise, des Frãçois : mais les Abnaquiois ne peuuent pretendre de nous que leur instruction toute pure ; ils voyent parmy eux vn Pere & son compagnon dans la necessité de toutes choses, n'ayant pour maison que leurs cabanes d'escorce, pour leur lict que la terre, pour leur nourriture que leurs salmigondis. Ils n'attendent aucune grace des Anglois, par la faueur des Iesuites: Ils n'ont point la pensée de venir en marchandise à Kebec, leur ayant esté declaré dés l'an 1646. qu'vn ou deux Canots suffisoient, pour venir tous les ans renoueller les alliances qu'ils ont auec les nouueaux Chrestiens de sainct Ioseph. Si bien

qu'ils n'ont point d'esperance, ny pour le particulier, ny pour le public, de tirer aucune vtilité temporelle de la venuë de nos Peres en leur pays. C'est Dieu seul qui leur a donné la grace, & la force de perseuerer si long-temps dans des actions de pieté, sans maistre, sans docteur, & sans guide. C'est luy seul qui leur fait receuoir auec ardeur les enseignemens qu'on leur donne: C'est luy seul qui leur imprime au fond du cœur l'estime & l'affection qu'ils ont pour leur Pere; c'est luy seul qui les fait resister si fortement, & si constamment aux Demons dont ie viens de parler,, qui en verité paroissoient insurmontables, en vn pays où il n'y a point de loix portées contre les Sorciers, ny contre l'yurongnerie, ny contre la polygamie, ny contre les inimitiez & les haines mortelles: Dieu est leur seule & vnique loy. Or iugez maintenant, dit le Pere, si on peut abandonner ces peuples, à moins que d'abandonner Iesus-Christ, qui prie fortement en leurs personnes, qu'on le tire du danger d'vn precipice eternel. Peut-on laisser en proye aux Demons tant de personnes, & tant de nations, composées chacune de dix ou douze mille ames, sans en

auoir compaſſion? Les quitter, c'eſt quitter Ieſus-Chriſt : les abandonner, c'eſt abandonner celuy qui nous dit auſſi bien qu'à ſon Pere : *Vt quid dereliquiſti me?* Pourquoy m'abandonnez-vous? Ces conqueſtes ſont dignes des Princes & des Roys Chreſtiens : mais bien peu ſe rendent dignes de recueillir ces palmes. On ſe bat bien ſouuent pour des roſeaux, & on meſpriſe les lauriers & les palmes.

CHAPITRE IX.

De la Guerre des Hiroquois.

VNe lettre enuoyée des Trois Riuieres, nous fournira vn Iournal, de ce qu'ont fait cette année les Hiroquois en ce nouueau monde. Les voyes de Dieu ne ſont pas moins iuſtes, pour eſtre cachées. Il abbaiſſe ſouuent ceux qu'il veut exalter. Il enuoie vn homme chercher des Aneſſes pour luy faire trouuer vn Royaume. Il exerce vn berger à tourner vne fronde, pour luy donner la victoire d'vn Geant, les Hiroquois ont quaſi iuſques à preſent, fait plus de bien en la Nouuelle

France, qu'ils n'y ont fait de mal. Ils ont déliurés quantité d'ames des feux de l'Enfer, bruslans leurs corps d'vn feu elementaire. Car il est vray qu'ils ont conuertis quantité de personnes, & qu'ils sont les instrumẽs, dont Dieu s'est seruy pour tirer le doux de l'amer, la vie de la mort, la gloire de l'ignominie, vne eternité de plaisir d'vn moment de souffrances, rudes à la verité; mais recompensées au centuple. Les Hurons estans dans l'abbondance, & les Algonquins dans la prosperité, se rioient de l'Euangile. Ils vouloient massacrer ceux qui la publioient en leur païs; ils les accusoiẽt d'estre des sorciers, qui leur faisoient perdre secretement la vie, qui gastoient leurs bleds, qui causoient les seicheresses, & les intemperies de l'air, ils les tenoient pour des traitres qui auoient communication auec leurs ennemis pour vendre leur païs. Chose etrange, mais à la verité tres-remarquable, & qui fait voir que Dieu sçait bien par où il faut prendre les hommes, pour les attirer à sa connoissance, & à son amour! Si tost que les Hiroquois (vaincus pour l'ordinaire par nos Sauuages, deuant qu'on leur portast les bonnes nouuelles de l'Euangile)

les eurent iettés dans le precipice où ils sont encor, ces pauures gens se sont venus rendre entre nos bras, demandans l'abry & le couuert, à ceux qu'ils tenoient pour des traitres: recherchans l'amitié de ceux qu'ils auoient voulu massacrer, comme des Sorciers: pressans qu'on leur accordast, la vie de l'ame, puis qu'ils perdoient celle du corps: souhaittans l'entrée du Ciel, puis qu'on les chassoit de leurs terres. Et il me semble que ie peux dire, auec vne tres-grande apparance de la verité, que les Algonquins, & les Hurons, & quantité dautres Nations, que nous auons instruites, estoient perduës, si elles n'eussent esté perduës; & que la plus part de ceux qui sont venus chercher le baptesme dans l'affliction, ne l'auroient iamais trouué dans la prosperité, & que ceux qui ont rencõtré le Paradis dãs l'Enfer de leurs tourmens, auroient trouué le veritable Enfer, dans leur Paradis terrestre. Disons donc que les Hiroquois ont rendu des hommes riches pensans les rendre pauures: qu'ils ont fait des saints, pensans faire des miserables: en vn mot, qu'on leur doit (sans toutefois qu'on leur en ait aucune obligation) la conuersion, & la san-

edification de plusieurs ames. Mais il faut que ie confesse, que s'ils ont fait du bien par cy-deuant, qu'ils paroissent maintenant à nos yeux comme des monstres, qui sont prests de nous engloutir. Qu'on perde les biens, qu'on perde la vie, qu'on soit tué, qu'on soit massacré, qu'on soit bruslé, rosty, grillé & mangé tout vif, patience : il n'importe, pourueu que l'Euangile ait son cours, & que Dieu soit connu, & les ames sauuées : on gagne plus en ce trafic qu'on n'y perd. Mais que la porte du salut soit fermée aux nations plus peuplées qui habitent les riues de la mer douce des Hurons ? Que les nouuelles Eglises de Iesus-Christ, fondées & establies par la pieté de la France, soient ruinées, & tant de nouueaux Chrestiens liurez à la gueule de ces Lions ? Que les ouuriers Euangeliques, & les Pasteurs de ce bercail soient bannis & chassez d'aupres de leur troupeaux : C'est ce qu'on appelle vn grand malheur, auquel neantmoins les hautes puissãces peuuẽt aisémẽt remedier, nonobstant les desordres de la France, causez par des Hiroquois aussi barbares que ceux de l'Amerique : mais c'est trop s'écarter de mon but, entrons en discours.

Le sixiesme de Mars de l'année derniere 1652. les Hiroquois, qui ont rodé tout le Printemps & tout l'Esté à l'entour des habitations Françoises, défirent vne Escoüade de Hurons qui les alloient chercher bien loing, & qui les trouuerent bien pres sans y penser. Ils estoient en embuscade à la riuiere de la Magdelaine, six lieües ou enuiron au dessus des trois Riuieres: Cette Escoüade commandée par vn nommé *Toratati*, tomba entre leurs mains, & fut entierement défaite.

Le 10. de May, le Pere Iacques Buteux (comme il a esté remarqué au premier Chap. de cette Relatoin) fut mis à mort auec vn François qui l'accompagnoit, nommé Fontarabie.

Le 13. du mesme mois, vne troupe d'Algonquins s'en allans au pays des Attikamegues, & passans par le lieu où le Pere Buteux auoit esté massacré, furent surpris, & défaits. Vn ieune homme ayant tué vn des Hiroquois qui les surprirent, fut au mesme lieu bruslé, & tourmenté d'vne façon horrible.

Le 16. du mesme mois, les Algonquins des trois Riuieres ayans appris la défaite de leurs gens, s'en allerent attendre les

Hiroquois au paſſage: mais ils tomberent dans les pieges qu'ils vouloient tendre à leurs ennemis, vne autre bande d'Hiroquois cachée dans le Lac de S. Pierre, où ils alloient dreſſer leur embuſche, les tailla en piece pour la pluſpart.

Le meſme iour arriua à Montreal vn ſoldat Huron, de la compagnie de Toratati, qui ſ'eſtoit ſauué des mains des Hiroquois; il rapporta que ce Capitaine auoit eſté bruſlé, & qu'on auoit donné la vie à ceux qui reſtoient de ſa bande. C'eſt ainſi que les Hiroquois groſſiſſent leurs troupes.

Le 15. du meſme mois, vne femme Huronne trauaillant à Montreal à cultiuer du bled d'Inde, fut enleuée par les Hiroquois, auec deux de ſes enfans. Ces miſerables ſe cachent dans les bois, derriere des ſouches, dans des trous qu'ils font en terre, où ils paſſent les deux & trois iours quelquefois ſans manger, pour attendre, & pour ſurprendre leur proye.

Le 21. vn ſoldat François & vn Sauuage trauerſans le grand Fleuue dans vn Canot, deuant le Fort des trois Riuieres, furent attaquez, & tous deux bleſſez; le Sauuage mourut deux iours apres de ſes bleſſures.

Le 26. du mesme mois de May, vn François qui gardoit du bestial à Montreal, fut mis à mort, & vne femme Françoise fut blessée de cinq ou six coups bien fauorables, puis qu'elle n'en mourut pas, son courage la tira du danger. Ces Lutins sont par tout, & en tout temps.

Le 8. de Iuin, deux Hurons tendans vne ligne pour prendre du poisson, proche des Isles du fleuue appellé les trois Riuieres, furent massacrez. Comme ce lieu est tout proche des habitations Françoises, on accourut au bruit, on poursuiuit les Hiroquois, qui se sauuerent, abandonnans leur bagage, & les cheueleures de deux hommes qu'ils auoient tuez.

Le 19. du mesme mois, trois Canots arriuerent par le fleuue des trois Riuieres, portãs nouuelle que les Hiroquois estoiẽt entrez bien auant dans le pays des Attikamegues, & qu'ils les auoient défaits pour la troisiesme fois.

Le 2. de Iuillet, à cinq heures du matin, quelques Hurons s'en allans à la pesche vis-à-vis du Fort des François, à l'autre bord du grand fleuue, qui est assez large en cet endroit, les Hiroquois qui estoiẽt en embuscade, leur courent sus : mais ils

se ietterent dans la chaloupe des François, qui les estoient venus escorter. Les Hiroquois montent dãs leurs Canots, ils font feu de tous costez, poursuiuans cette chaloupe; qui mettant la voile au vent, se tira de ce danger. Estant abordée proche du Fort des François, quelques soldats s'embarquent, les Sauuages les suiuent dans leurs Canots, ils donnent la chasse aux Hiroquois, les pressent de fort pres: mais comme ils sont adroits, ils firent alte, se mettant à l'abry de nos armes à feu; & voyans que la peau de Lyon ne les pouuoit pas couurir, ils se voulurent seruir de la peau du Renard. Ils enuoyent vn Canot vers nos gens, poussé par deux hõmes, qui demandent à parlementer. On leur enuoye vn Canot de nostre costé, conduit par deux Hurons, & vn Algonquin: ces deux Canots se parlerent enuiron demie heure, éloignez l'vn de l'autre de la portée d'vn pistolet. Les Hiroquois dirent qu'ils estoient conduits par vn nommé *Aontarisati*, leur Capitaine, & qu'il vouloit parler aux François & aux Sauuages leurs alliez. On leur fit response qu'ils descendissent vis-à-vis le Fort des François, & que là on leur parleroit: Ils s'y

transporterent en vn moment ; & de là ils enuoyerent deux Canots au quartier des François : l'vn portoit vn ieune Huron qu'ils auoient pris , & qu'ils mirent à terre en vn lieu vn peu au dessus du Fort, pour aller voir ses parens qui estoient parmy les François, c'estoit pour les solliciter à quiter leur party. L'autre Canot n'approcha pas de la terre, il s'escria de dessus l'eau, & demanda que les trois Capitaines , des François, des Algonquins, & des Hurons passassent la riuiere ; pour aller traiter auec leurs gens ; & qu'ils enuoyeroient de leur costé les trois hommes les plus considerables d'entr'eux. On se mocqua de cette proposition , & cependant quelques Canots s'approchans pour desbaucher nos Hurons , & les tirer à leur party, on en prit vn qui portoit trois Hiroquois, dont les deux estoient Capitaines fort signalez pour leurs meurtres, en toutes les habitations Françoises. Ils furent plus heureux que les autres : car nos Peres les instruisirent , & les baptiserent deuant leur mort.

Le 25. du mesme mois de Iuillet, vne Escoüade composée de plus de cent Sauuages , se doutans bien que les ennemis

estoient respandus en diuers endroits, partirent pour en découurir quelques-vns, ils firent deux rencontres, se battirent fort & ferme, sans que nous sçachions auec quel succez du costé des Hiroquois; pour nos gens, ils retournerent le septiesme d'Aoust, ayant perdu deux hommes, & rapportans force blessez.

Le 18. d'Aoust, quatre habitans des trois Riuieres descendans vn peu au dessous de la demeure des François, furent poursuiuis des Hiroquois, qui en tuerent deux, à ce qu'on dit, & emmenerent les deux autres pour les sacrifier à leur rage.

Le 19. l'eschec fut bien plus grãd. Monsieur du Plessis Kerbodot, Gouuerneur des trois Riuieres, prenant auec soy quarante ou cinquante François, & dix ou douze Sauuages, les fit embarquer dans des chaloupes, pour donner la chasse à l'ennemy, & recouurer, si on pouuoit, les prisonniers, & le bestial des François, que l'on croyoit enleué. Ayant vogué enuiron deux lieües au dessus du Fort, il apperceut les ennemis dans des broussailles, sur le bord des bois: il met pied à terre dans vn lieu plein de vases, & fort desaduantageux. Quelqu'vn luy represente l'a-

uantage de l'ennemy, qui auoit la foreſt pour retraite; il paſſe outre, marche teſte baiſſée : mais ſon courage luy fit perdre la vie, & à quinze François. Pendant ce cõbat, quelques Hiroquois deſtachez de leur gros, casserẽt la teſte à vn pauure Huron & à ſa femme qui trauailloient en leur champ, non loing des habitations Françoiſes. Dieu qui balance les victoires, & qui leur donne des limites, monſtra dans ce deſaſtre qu'il nous vouloit conſeruer: car ſi les Hiroquois ſe fuſſent ſeruis de leur auantage, comme la terreur ſ'eſtoit iettée parmy nos gens qui auoient perdu leur Chef, ils auroient bien eſbranlez les habitans des trois Riuieres : mais ils ſe retirerent comme des gens qui ne ſçauoient pas iouyr de leur victoire, & laiſſerent les Frãçois acheuer leurs moiſſons, & faire leur recolte en paix, mais non pas ſans douleur.

Le 23. du meſme mois d'Aouſt, on alla viſiter le lieu du combat, l'on trouua ces paroles eſcrites ſur vn bouclier d'Hiroquois: *Normanville, Francheuille, Poiſſon, la Palme, Turgot, Chaillou, S. Germain, Onnejochronnons & Agnechronons. Ie n'ay encore perdu qu'vn ongle.* Normanville ieu-

ne homme, adroit & vaillant, qui entendoit la langue Algonquine & l'Hiroquoise, auoit escrit ces paroles auec vn charbon, voulant donner à entendre que les sept personnes dont on voyoit les noms, estoient prises des Hiroquois, appellez, *Onnejochronnons* & *Agneehronnons*, & que l'on ne luy auoit fait encor autre mal que de luy arracher vn ongle. Ie crains fort que ces pauures victimes ne soient immolées à la rage, & à la fureur de ces Barbares. Vne Dame honorée pour sa vertu, a escrit à quelque personne en France, qui auoit connoissance du sieur de Normanville, qu'il sembloit auoir eu quelque presentiment de sa prise. Il est probable (disoit-il à cette Dame vn peu deuant que de tomber entre les mains de ces Barbares) qu'estant tous les iours dans les occasions, ie pourray estre pris des Hiroquois : mais j'espere que Dieu me fera la grace de souffrir constammēt leurs feux, & que j'auray le bonheur de baptiser quelques enfans moribons, & mesme quelques malades adultes, que j'instruiray dans leur pays deuant ma mort.

Le 30. du mesme mois d'Aoust, les Hiroquois prirent encore vn ieune Huron,

& l'emmenerent tout vif en leur pays.

Vne lettre dattée du premier de Nouembre, parle en ces termes. Quelques Hurons nous viennent d'apprendre, que deux Frãçois ont esté recẽment tuez aux Trois Riuieres, & que deux autres ont eu les bras cassez. Ils adjoustent qu'en passant la nuict vers la Roche bruslée, ils ont ouy chanter les Hiroquois, cõme ils ont coustume de chanter quand ils tourmentent leurs prisonniers.

Vn Algonquin vient d'arriuer à Sillery, qui dit que ces mesmes Barbares se saisirent hier, vis-à-vis de saincte Crois, d'vn Sauuage & de deux femmes de sa nation. Quantité de nos Neophytes sont allez à la chasse en ce quartier-là, ie crains fort qu'ils ne donnẽt dans les pãneaux de ces chasseurs d'hommes. Noël Tekoüerimat s'en va promptement armer la ieunesse, qui est icy en assez bon nombre, pour obuier à ce malheur : mais il souhaiteroit bien que Monsieur nostre Gouuerneur luy donnast vne escorte Françoise. Voila ce que porte cette lettre.

Pour comble de toutes nos calamitez, on nous asseure que les Hiroquois veulẽt rassembler toutes leurs forces, pour nous

venir perdre l'Hyuer prochain, c'eſt le rapport qu'en ont fait les fugitifs, & la raiſon qu'ils en donnent, eſt fort probable. Ils diſent donc que les Hiroquois d'enbas, nommés, *Agneehronnons*, demanderent l'an paſſé, du ſecours aux Hiroquois des pays plus hautes, nommés les *Sontouaheronnons*, pour venir combatre les François : mais que les *Sontouaheronnons*, repondirent qu'ils auoient des ennemis voyſins ſur les bras, & que s'ils les vouloient venir aider à les deſtruire, qu'ils ſe ioindroient à eux par apres, pour perdre les François. Les Hiroquois *Agneehronnons*, ont accepté la condition, ils ont enuoié leurs trouppes auec celles des *Sontouaheronnons*, qui, auec ce ſecours, ont detruit la nation Neutre, qui leur eſtoit voiſine. Si bien qu'ils ſont obligés de ſe ioindre auec les Hiroquois nommés *Agneehronnons*, pour venir combattre les François, voila ce que portent les memoires qui ont ſeruy de matereaux, pour baſtir ce Chapitre.

Le Demon ſçait bien prendre ſon temps. Voyant que l'ancienne France eſt dechirée par ſes propres enfans, il veut deſtruire la nouuelle, pour retablir ſon Do-

maine & son Royaume, qu'il va perdant tous les iours, par la conuersion de ces pauures Americains septentrionaux, dont desia quelques Milliers sont entrez au Ciel, par la porte de la foy, du Baptesme, & d'vne saincte vie. Ceux qui restent & qui forment vne Eglise fort innocente, s'ecrient, secourés nous vous autres, qui dites, que vous estes nos freres: ne laissés pas estouffer par les Hiroquois le germe de vostre creance, & la graine de la foy, & la semence de l'Euangile, que nous auons receuë par vostre entremise. Si vous aymez Iesus Christ deffendez ceux qui l'ayment, & qui sont baptisez en son nom.

Il y a quelque temps qu'on demandoit des soldats; & leur solde: ou leur appointemens, on demandoit leurs viures, & leurs armes, & leur passage, à present que le pays donne des bleds: pour nourrir ses habitans, & qu'il se fait tous les iours, on ne demande plus pour le soutient de ces grandes contrées, que le payement du passage de deux ou trois cens hommes de trauail, chaque année: les habitans du pays, les nourriront, & payeront leurs gages. La France, qui se descharge incessamment dans les pays

estrangers, ne manque pas d'hommes pour dresser des Colonies, Dieu vueille qu'elle ait assez de charité, pour les faire passer en vn lieu, où ils viueroient plus saintement, & plus à leur aise, & où ils seroient, la deffence, & le secours, de Iesus-Christ, qui honore tant les hommes, qu'il les veut sauuer par le secours des hommes. C'est assés, finissons ce Chapitre par vne lettre, qu'vn Capitaine Sauuage, & bon Chrestien, à enuoyée au Pere Paul le Ieune, qui trauaille en l'ancienne France pour le salut de la nouuelle.

Pere le Ieune il me semble que ie te voy quand on me lit ta lettre, & il me semble que ie suis auec toy, quand ie te parle, par la bouche, ou par la plume du Pere de Quen. Ie ne mens point, il me semble que c'est auiourdhuy que tu m'as baptizé, ie vieilly, mais la foy me vieillit point en moy. I'ayme autant la priere au bout de quinze ans, que le premier iour, que tu m'as instruit. Nous Changeons en tout, nous autres gens de ce pays cy, mais ie t'assure, que ie ne changeray iamais, en ce que tu m'as enseigné, & en ce que nous enseigne celuy qui nous gouuerne en ta place. Voire mesme ie ne change quasi

plus de lieu, ie passeray l'Hyuer prochain à *Ka-Miskouaouangachit*, que vous nómez S. Ioseph, comme j'y ay passé le precedent. Ie suis quasi tout François. I'ay ris quand le Pere de Quen m'a dit que tu auois monstré la robe que ie t'enuoyay l'Automne passé, à des Dames d'importance de vostre pays, & qu'elle leur auoit agrée: Ce n'est pas qu'elle soit belle, c'est qu'elles aiment, & qu'elles voyent volontiers ce qui vient de nous autres. I'eusse volontiers veu la robe que tu m'enuoyes; on dit qu'il y a de l'or dessus. N'as-tu point eu cette pensée, Noël deuiendra orgueilleux quand il s'en seruira. Ne laisse pas de l'enuoyer le Printemps prochain, si ie meurs cet Hyuer, mon fils, quand il sera plus grand, la portera, & il logera dans la maison qu'on a fait pour nous au Fort de Sillery: haste-toy de venir, & de nous amener quantité de porteurs d'espées, pour esloigner de nos testes les Hiroquois. Nous serons bien tost des ames de trespassez: n'attends pas que nous soyons au tombeau pour nous venir voir, c'est ton bon amy Noël Tekouerimat qui t'escrit, & qui te dit, qu'il priera toujours Dieu pour toy, & pour ceux qui nous assistent.

Parle

Parle au grand Capitaine de la France, & luy dis que les Hollandois de ces costes nous font mourir, fournissans des armes à feu, & en abondance, & à bon prix, aux Hiroquois nos ennemis. Dis-luy qu'il donne secours à ceux qui croyent à celuy qui a tout fait, & qui sont baptisez. C'est la fin de mon discours.

CHAPITRE X.

De la vie & de la mort de la Mere Marie de S. Ioseph, decedée au Seminaire des Vrsulines de Kebec.

LA Mere Marie de l'Incarnation, Superieure du Seminaire des Vrsulines de Kebec en la nouuelle France, voulant consoler ses Sœurs sur la mort de la Mere Marie de sainct Ioseph, leur a enuoyé vn abregé de sa vie, de sa mort, & de ses vertus. Ces Memoires estans tombez entre mes mains, j'ay creu que ce seroit faire tort au public de renfermer ce thresor dans les seules Maisons des Vrsulines. I'en ay donc tiré la pluspart des choses que ie vay déduire dans ce Chapitre.

De son Enfance.

LA Mere Marie de sainct Ioseph nasquit en Anjou le septiesme de Septembre de l'année 1616. Elle estoit fille de Monsieur & de Madame de la Troche de sainct Germain, ses pere & mere; personnes de vertu, de merite, & de condition. Le Sainct Esprit la preuint dés sa plus tendre enfance, de mille graces, & de mille benedictions, qu'elle attribuoit toutes à la saincte Vierge, disant que Madame sa mere l'auoit dediée & consacrée à cette Reyne des Vierges dés le moment de sa naissance, & que c'estoit pour ce sujet qu'elle luy fit donner le beau nom de Marie, qui luy estoit bien si agreable, que iamais elle ne s'est oüye appeller de ce nom, qu'elle n'en ait ressenty de la douceur. Cette Vierge Reyne, & Mere des Vierges, respandit dans le cœur de cette petite l'amour de la pureté & de la Religion, deuant qu'elle sceust que c'estoit que pureté & que Religion, si ce n'est que l'on die, ce que quelques personnes ont remarqué, que l'vsage de raison luy auoit esté notablement auancé.

Messieurs ses parens se pourmenans certain iour dans l'allée d'vn bois de l'vne de leurs maisons, enuoyerent querir leur petite Marie, qui n'auoit pour lors que quatre ans : Le valet de chambre ou le laquais qui la portoit entre ses bras, luy fit en chemin quelques caresses messeantes, la pauure enfant se mit à pleurer, & à se debattre d'vne façon si estrange, que cet homme estonné eut bien de la peine de forger vn mensonge pour cacher le sujet de ses pleurs. Or ie dirois volontiers que c'est là le plus grand peché qu'elle ait iamais commis contre la pureté. M'ayant rendu en la nouuelle France vn compte fort exact de toutes les actions de sa vie, ie puis dire (pour rendre hõneur & gloire à la source de toutes les bontez) que ie ne me souuiens pas d'auoir remarqué aucune faute qui approchast de loing d'vn peché grief. Me parlant puis apres des caresses de cet homme, qui passerent en vn moment, elle pleuroit encore à chaudes larmes, non pas qu'elle creust y auoir commis aucune offense, mais par vne saincte ialousie pour la pureté, se plaignant auec douleur, de ce qu'estant si particulierement dediée & attachée à la saincte Vier-

ge, elle eut fait ce miserable rencontre, injurieux à sa pureté.

Elle fuyoit l'abord des hommes dés ce petit aage, non par grande conduite de la raison, mais par l'instinct d'vn Esprit superieur, qui luy faisoit parler d'estre Religieuse, sans les connoistre que de nom. Monsieur son pere la voyant d'vne humeur gentille, prenoit plaisir de la contrarier dans cette inclination, il luy disoit souuent qu'il la vouloit marier à vn petit Gentilhomme qui estoit de son aage, & souuent luy faisoit de petits presens, qu'il disoit luy estre enuoyez de sa part. La pauure enfant se demenoit, & s'affligeoit si fort, prenant cette raillerie pour vne verité, que Madame sa mere s'apperceuant que la tristesse commençoit à la dessecher, pria Monsieur son mary de se priuer de cette recreation. Arriua certain iour qu'vn homme de condition la voulant agacer, la baisa par surprise; elle, en se retournant, luy donna vn soufflet si serré qu'il le sentit bien, quoy qu'il ne fust porté que de la main d'vn enfant.

Ayant remarqué que Madame sa mere donnoit l'aumosne aux pauures, & qu'elle parloit d'eux auec compassion: sou-

uent elle se déroboit d'aupres d'elle pour leur porter son déjeusner, & sa collation, & mesme ce qu'elle pouuoit trouuer en la cuisine. Sa bonne mere s'en estant apperceüe, non seulement ne l'improuua point, au contraire elle l'embrassa, la caressa, & luy donna toute permission de donner l'aumosne, & de visiter les pauures qu'elle nourrissoit, la menant auec elle pour la resiouyr quand elle alloit distribuer ses charitez. *Bona arbor, bonos fructus facit.* D'vn bon arbre il vient de bons fruicts.

Elle auoit vne auersion naturelle aux bijous, aux affiquets, & à ces petits menus fatras, qui font bien souuent les plus belles occupations des filles qui aiment le monde. Elle portoit enuie à la condition d'vne petite bergere qu'elle voyoit en certain endroit, pource qu'elle estoit deliurée du soin de porter des gands, d'ajuster vn masque, de conseruer de petits ornemens qu'on luy donnoit, & de se composer à la mode. Messieurs ses parens qui la voyoient gentille, & d'vn naturel si aimable, & d'ailleurs si esloignée des façons de faire des personnes de sa condition, qu'on éleue pour le monde; la voulurent

mettre dans les diſpoſitions de ſe conſacrer entierement à Dieu, ſ'il daignoit l'appeller à ſon ſeruice. Madame ſa mere la conduiſit elle-meſme à Tours, en l'aage de huict à neuf ans, & la confia aux bonnes Meres Vrſulines, à qui Noſtre Seigneur a donné beaucoup de graces pour éleuer la ieuneſſe en ſa crainte & en ſon amour.

Cette ieune Damoiſelle rauit bien toſt les cœurs de toutes ſes compagnes; elle prit ſur elles vn empire par ſes deferences, par les ciuilitez, & par les petits ſeruices qu'elle leur rendoit, ſi bien qu'elles la regardoient cõme leur petite maiſtreſſe; & iamais ne furent ialouſes de la voir aimée pardeſſus les autres, iuſques-là, que les Religieuſes ſe ſeruoient d'elle pour l'inſtruction des autres. Et encore qu'elle fuſt fort guaye, & qu'elle aimaſt ſes petits diuertiſſemens, c'eſtoit toujours ſans prejudice de ſes deuotions, ſ'appliquant auec vn grand plaiſir à la lecture de la vie des Saincts, notamment de ceux qui auoient trauaillé à la conuerſion des ames. De là vient qu'elle aimoit, & qu'elle honoroit vniquement l'Apoſtre des Indes, S. François Xauier, faiſant de ſa vie ſes innocen-

tes delices, en sorte qu'elle se déroboit souuent de ses compagnes, & se priuoit de ses recreations, pour trouuer le temps de la lire.

Ie ne sçay si la delicatesse de son naturel, ou la contention qu'elle apportoit pour acquerir la vertu, la firent tomber malade: quoy qu'il en soit, les Medecins iugerent qu'il la falloit remettre en son air natal: elle ne fut pas long-temps chez ses parens, qu'elle ne retournast à sa premiere santé. Elle ne quitta point ses deuotions, pour estre esloignée de la maison, & de la conduite des Meres Vrsulines. Elle se confessoit, & se communioit fort souuent; elle donnoit quelque temps à l'oraison mentale; elle parloit de Dieu, & portoit les domestiques à la pratique des vertus, auec vn raisonnement si solide, que Monsieur & Mada. de la Troche ne pouuoient conceuoir qu'vne fille de son aage pût monter si haut, à moins que d'estre doüée d'vne grace fort extraordinaire.

Comme elle se sentit entierement guerie, elle demanda permission de retourner en son petit Paradis: Elle l'obtint, mais non pas sans peine: car le nouueau

commerce, & les nouueaux entretiens qu'elle auoit eüe-auec ses parens, les auoit si estroitement liez de part & d'autre, que quand il fut question de se separer, ie ne sçay qui souffrit dauantage, des parens ou de l'enfant. Elle a dit depuis, que l'amour qu'ils luy portoient, que la confiance que luy tesmoignoit sa bonne mere pardessus ses freres & ses sœurs, l'auoient si doucement charmée, que la violence qu'elle se fit pour les quitter la pensa faire tomber, & pasmer de douleur. D'autre costé, Messieurs ses parens iamais ne luy peurent dire Adieu; & Madame sa mere craignant d'exceder dans les tendresses qu'elle auoit pour sa fille, ne la pût reconduire, elle pria vne sienne parente de luy rendre cet office d'amour & de charité.

Nostre ieune Damoiselle ayant rompu ses Liens, & ses chaines; par vn desir d'estre toute à Dieu, ne fut pas si tost éloignée de la maison de son Pere, que la ioie s'empara de son cœur. Vous eussiés dit que l'Esprit de Dieu la faisoit voler, & qu'il la faisoit iouïr du triomphe apres cette noble victoire. A mesme temps qu'elle est renduë à la maison des Vrsulines, elle

entre dans vn nouueau Combat. Elle prie, elle coniure les Meres de la receuoir en leur Nouitiat, pour estre Religieuse. On luy dit qu'elle n'a pas l'age, qu'elle n'a que treize ans ou enuiron, & qu'il en faut quatorze, ce rebut, & ses ferueurs, la faisoient deseicher, elle prenoit garde par où la Superieure, & les Religieuses deuoient passer, elle les attendoit, & les supplioit les deux genoux en terre d'auoir pitié d'elle. On luy repart, qu'elle na point de santé, & qu'il faut plustost parler de la renuoier chés Messieurs ses parens, que de l'admettre au Nouitiat. La pauure enfant soupiroit, & protestoit que le Nouitiat seroit sa guerison. La Mere de sainct Bernard qui l'aymoit vniquement, iugea qu'il luy falloit donner ce contentement, auec obligation neanmoins de sortir si Messieurs ses parens la vouloient retirer: elle s'acorde à ce qu'on luy demande, pour iouïr de ce qu'elle demandoit, & Dieu luy fit la grace de trouuer sa santé dans ce lieu de benediction. La crainte apres tout qu'elle eut d'ẽ sortir, luy fit mettre aussi-tost des messagers, & des lettres en campagne, pour obtenir de Monsieur son pere, & de Madame, sa me-

re, la grace d'estre Religieuse Vrsuline, sans toutefois leur dire qu'elle eut desia fait le premier pas. Voicy comme cette faueur luy fut accordée.

De son Nouitiat & de sa Profession.

MOnsieur & Madame de la Troche voyans que leur fille entroit sur sa quatorziesme année, & qu'elles les pressoit fortement de luy accorder l'entrée en Religion, ils se transporterent à Tours, à dessein de la bien esprouuer : car quoy qu'ils l'eussent offert à Dieu dés son berceau, en cas qu'il luy pleut l'aggrer pour sa maison, si est-ce neantmoins que l'amour qu'ils luy portoient, leur fit prendre resolution de ne la point quitter, qu'a bonnes enseignes, & qu'il ne fussent entierement conuaincus, de la solidité de son appel. Si tost qu'ils sont arriués, ils la retirent du Monastere, & la tenans aupres deux, ils dressent deux bateries, capables de renuerser toute autre vocation moins forte que la sienne. I'auouë qu'il est bon que les parens sondent les volontés de leurs enfans : car il ne faut pas croire à toutes sortes d'esprits : mais aussi faut-il

confesser que Dieu ne crie pas tousiours si haut, & qu'il ne se fait pas si fortement entendre, qu'on ne puisse diuertir l'oreille d'vn enfant, & le retirer du lieu, où Nostre Seigneur luy destinoit les graces de sõ salut. Monsieur de la Troche qui connoissoit la trẽpe de l'esprit de sa fille, qui en verité ne tenoit riẽ de la fille, l'attaque par vn fort raisonnement, luy faisant voir les moyens de se sauuer, sans se donner tant de peine, luy representãt les dangers d'vn long repẽtir, quand on se voit liée & garrottée par vne lõgue chaine de souffrãces, que la vie religieuse traisne apres soy. Madame sa mere la baisoit, la caressoit, luy offroit tout ce qui peut gagner le cœur d'vne ieune Damoiselle de sa cõdition. Toutes ces offres ne la touchoient point; mais l'amour qu'elle sentoit pour vne mere si aimable, luy dechiroit les entrailles, quand elle pensoit à la separation.

Mais comme elle estoit d'vn naturel fort genereux, elle resista fortement aux tendresses de la nature, & Nostre Seigneur luy mit pour lors en bouche, de si beaux passages de l'Escriture, & de si belles pensées des sains peres, touchant le bonheur de la vie Religieuse, elle les deduisoit

auec vne telle fluidité & auec vne telle eloquence, que ses parens, & plusieurs personnes de condition, qui l'ecoutoient, demeurans surpris, conclurent qu'il ne falloit pas resister dauantage à l'esprit, qui rend diserte la langue des enfans.

On la fit donc rentrer au Conuent des Meres Vrsulines, où le Demon qui preuoioit la sainteté de ce braue sujet, luy liura vne furieuse attaque. Il luy étalle dans vn beau iour, toutes les raisons que Monsieur son pere luy auoit apportées pour la diuertir de son dessein: Il efface de sa memoire toutes les reparties, que Dieu luy auoit suggerez. Il reueille toutes les tendresses qu'elle auoit pour vne mere, qui iamais ne se l'assoit de la voir, & de l'aimer, la secousse fut si grande, & les tenebres si epaisses, que sentant ses forces ebranlées, elle se ietta comme à corps perdu, entre les bras de la saincte Vierge, faisant toutes les deuotions qui luy venoient en l'esprit, pour gagner son cœur, & pour obtenir par son entremise, la deliurance de cette tentation. La pensée de quitter sa mere pour vn iamais l'espouuantoit; mais enfin le desir d'estre à Dieu, & de suiure les maximes de l'Euangile,

luy firent prendre resolution, en la presence de la saincte Vierge, de boire l'amertume du calice de son fils, & de perseuerer constamment dans sa maison, quand tous ces tourmens, la deuroient accompagner iusques à la mort.

Le iour qu'elle prit le sainct habit de la Religion, luy fut encore vn iour de combat. On a coustume d'habiller les filles en ce dernier iour de leur siecle, conformement à l'estat qu'elles auroient tenu dans le monde. Nostre Nouice parut si ajustée, si modeste aux yeux de Madame sa mere, que s'approchant d'elle pour luy donner le dernier Adieu, elle la saisit, l'embrassa, & la tint si long-temps colée sur son sein, que Monsieur de la Troche la voyant sans parole, & comme pasmée, luy arracha d'entre les bras, pour la conduire à la porte du Monastere d'où elle estoit sortie. Cette separation tira quelques larmes des yeux de la fille, & laissa la mere dans vne profonde douleur. Si tost qu'elle fut entrée, on luy oste ses habits de parade, & on luy donne auec les ceremonies ordinaires, celuy qu'elle auoit tant desiré. On luy fit aussi porter le nom de sainct Bernard : nous dirons cy-apres comme

elle prit celuy de sainct Ioseph.

Nostre Seigneur la reuestit interieurement de l'onction & de la grace, signifiée par son voile, & par les autres appartenances de son habit. Vous eussiez dit qu'elle commençoit par où plusieurs acheuent. I'estois rauie d'estonnement, dit la Mere de l'Incarnation, de voir en vne fille de quatorze ans, non seulement la maturité de celles qui en ont plus de vingt-cinq, mais encore la vertu d'vne Religieuse desia bien auancée. Rien de puerile ne paroissoit en sa ieunesse, elle gardoit ses Regles dans vne si grande exactitude, qu'on eut dit qu'elle estoit née pour ces actions. Et le haut sacrifice de l'entendement & de la volonté, qui fait suer tant de personnes, luy estoit comme naturel. En vn mot, son esprit toujours esgalement ioyeux, la rendoit tres-aimable, & tres-agreable à toute la Communauté, & elle veilloit si soigneusement sur soy-mesme, qu'il ne falloit pas luy donner deux fois des aduis sur vne mesme chose, voire-mesme elle se tenoit pour auisée, & pour reprise des fautes qu'elle voyoit corriger en ses compagnes. Ie ne diray rien de ses deuotions, notamment

de l'amour qu'elle auoit pour la saincte Vierge, nous en parlerons en son lieu, il suffit de rendre ce tesmoignage tres-authentique, & tres-veritable, que depuis son entrée au Nouitiat iusques à sa mort, elle s'est toujours efforcée de respondre fidelement à la grace de sa vocation.

Les deux ans de son Nouitiat sainctemẽt escoulez, Messieurs ses parens luy vindrent liurer la derniere bataille: Mada. sa mere déplie le reste de sa rhetorique, elle met au iour toutes ses affections, tout son amour, & toutes ses tendresses, asseurant sa chere fille qu'elle la receura à bras ouuerts, si la vie d'vne Religion assez penible luy est tant soit peu desagreable: elle proteste qu'elle ne peut, sans violence, se separer d'elle. Monsieur son pere luy represente, qu'il n'y a encore rien de fait, qu'elle est encore dans la plaine possession de sa liberté, qu'il ne faut que trois paroles pour l'enchainer, en sorte qu'il n'y aura plus de remede à son repentir. Leur dessein n'estoit pas de resister à Dieu: mais de faire la guerre à vne vocation fondée sur le sable mouuant.

La liaison des cœurs ne se rompt bien souuent qu'auec violence. Qui dit mere,

dit vne amante; & qui parle d'vn enfant bien né, parle d'vn cœur plein d'amour, & de respect. Nostre Nouice ne pouuoit quitter Dieu, ny ses parens: Elle eust desiré, ou que sa mere se fust faite Religieuse auec elle, ou que ses parens eussent conuerty leur maison en vn Monastere de son Ordre: car parler de separation, c'étoit parler de mort; elle eust mieux aimé mourir mille fois que de quitter le manche de la charruë, pour retourner en arriere: Et la pauure nature souffroit en elle des conuulsions & des angoisses estranges à la pensée qu'elle s'alloit priuer pour le reste de ses iours, de l'aimable conuersation de sa bonne mere.

Celuy qui tient de ses doigts toute la nature suspenduë, qui sçait le nombre des estoilles, qui donne du poids aux vents, & des limites aux flots & aux tempestes de la mer, la guerit de cette tentation en vn moment. Il luy fit voir dans son sommeil, vne eschelle semblable à celle de Iacob: D'vn bout elle touchoit les cieux, & de l'autre elle estoit appuyée sur la terre. Quantité de personnes montoient par cette eschelle, aidez de leurs bons Anges, qui essuyoient doucement la sueur

que

que le trauail & l'effort leur tiroit du front & de tout le visage. Elle en voyoit plusieurs qui tomboient à la renuerse dés le premier pas, ou dés le premier degré de l'eschelle : Les autres culbutoient du milieu, & vn petit nombre surmontant les difficultez d'vn chemin si droict & si roide, arriuoient enfin au sommet, & remportoient la victoire. L'effet de cette veüe fit voir que ce n'estoit pas vn simple songe forgé dans la boutique de son imagination : mais vn remede à son mal, appliqué par les mains de son bon Ange. Il ne fallut point chercher d'Oedipe pour l'explication de cet enigme, l'Esprit de Dieu en fut l'interprete ; il cassa le noyau, & luy en fit gouster l'amande. Cet amour de l'enfant d'Adam, qui la tenoit attachée par des yeux, & par vn cœur de chair, se changea en vn instant en vn amour, qui ne destruit point la nature, mais qui la sanctifie ; amour plus fort, mais plus libre ; amour qui regarde non le temps, mais l'eternité. Sa fidelité à resister à cet amour estouffant ; sa generosité à iamais ne le découurir à ses parens, de peur qu'ils n'en prissent auantage, pour combattre sa vocation ; sa resolution à souffrir le reste

de ses iours la tyrannie de cet amour, plustost que de lascher le pied, & sortir de son poste, luy meriterent cet amour sainct, cet amour dégagé, qui l'ayant deliurée de son esclauage, luy donna le moyen de presenter à Dieu, dans vne profonde paix, vn veritable sacrifice, ou plustost vn entier holocauste d'elle-mesme, s'vnissant estroitement à luy, en se separant de toutes les creatures par les vœux de sa profession, qu'elle fit à l'aage de seize ans. Et iamais depuis ce temps-là, l'amour de ses parens ne l'a embarassée ; & la crainte de s'en separer fut tellement bannie de son cœur, qu'elle s'en esloigna par apres de plus de mille lieües loing sans aucune peine.

Si tost que nostre ieune Professe fut enrollée en la milice de Iesus-Christ, on luy mit les armes en la main pour combattre ses ennemis, sçauoir est l'ignorance des petites filles qu'on luy donna à instruire, & les mauuaises inclinations de leur nature. Cet exercice qui est bas dans les ames mercenaires, l'esleuoit à la dignité des Anges gardiens. Son but estoit d'anter Iesus-Christ sur ces petits sauuageons, de leur faire connoistre leurs pas-

ſions, & leurs mauuaiſes pantes, & de leur ſuggerer les moyens de les combattre. Si elle les inſtruiſoit dans la ciuilité, ſi elle leur enſeignoit à lire ou à eſcrire, ou ſi elle leur faiſoit apprendre quelque ouurage, c'eſtoit toujours par rapport à leur ſalut, leur inculquant doucement comme elles deuoient ſanctifier ces occupations, & en tirer vn aide pour ſe ſauuer. En vn mot, ſa fin n'a eſté quaſi toute ſa vie, que de faire connoiſtre & aimer Dieu à ceux auec leſquels elle conuerſoit.

Dans les occaſions qui l'obligeoient de paroiſtre à la Grille, on remarquoit en ſon port & en ſon maintien (diſent les Memoires que j'ay deuant les yeux) vne grauité & vne modeſtie toute extraordinaire : elle ne pouuoit ſouffrir d'autres entretiens que de la pieté, & ſi quelqu'vn (par quelque épanchement trop libre) la vouloit ietter ſur vn diſcours qui reſſentiſt le monde, elle le ramenoit auec vne ſaincte induſtrie ; ou s'il eſtoit retif, elle ſe retiroit de la Grille, ou bien elle ſe donnoit la liberté de luy parler ſelon ſes ſentimẽs, ſans aucun reſpect humain, diſant qu'il ne falloit pas eſtre moins libre, & moins forte pour ſouſtenir le bien, que quel-

ques-vns l'estoient pour le destruire. De là vient qu'assez souuent elle demandoit à sa Superieure dispense de voir les personnes dont elle croyoit que la conuersation se passeroit sans fruict.

Comme Dieu l'appella, & la fit passer en la nouuelle France.

LA Mere de S. Ioseph auoit l'esprit vif, & net, & beaucoup éclairé. Sa conuersation estoit aymable, son industrie à gagner les cœurs de ceux qui tenoient le timon, estoit rauissante. Comme elle se vit dans la suite du temps, approuuée & soustenuë des premieres colōnes de sa maison, sa ieunesse qui auoit encore du feu dedans les veines, la porta à deux doigts d'vn precipice, la mettant (dit mon papier) dans le danger de prendre vn chemin, qui luy auroit esté fort dommageable, & qui sous ombre d'vn bien apparent, l'alloit ietter dans vne vanité fort subtile. Estant donc sur le point de prendre cet essor, Nostre Seigneur luy fit voir ce que ie vay raconter. Elle se trouua dans le repos de la nuict, à l'entrée d'vne grande place, enuironnée de boutiques

de tous coſtez : ces boutiques luy paroiſſent remplies de tous les objets, & de toutes les delices capables de toucher les yeux, de gagner les cœurs, & de charmer les eſprits. Ces beautez miſes en leur iour, brilloient auec vn merueilleux éclat : ſi bien que tous ceux qui entroient dans cette place, en eſtoient incontinẽt eſpris. Elle y vit entrer vn Religieux de ſa connoiſſance, qui fut incontinent enchanté auſſi bien que les autres. Ce qui l'eſpouuenta plus fortement dans ce danger, fut, que ne pouuant retourner en arriere, elle ſe voyoit comme dans la containte de ſe ietter dans ce precipice. Mais au moment qu'elle ſe croyoit perduë, il parut vne troupe ou vne compagnie de ieunes gens, faits iuſtement comme les Sauuages de la nouuelle France, qu'elle n'auoit pas encore veus : L'vn d'eux portoit vn guidon eſcrit de certains mots d'vne langue eſtrãgere. Elle bien eſtonnée, entendit vne voix qui prouenoit de ces gens oliuaſtres, & qui luy diſoit : Ne craignez point, c'eſt par nous que vous ſerez ſauuée ; & là deſſus, ſe mettans en haye de part & d'autre, la firent paſſer au milieu d'eux, & au trauers de cette place, ſans qu'elle fuſt ar-

reſtée, ny charmée par ſes beautez ; en vn mot, ils la mirent en vn lieu d'aſſeurance. Or il eſt aiſé à voir par la ſuite de ſa vie, & par ce qui arriua à ce miſerable Religieux, qui auoit pour lors la reputation de bien viure, & qui ſe fit apoſtat quelque temps apres; que cette veüe n'eſtoit pas vne chimere, mais vne verité. Il eſt vray qu'elle n'en eut pas ſi toſt la cõnoiſſance, & qu'elle ne prenoit pas ſes Bienfacteurs pour des Sauuages: mais auſſi faut-il confeſſer que l'affection qu'elle auoit toujours eüe pour le ſalut des ames, s'eſchauffa tous les iours de plus en plus dedans ſon cœur depuis cette veüe, & que la lecture des Relations qu'on enuoyoit tous les ans de Canada, luy donnoit des deſirs tres-ardens d'entreprendre des choſes qu'elle tenoit pour chimeriques, ne croyant pas que iamais il ſe deuſt preſenter aucun iour de les effectuer. Elle en parloit ſouuent à la Mere Marie de l'Incarnation, qui brûloit d'vn meſme feu, qu'elles prenoient toutes deux pour vne folie, ne voyans pas de quel bois on le pourroit nourrir, & ne pouuans comprendre qu'on deuſt iamais enuoyer des perſonnes de leur ſexe, & de leur condition, iuſques au bout du monde.

Enuiron ce temps-là, Madame de la Pelterie ayant leu dans les mesmes Relations, que l'on souhaitoit en la nouuelle France que quelque Amazone entreprist vn voyage plus long que celuy d'Ænée, afin de pouruoir à l'instruction des petites filles Sauuages, prit resolution de fonder vn Seminaire en ce pays de Croix, & d'y conduire elle-mesme des Religieuses Vrsulines pour le gouuerner. En suite de ce dessein, elle se transporta à Tours pour en obtenir quelques-vnes de Monseign. l'Archeuesque, & de la Mere Françoise de S. Bernard, Superieure de leur Monastere. Monsieur l'Archeuesque approuua cette entreprise, contre l'attente de ceux qui sçauoient combien il estoit naturellement aliené de choses si nouuelles, & qui estoient sans exemples. Il commande à la Superieure de donner à Madame de la Pelterie, la Mere Marie de l'Incarnation, qu'elle demandoit nommément, & de luy choisir vne compagne, par l'aduis de quelques personnes qu'il luy nommoit. Toute la Maison des Vrsulines estoit en feu-il n'y en auoit pas vne qui ne souhaitât cette seconde place, exceptée nostre ieune Professe. Vous eussiez dit que le Demon

luy auoit donné vn coup de massuë sur la teste : elle estoit plus froide que la glace, elle paroissoit stupide, & interdite ; & ce grand amour qu'elle auoit pour vn bien, dont la conqueste luy auoit paru si aduantageuse, mais impossible, se changea en vne grande auersion, quand elle se vit dans le pouuoir d'y pretendre. Et quoy qu'elle honorast Madame de la Pelterie, comme vne sainte, elle la regardoit neantmoins, & celle qu'on luy auoit accordée, comme des personnes perduës. C'est chose estrange, que les affaires de Dieu sont toujours accompagnées d'horreurs & de croix ! Toutes ses lumieres estoient changées en des tenebres, ses affections en esloignemens, & son amour en haine. Il est vray que ce bruit & ce tintamarre n'étoit qu'en la cuisine, ou dans la basse-cour parmy les valets ; ie veux dire au bas estage des passions : car elle auoit toujours vne secrete estime au plus profond de son cœur, & dans la plus haute portion de son esprit, pour vne vocation si releuée. C'est pourquoy s'estant ouuerte à sa chere compagne la Mere de l'Incarnation, ces fantômes s'éuanoüirent, le rideau fut tiré, & le iour luy parut plus beau que iamais.

Elle se va ietter aux pieds de sa Superieure, pour entrer en partage de ce bonheur: mais elle n'eut pour response qu'vn commandemēt de prendre la chambre & l'Office de celle qui deuoit partir, & demeurer en repos. Ceux qui connoissoient ses talens, & qui auoient de l'amour pour ce grand ouurage, creurent qu'il n'en falloit pas demeurer là, ils sollicitent la Mere de l'Incarnation de la demander pour compagne: la Superieure luy fit la sourde-oreille. Là-dessus on se met en deuoir d'en choisir vne autre. On expose le sainct Sacrement, on fait les Prieres de quarante heures, afin que Dieu presidast à cette élection. Chose estrange! que dans vn si grand nombre, ceux de qui dépendoit cette élection, ne pûrent rien conclure qu'en faueur de nostre Postulante; il y auoit dans toutes les autres ie ne sçay quoy, qui rompoit l'affaire. Elle s'en alla donc derechef trouuer la Mere Prieure; elle se iette par terre, & la conjure de luy estre fauorable en ce rencontre, si elle ne connoist que Dieu ne l'ait pas pour agreable. Sa Prieure demeura sans parole: L'amour luy donnoit de la crainte de perdre vne fille qu'elle auoit tendrement éleuée,

qui luy auoit donné tant de satisfaction, & qui promettoit beaucoup pour sa maison, ces demandes reiterés, & la peur de resister à Dieu, & de ne luy pas accorder ce qu'il desiroit, luy firent passer toute la nuit sans dormir; & dans ce silence, Nostre Seigneur l'occuppa si fortement, & luy donna tant de connoissance sur la vocation de sa chere fille, qu'elle se rendit, pourueu neanmoins, que Messieurs ses parens y consentissent.

Aussi tost on leur enuoie vn courrier tout exprés, pour demander vn congé, dont on ne deuoit attendre qu'vn refus. Cependant on continuë les prieres dans la maison, & nostre ieune Amazone, prend pour auocat dans sa cause le grand sainct Ioseph, luy demandant, non l'entrée dans le Canadas, mais qu'il disposast les cœurs de ses parens, à suiure les mouuemens de l'esprit de Dieu; que si sa bonté luy ouuroit cette porte, elle luy faisoit vœu de prendre, & de porter son nom, & de marcher sous ses auspices, en ce bout du monde.

Le courrier trouua Messieurs ses parens à Angers. Il leur presenta les lettres de leur chere fille. Monsieur de la Troche les

liſant demeura tout pâmé d'étonnement, Madame ſa mere leuant la bonde à ſes larmes; & abbandonnant les rênes à ſa douleur, remplit toute ſa maiſon d'effroy, tout le monde accourt, chacun ſe plaind, le mot de Canadas, leur donne à tous de l'épouuante. Madame de la Troche; ayant vn peu repris ſes eſpris, commande qu'on mette les cheuaux au caroſſe pour aller promptemẽt empeſcher ce voyage. Auſſi-toſt dit, auſſi-toſt fait. Comme elle auoit deſia vn pied dans le caroſſe, parut vn Pere Carme, qui ayant appris le ſujet d'vn voyage ſi ſoudain, luy dit, Madame ie vous arreſte, permettez que ie vous die vn mot en voſtre maiſon. Elle obeit, quoy qu'auec peine, ils ſ'en vont tous deux enſemble trouuer Monſieur de la Troche. Ce bon Religieux remply de Dieu, leur parla ſi hautement, & ſi efficacement de l'honneur, & de la grace, que leur faiſoit Noſtre Seigneur, d'appeller leur chere fille en vne ſi ſaincte Miſſion. Il leur fit voir par tant de raiſons, & ſi preignantes, le dommage qu'ils ſe cauſeroient deuant Dieu, & les tors qu'ils feroient à la ſainteté de cette ame genereuſe, s'ils empeſchoient le cours de ſon voyage; qu'ils

n'eurent autre repartie, qu'vn aquiecement au plus haut de l'eſprit, aux ordres de celuy qui en eſtoit le maiſtre; s'abbaiſans, deuant luy, & adorans ſa conduite, quoy qu'ils la trouuaſſent bien amere. Ne voila pas des parens, dignes d'auoir eſté honorez d'vne ſi ſainte fille? Que diront deuant Dieu, les Communautés, à qui on ne demande pas des ſujets ſi eminens, voyans vne maiſon, donner ce qu'elle à de plus cher, & des parens ſe priuer de leur amour & de leur tendreſſe?

Madame de la Troche ayant fait ſon ſacrifice, ne demandoit plus que la ſatisfaction d'aller embraſſer encor vne fois ſa chere fille; de luy pouuoir aller donner le dernier adieu: & de luy porter à meſme temps, le congé, & la benediction de Monſieur ſon pere, qui ſe trouuoit mal. Ce bon Religieux luy dit, auec vne ſainte franchiſe, non Madame vous n'irez pas: vos tendreſſes pourroient affoiblir en quelque façon, la generoſité de voſtre Amazone. Faites l'holocauſte tout entier; il ſuffit que vous luy ecriuiez, ſelon les ſentimens que Dieu vous donne. Son conſeil fut ſuiuy. Monſieur & Madame de la Troche eſcriuirent deux lettres ſi

ſaintes, & ſi Chreſtiennes, qu'elles tiroient les larmes de tous ceux qui les liſoient.

Ces nouuelles eſtans arriuées, on fait porter à la Mere Marie de ſainct Bernard, le nom de Marie de S. Ioſeph, ſuiuant le vœu qu'elle en auoit fait, elle triomphe de ioye, ſe remettant en memoire la ſuite de ſa vocation : elle adore auec amour, le procedé de Dieu dans ſa conduite : bref elle ſe diſpoſe à ce grand voyage, de mille lieuës en droite ligne, & de plus de trois mille dans les détours & dans les bolines qu'il faut faire.

Monſieur l'Archeueſque ayant appris que le choix des deux Meres eſtoit fait, les fit venir en ſon Palais, ce ſainct vieillard leur donna ſa benediction : il les porta à embraſſer courageuſement la Croix du fils de Dieu, ſe ſeruant des meſmes paroles qu'il dit à ſes Apoſtres, lors qu'il les enuoya en Miſſion, & leur ayant fait chanter le Pſeaume. *In exitu Iſraël de Ægypto, &c.* Et le Cantique de la ſaincte Vierge. *Magnificat anima mea Dominum, &c.* Il les congedia auec eſtonnement, de voir la force & la conſtance de ces trois Amazones : car Madame leur fondatrice eſtoit de la partie.

Ayant reçeu sa benediction, & celle de Messieurs ses parens, il falut prendre congé de sa chere Mere Prieure, & de ses cheres sœurs. La plus part luy portoient enuie de son bien-heureux sort, quelques vnes trembloient, à la pensée des dangers, qu'elle pouuoit rencontrer sur la terre, & sur les eaux : quoy qu'il en soit, elle sortit de Tours auec sa chere compagne, le vingtiesme iour de Feurier, de l'an mille six cents trente neuf. Elle n'auoit lors que vingt & deux ans & demy, & neantmoins dans tous les voyages qu'il fallut faire de Tours à Paris, de Paris à Diepe, & de Diepe en la nouuelle France ; dans toutes les compagnies où elle se renconrra, en la Cour, dans les maisons particulieres, dans les Monasteres de Religieuses, elle a laissé par tout vne telle odeur de sa modestie & de sa vertu, que ie puis asseurer qu'elle dure encore à present en plusieurs endroits. Elle estoit agreable dans les dangers, elle en sçauoit diuertir la crainte par quelque petit mot, & porter le monde à la priere, qu'elle commençoit fort guayement la premiere. On ne remarquoit aucune ieunesse dans cette grande ieunesse, ce n'estoit que

maturité. Son asseurance parut vn iour à la veüe de la mort qui se presenta, notamment vne fois, non pas armée d'vne faux, mais vestuë d'vne horrible glace, contre laquelle leur vaisseau s'alloit briser, si Dieu par vne espece de miracle ne les eust preseruez: sa fermeté donnoit de la couleur aux visages pasles, & affermissoit les cœurs tremblans de peur. En fin apres auoir essuyé les tempestes de l'Ocean; apres auoir soustenu le poids des vents & des flots; apres auoir franchy mille dangers, & enduré constamment les fatigues de la mer, Dieu la fit entrer la mesme année de son depart, au pays tant desiré, au pays de souffrance & de ioye, au pays des combats & des victoires, pour passer de là au sejour de la gloire d'vn triomphe eternel. Disons maintenant deux mots de ses vertus, & des faueurs que son Espoux luy a departies en ce pays de benediction.

De son amour, & de son application à Iesus-Christ, & à ses souffrances.

La Mere Marie de sainct Ioseph a eu dés son enfance de grandes tendresses pour le Verbe incarné. Le R. P. Iean Bagot, Religieux bien connu dans nostre Compagnie, m'a dit, que s'estant rencontré en la maison de Monsieur son pere, au temps de sa premiere communion, il fut surpris, voyant les lumieres de cette enfant: sa confession si naïue & si iudicieuse pour son aage, l'estonna; & les tendresses qu'elle auoit pour Nostre Seigneur en cette communion, le rauit. Ie ne luy parlois iamais du Fils de Dieu dans le peu de sejour que ie fis aupres de Messieurs ses parens, adjouste le Pere, que ie ne visse ses petites ioües toutes trempées de ses larmes: ses yeux tout baignez, estoient si fortemẽt colez sur moy, que ie ne pû me tenir, voyãt cette sainte auidité, & ce grãd amour pour son Sauueur, dans vne si tendre ieunesse, de dire à Mada. sa mere que cette enfant mõteroit quelque iour bien haut: *Quia virtus Domini erat cum illa.*

Toutes les lumieres, toutes les connoissances,

noiſſances, tous les amours, & tous les ſentimens qu'elle a eu de ce diuin Eſpoux en l'ancienne France, n'eſtoient que les preludes & les eſſais de ce qu'elle deuoit receuoir en la nouuelle. Eſtant vn matin en oraiſon, quelques ſix ans deuant ſa mort ſon ame luy parut ſous la figure d'vn chaſteau rauiſſant, & à meſme temps cet Eſpoux, le Fils du Tout-puiſſant ſe preſentant à la porte, ſe fit voir à ſon eſprit par vne communication purement intellectuelle, où le Demon n'a point de part, pour eſtre independante de tous les ſens. Il eſtoit ſi éclatant, & ſi plein de gloire, & ſi rauiſſant en beauté : (dit la perſonne de qui j'ay receu les memoires) Il luy tendoit les bras, & luy iettoit des regards ſi amoureux, qu'elle fut morte de ioye & d'amour s'il ne l'euſt ſouſtenuë. Enfin il luy dit, en la retenant entre ſes bras, & prenant vne entiere poſſeſſion de ſon ame: Ma fille, aye ſoin du dehors du chaſteau, & ie conſerueray le dedans. Comme il vint à ſe retirer, elle le voulut ſuiure: mais vn creſpe ou vn voile ſe mettant entre-deux, elle entendit bien qu'il falloit reprendre le chemin de la foy, & ne iouyr de ces lumieres qu'en paſſant, comme on voit briller les eſclairs.

Elle fut neantmoins enuiron vne sepmaine en extase, sans toutefois perdre les sens ; & son Bien-aimé l'instruisit dans cette apparition de tous les mysteres de de son adorable humanité : Il la reuestit de son Esprit, & la changea entierement en vne nouuelle creature. Depuis ce temps-là, son cœur n'estoit plus à elle, & on ne pouuoit parler de Iesus-Christ en sa presence, sans que son ame se fondist, & se liquefiast en amour : Elle en parloit quelquefois si hautement, qu'on voyoit bien d'où procedoient ses connoissances.

Nostre Seigneur luy tenoit souuent vn langage fort interieur. Chantant vn iour le *Credo* à la saincte Messe, elle entra dans vne complaisance amoureuse en prononçant ces paroles, *Per quem omnia facta sũt*, se resiouyssant en son cœur, de ce que toutes choses auoient esté faites par son Espoux. Et comme cette ioye & cette complaisance la faisoient quasi defaillir, il luy dit : Oüy, ma fille, toutes choses ont esté faites par moy, mais ie seray refait en toy. Elle pensa s'aneantir entendant ces paroles, qui ne signifioient autre chose, qu'vne saincte transformation en celuy, dans lequel elle viuoit plus qu'en elle-mesme.

Ie ne sçaurois rapporter tous les effets que ces communications diuines operoient dans son ame; ce n'estoient qu'actions de graces, que loüanges, que benedictions : Elle estoit dans de continuelles reconnoissances d'estre venuë au monde sous la loy de grace, pour auoir le moyen de posseder pleinement Iesus-Christ. Elle portoit grande compassion aux ames qui ignoroient ce grand thresor, & sçauoit mauuais gré à celles, qui en ayant connoissance, ne le possedoient pas.

La veüe des beautez de son Bien-aymé, luy fit voir si à découuert la bassesse & la laideur des creatures, en vn mot, le neant de toute chose, que quelques personnes la tenoient incapable long-temps deuant sa mort, de vaine gloire, & de tout autre amour, que celuy qui tend à Dieu. En effet, les yeux bien purifiez qui voyent les choses dans la verité, ne sont pas beaucoup touchez du mensonge.

Il me vient en pensée que quelques-vnes de ses sœurs lisant ce petit abbregé de sa vie, pourroient bien souhaiter les mesmes douceurs, & les mesmes familiaritez auec leur Sauueur. Il faut confesser

que ce sucre est doux & que cette ambrosie est pleine de delices : mais elles me permettront de leur dire, que ces grandes consolations passageres ne se communiquent ordinairement qu'aux ames que Iesus-Christ met en croix auec luy : ce n'est qu'vn alimēt & vn soustien qu'il leur donne, pour porter le fardeau de ses souffrances. Nous le verrons dans ce qui suit.

Comme Nostre Seigneur luy parloit souuent, il luy dit quatre ans & demy deuant son trespas, qu'elle ne viuroit plus de là en auant que de foy, & de croix. Ces paroles veritablement substantielles, eurent leur effet : Elle n'aymoit plus rien que les souffrances, & son Espoux luy en donnoit abondamment. Elle portoit sans cesse vn estat de peines interieures si cachées, si penetrantes & si viues, que peu de personnes les pouuoient comprendre. Elle souffroit en son corps des douleurs & des foiblesses quasi continuelles : si bien que les paroles de sainct Paul, Ie suis attaché en croix auec Iesus-Christ, se trouuoient fort veritables en cette victime de l'amour souffrant. Souuent cet Amant des ames souffrantes la chargeoit du poids

de sa Iustice, de sa Sainctеté, & de ses autres attributs, par des impressions si pesantes, que sa vie n'estoit plus qu'vn martyre. Estant certain iour dans les langueurs, elle dit ces paroles à sa compagne : Si l'on me demandoit qui me fait souffrir, ie ne pourrois respondre autre chose, sinon que c'est le Verbe Incarné, que c'est celuy que j'ayme, qui me tourmente d'vne façon inexplicable. Quelquefois elle auoit des oppressions de cœur si grandes, & des impressions des souffrances de Iesus-Christ si viues, qu'il luy sembloit souffrir vne mort plus dure que la mort mesme. Les desirs de mourir, pour ioüyr de celuy qu'elle auoit veu si beau & si rauissant, allumoient en son ame vn feu si cuisant, & si douloureux, qu'elle ne le pouuoit esteindre que par vne autre douleur: Elle appaisoit l'amour de la ioye par l'amour des souffrances. Ce langage n'est pas estranger à ceux qui ayment, & qui sçauent que pour estre hautement semblable à Iesus-Christ dedans sa gloire, il faut luy estre conforme, comme parle S. Paul, dans ses souffrances.

L'Espouse des Cantiques va chercher son Espoux, quand il est absent. L'ame

que Dieu occupe en l'oraison, demeure en repos : mais s'il se cache, elle eleue son esprit, fait marcher ses affections, pour chercher, & pour trouuer son bien-aimé. Nostre Canadienne suiuoit cette maxime dedans ses Croix, quand son Epoux luy en donnoit, elle les portoit auec vne paix, & vne soumission à ses ordres, & à sa conduitte toute rauissante : elle prenoit ce faisseau de myrrhe & le cachoit dans son sein auec amour, & quand il la priuoit de cette faueur, elle se faisoit elle mesme des Croix elle cherchoit des mortifications, qui l'auroient bien-tost enleuée, de ce monde, si ses Superieurs n'eussent donné des bornes & des limites à sa ferueur.

Comme elle connoissoit la malice, & la finesse de la fille d'Adam, ie veux dire de la nature corrompuë, elle auoit vne merueilleuse addresse, non seulement pour la tuër, mais encor pour empescher, que la Charité de ses sœurs, ne luy donnassent quelque soulagement. C'estoit la quereller que de luy dire, que ses infirmités la dispensoient de suiure la Communauté, & on luy formoit vn procés, quand on la pressoit de prendre quelque soulagement dans ses foiblesses, si elles n'estoient

extresmes.. Ses resistances ne procedoient pas, d'vn petit compliment, formé du bout des levres : mais d'vne veuë de sa bassesse, se croyant estre à charge à sa Communauté : elle cedoit d'ailleurs, facilement, & se soumettoit, aisement, à ceux qui la gouuernoient, quand ils n'écoutoient pas ses raisons ; ce qui arriuoit peu souuent, car elle estoit fort eloquente, lors qu'elle plaidoit la cause des souffrances de Iesus-Christ, contre les delicatesses du vieil Adam.

De sa deuotion enuers la saincte Vierge & enuers sainct Ioseph.

IL est bien difficile d'aimer Iesus, sans aymer Marie, & d'honorer Marie, sans respecter sainct Ioseph. Ie puis dire auec verité, que cette saincte famille, à esté la premiere, la plus noble, & la plus continuelle occupation de la Mere Marie de sainct Ioseph, dans toutes les années de son pelerinage sur la terre. Iesus-Christ la tirée a soy, la Vierge la receuë, & elle a recherché sainct Ioseph, elle est née dans la deuotion enuers la sainte Vierge ; c'est le premier laict qu'elle a succé : sa bonne

mere la dédia & la consacra dés le berceau à cette Reine des Anges; & luy fit passer sa premiere enfance dans cette pieté. Nous auons desia dit que le nom de Marie luy fit donné dans cette veuë, & que ce nom, luy estoit vn sucre en la bouche, autant de fois qu'elle le prononçoit; & que ses oreilles, & son cœur, sentoient toujours vn nouueau plaisir, quand on l'appelloit du beau nom de Marie, cette ioye prouenoit de l'amour, qu'elle portoit à cette Reine des Anges, & on peut dire, que cet amour, estoit vn amour de ialousie: car elle ne pouuoit supporter; qu'on n'eut pas vn grand recours, & vne grande confiance en celle, dont elle experimentoit si souuent les bontés, elle luy attribuoit son education sainte en sa petite ieunesse: ses desirs d'estre à Dieu, & d'y porter les autres. Sa vocation en vn ordre qui trauaille au salut des ames: l'amour de son cher fils, la deliurance de ses peines, & de ses tentations: en vn mot, toutes les graces, & les faueurs, qu'elle receuoit de la bonté de son cher enfant: elle a dit souuentefois, que depuis sa naissance, iusques à l'âge de vingt-ans, tous les iours, toutes les sepmaines, & tous les mois de sa

vie, luy auoient esté consacrés d'vne façon toute particuliere elle fut deliurée de cet amour bas, & empressé, qu'elle portoit à Messieurs ses parens, par l'amour, & par la confiance qu'elle auoit en la saincte Vierge. l'Amour sainct & dégagé qu'elle leur porta depuis, n'estoit qu'vn rapport de l'amour, que cette Princesse portoit à son souuerain seigneur. Si elle obeissoit à ses Regles, c'estoit dans l'vnion de l'obeissance, que cette aimable Mere rendoit à son fils, & à son cher Espoux: si elle auoit quelque petit temps à soy, il estoit aussi-tost consacré à la sainte Vierge, elle estoit tousiours, les premieres années qu'elle fut en la maison de Dieu, dans les recherches de nouuelles inuentions pour l'honnorer; tantost par des Pseaumes: tantost par des Hymnes, & puis par des loüanges, & par des vœux, qui ne finissoient iamais. Souuent elle recitoit auec l'Ange, mille fois le premier salut, qu'il luy a fait. Si quelquefois elle tomboit dans quelque imperfection, elle s'en alloit amoureusement flatter sa bonne Mere, la coniurant de couurir cette faute, de la beauté de ses vertus, afin que les yeux de son fils n'en fussent point blecés, & que

le tort qu'elle luy faisoit par son offence, fut reparé, par sa tres-aimable fidelité : & la dessus, repandant son cœur à ses pieds, elle luy promettoit d'estre vne autrefois plus fidele, & de faire telles mortifications, ou de reciter telles deuotions en son honneur : elle entroit dans ses ioyes, & dans ses tristesses : elle la seruoit dans ses voyages, en vn mot, ce n'estoit que confiance, & qu'amour, pour sa tres-honorée Dame & Maistresse.

Elle ne sentoit pas cette douceur enuers sainct Ioseph : elle en eut quasi volontiers, intenté vn procés à la saincte Vierge ; luy reprochant, qu'elle ne luy donnoit aucun accez, aupres de son cher Epoux. Elle la pressoit, & la coniuroit d'auoir pitié d'elle, & de luy accorder cette grace: de la presenter à cet aimable Espoux. Ie crains, disoit elle, que cette insensibilité, ne soit vne marque de ma reprobation. Estant à Tours retirée en solitude, elle s'en alla trouuer sa Superieure au milieu de sa retraite, pleurant comme vn enfant, de ce qu'elle n'auoit aucune deuotion enuers sainct Ioseph, cela la faisoit trembler. Sa Prieure luy dit en se souriant, que ses larmes, & ses angoisses, estoient vne marque

de cette deuotion. Mais cela ne la conſoloit point, pour ce qu'elle ne reſſentoit pas, la protection de ce grand Patriarche, comme elle experimentoit celle de ſa chere Eſpouſe.

Au temps de ſes plus grandes angoiſſes, la Superieure des Vrſulines de Loudun s'en allant au tombeau du B. Monſieur de Sales, paſſa par Tours, & logea dans le Monaſtere de noſtre Canadienne: Toutes les Religieuſes, & elle à ſon tour, baiſerent le ſacré baume, dont ſainct Ioſeph s'eſtoit ſeruy pour guerir cette bonne Mere, & la tirer de l'agonie. Il n'y en eut pas vne qui ne ſentit vne odeur, & vn effect de ce baume, qui ne venoit point de la terre, excepté noſtre Canadienne, laquelle fut priuée de cette grace; l'odeur de ce baume ne toucha ny ſes narines, ny ne produiſit aucun mouuement en ſon cœur. Dieu ſçait de quelle douleur fut ſaiſie ſa pauure ame! C'eſt bien pour lors qu'elle creut, que celuy dont elle recherchoit ſi ſainctement l'amitié, l'auoit rebutée. Si Dieu prend ſes delices auec les hommes, les Saincts n'en font pas moins. Ce grand Patriarche prenoit plaiſir de voir cette ame innocente courre apres ce qu'elle

possedoit desia d'vne façon plus noble, que celle que son ardeur pretendoit. En fin il la voulut consoler.

Cette bonne Mere de Loudun retournant de son voyage, & passant vne autre fois par Tours, entra dans le mesme Monastere, & donna à baiser pour la seconde fois le sainct baume, qu'elle portoit toujours auec elle. La Mere Marie de S. Ioseph trembloit en s'en approchant, elle craignoit vn second rebut, elle se presente à genoux auec vn esprit humilié, remply neantmoins de confiance, que la tres-saincte Vierge, sa bonne mere, la donneroit pour ce coup à son Espoux. Son attente ne fut pas vaine; elle n'eut pas si tost touché cette onction, que non seulement elle en sentit l'odeur, mais elle en fut penetrée iusques au fonds de l'ame, auec l'effect de la grace qu'elle auoit tant demandée. Le transport d'esprit qu'elle eut pour lors, fut si sensible, que la Mere de Loudun s'en apperceuant, luy dit en souriant, Voicy vn cœur puissamment pressé de Dieu. Elle toute transportée, se retira doucement, & s'alla ietter dans vne grotte de sainct Ioseph, qui est dans le Monastere, où elle se tint enfermée enuiron

deux heures, & dans ce temps-là Nostre Seigneur luy donna sainct Ioseph pour son Pere & pour son Protecteur, luy faisant entendre qu'elle estoit maintenant fille de la Vierge, & de sainct Ioseph.

Cette operation toute diuine, & ces caresses si amoureuses l'aneantissoient, & la faisoient fondre en larmes d'amour & de ioye: elle sentoit dans le fonds de son ame les effects puissans de cette grace, qui l'asseuroient de cette filiation, en sorte qu'elle n'en a iamais pû douter le reste de ses iours, experimentant dans la suite de sa vie, les secours d'vn Pere si puissant, & si aymable: elle en prit le nom, comme nous auons remarqué, lors qu'il luy fit donner son passeport pour aller en son pays, ie veux dire en la nouuelle France, qu'on peut appeller le pays de S. Ioseph, puis que ces grandes contrées marchent sous ses estendars, & l'honorent comme leur Pere & leur Patron. Il la conduisit dans cette glorieuse region, dans ce Royaume des souffrances, pour estre l'vne des pierres fondamentales d'vn Seminaire & d'vn Monastere erigé sous le nom de sainct Ioseph.

De quelques-vnes de ses Vertus.

LEs grandes lumieres, & les hautes contemplations, qui n'engendrent point la vertu, sont semblables à ces fleurs qui ne portent aucun fruict : l'arbre en est beau, mais il n'est pas vtile. Il se trouue assez de personnes qui parlent de la vertu, ou qui se plaisent d'en oüyr parler, qui l'approuuent, & qui l'honorent : mais le nombre de ceux qui la pratiquent solidement, est bien petit. Nostre Canadienne en faisoit son principal ; elle croyoit que toutes les veües qui ne tendoient pas là, s'écartoient du vray chemin ; & que tous les brillans qui ne representoient pas la vertu, n'estoient que de faux iours : Aussi est-elle morte en vn pays, où l'on ayme la verité, & d'où l'on bannit les apparences. La gloire d'vne belle ame n'est pas d'auoir de beaux yeux, mais d'auoir des mains faites au tour, comme celles de l'Espouse, propres pour exercer les vertus. Voicy quelques petites marques de celles dont nostre Canadienne a esté hautement enrichie. Commençons par son humilité.

Il me semble que ie pourrois dire, que

le defaut de lumiere eſt cauſe que nous craignons les loüanges, & le mépris. L'ame qui voit nettement le neant de tout ce qui n'eſt pas Dieu, ſe met peu en peine d'eſtre aymée, ou d'eſtre haye ; d'eſtre honorée, ou d'eſtre mépriſée de ce neant. La Mere de S. Ioſeph eſtoit ſi conuaincuë de ſes baſſeſſes, elle eſtoit ſi remplie des penſées de la grandeur de Dieu : elle voyoit ſi euidemment que de luy ſeul procedoit vn ſolide & vn veritable iugement qu'elle pouuoit quaſi dire auec S. Paul, que le iugement des hommes luy eſtoit de peu d'importance. Ceux qui ne recherchent que l'approbation du Roy , ne ſe ſoucient gueres de l'opinion d'vn payſan. De là vient qu'elle receuoit au fonds de ſon ame les mépris comme des veritez, les voyant tres-conformes à ſon eſtat : & l'honneur comme des menſonges, s'en iugeant deuant Dieu veritablement indigne ; diſons pluſtoſt, qu'elle mépriſoit l'vn & l'autre, comme vn homme ſage mépriſe le ieu des noix, ou l'occupation des petits enfans.

Elle receuoit auec vne grande égalité d'eſprit, voire meſme auec plaiſir, les paroles & les actions qui tendoient à ſon ab-

baiſſement, diſant qu'elles tendoient à la verité. Elle auoit de l'amour & de la douceur pour les perſonnes qui la mortifioiēt: elle les defendoit dans les rencontres, & leur rendoit volontiers ſeruice dans leurs beſoins.

Elle ne pouuoit ſouffrir qu'on s'éleuaſt pour ſa naiſſance, ne reconnoiſſant autre nobleſſe que la vertu: Elle diſoit que la Religion rendoit tous ſes ſujets égaux, leur donnant à tous vne meſme naiſſance; & que la vertu, & les vices faiſoient les nobles, & les roturiers. Quelqu'vn luy ayant fait demander quelque eſclairciſſement touchant l'vn de ſes anceſtres: elle fit reſponſe, qu'elle ne s'eſtoit iamais miſe en peine de ſçauoir les auantages que la Nature luy auoit donnez en ſes parens: que ſa gloire eſtoit d'eſtre fille de Dieu, & de ſon Egliſe: qu'elle mettoit tout ſon bonheur & ſa felicité dans cette gloire. Ce n'eſt pas qu'elle n'aymaſt, & qu'elle n'honoraſt Meſſieurs ſes parens: mais cet amour & cet honneur ſe rendoit en celuy duquel ils tiroient leur veritable grandeur.

La ſeule penſée que Ieſus-Chriſt ſon Sauueur auoit paſſé trente ans dans vne

vie

vie obscure & cachée, arrestant toutes ses productions au dehors, elle ne pouuoit cacher ses talens naturels, qui la rendoient fort aymable, & fort recommandable à tout le monde : Mais toutes les graces, & toutes les faueurs dont ie viens de parler, estoient inconnuës aux personnes qui l'approchoient de plus pres, elle-mesme en détournoit la veüe, sçachant bien que l'éclair blesse l'œil, & engendre la foudre & le tonnerre. Elle suiuoit parfaitement en ce point, la conduite de ses Directeurs, qui passoient legerement sur ces faueurs extraordinaires, laissant faire à Dieu son ouurage, & portant sa creature à luy estre fidele. Iamais ils ne parloient ny dehors, ny dedans la maison, des operations qui ne sont pas de nostre estage; on exaltoit l'humilité, la patience, la charité, & les autres vertus. C'est dans ces voyes qu'on tenoit cette ame occupée, & ie m'asseure qu'vne partie de ses Sœurs sera estonnée, lisant ce qu'elles ont peut-estre ignoré iusques à maintenant. Il est vray qu'on luy auoit commandé depuis quelque temps d'escrire la conduite que Dieu auoit tenu sur elle depuis son enfance : afin (disoit-on) de penetrer plus

auant dans ſon ame, qui ſe produiſoit aſſez peu; on ne vouloit pas perdre ces threſors, mais l'incendie de leur maiſon nous les a rauis.

Voicy vne action qui part de ſon humilité, & de ſon obeyſſance. La veüe qu'elle auoit de ſon neant luy donnoit vn grand amour pour la vie cachée, & cet amour luy donnoit quelquefois de la peur & de la crainte qu'on ne la tiraſt de deſſous le muid, pour la placer ſur le chandelier. Vn certain iour que le temps de faire élection de la Superieure s'approchoit, l'apprehenſion d'eſtre éleüe luy donnant quelque trouble, elle ſe iette aux pieds de ſon Eſpoux, elle le careſſe, elle l'amadoüe, elle luy repreſente qu'il a paſſé toute ſa vie dans la baſſeſſe; qu'il a proteſté que ſon Royaume n'eſtoit point de ce monde; elle le coniure de luy accorder la grace que ſa vie ait quelque rapport à la ſienne: qu'elle ſoit vn hommage de ſa creiche, vne dépendance de ſa croix, vne ſuite de ſes aneantiſſemens, puis qu'il vouloit que noſtre vie fuſt cachée dans la ſienne. Ie vous promets, & vous fais vœu, luy diſoit-elle, que j'aymeray, que j'honoreray, celle que vous aurez éleüe, que ie

vous obeïray fidelement en elle tant qu'il me sera possible : Ie vous verray en la voyant, ie vous aimeray en l'aimant : En fin elle me tiendra vostre place. Sa priere fut exaucée, & son vœu accomply. Si tost que la Superieure fut éleüe, elle l'alla trouuer, luy rendit vn compte fidele de son ame, & luy declara les voyes & les chemins que Dieu tenoit en sa conduite, & tout cela auec la candeur & auec la simplicité d'vn enfant, auec vne deference toute naïue, & toute aimable. Ie vous laisse à penser si vne Superieure pouuoit ne pas aimer vne ame si soumise, vne ame enrichie de tres-beaux talens, vne ame genereuse, qui faisoit plus qu'elle ne disoit : vne ame qui n'aimoit rien de mol, rien de bas dans sa conuersation, qui n'auoit rien de puerile deuant le monde, & qui se rendoit souple & traitable à ceux qui la dirigeoient.

Ie suis tesmoin oculaire de ce dernier article, comme elle me découuroit son cœur en ce temps-là : Ie fus le depositaire de ses craintes, & de ses vœux, & de tout son procedé. Quelques personnes voyant qu'elle estoit toujours aimée de ses Superieurs, & n'en sçachant pas le se-

cret, disoient qu'elle se trouuoit toujours du costé des plus forts: qu'elle sçauoit gagner ceux qui commandoient; que son industrie la mettoit toujours à l'abry des tempestes qui venoient d'enhaut: Elles disoient la verité, mais elles attribuoient à vne bassesse d'esprit, ce qui prouenoit d'vne haute generosité.

Ie sçay encore qu'vne personne luy a donné bien de l'exercice, & ie n'ay iamais sceu que sa bouche & son cœur se soient eschapez à son esgard. Puis qu'il n'y a point de danger maintenant de reueler les secrets de l'eschole, ie feray encore vn pas. On l'accusoit quelquefois, non pas de trop d'attache, car c'estoit vn esprit fort libre, mais de rendre trop de complaisance à quelques personnes, soit par quelque sympathie, ou pour quelque interest trop humain. Moy qui connoissois son cœur si dégagé, ie souriois sans mot dire: car ie sçauois qu'elle auoit vne antipathie naturelle contre ceux à qui elle rendoit ces complaisances: leur humeur estoit desagreable à ses sens: mais comme ses sens n'estoient chez elle que des valets, elle les faisoit plier sous la raison, & sous la grace auec vne si grande fidelité, qu'on eut dit

que ce qui leur estoit amer, se changeoit en douceur & en miel. Elle agissoit d'ailleurs auec des principes, mesme naturels, si dégagez, & si genereux, qu'il luy estoit comme impossible de rechercher l'amitié, ou l'appuy d'aucune creature par vne soumission basse. La conduite purement d'vn homme, ou d'vne femme, ou d'vne fille, luy estoit insupportable: La conduite de Dieu par vn enfant l'eut abbaissée iusques au neant: elle aimoit le canal par où les ordres luy venoient du Ciel, sans prendre garde s'il estoit de bois, ou de terre; de plomb, ou d'or.

L'vn de ses attraits pour le Canadas étoit l'amour qu'elle portoit à la pauureté, elle aimoit le pays qui la rendoit semblable à son Espoux: Le viure pauure & grossier, les froids tres-lõgs & tres-piquãs estoient fort contraires à ses infirmitez, mais tres-conformes à ses affections. Il falloit deuiner ses besoins, tant elle estoit industrieuse à les dissimuler. Iamais on n'entendoit de plaintes, iamais de poursuites pour obtenir, non pas ce qui auroit repugné à la perfection, mais ce qui auroit esté tant soit peu moins conforme à la saincteté de ses vœux.

Ie ne dy rien de sa pureté toute Angelique, elle estoit si bien preparée, & si bien armée contre les objets, qui l'auroient pû tenir, tant soit peu, qu'on eut dit qu'ils n'eussent osé l'approcher de mille lieuës loing, tant elle estoit sur ses gardes, & tant elle auoit d'horreur de ce qui auroit pû blesser l'innocence des Vierges, qui suiuent partout l'Agneau dans les Cieux.

Sa conuersation n'estoit point melancolique, on ne luy voyoit iamais vn visage refrongné, vne humeur saturnienne, ou bigeare : elle estoit guaye, d'vn entretien aimable : mais toujours modeste ; elle sçauoit disposer les cœurs, par de petites rencontres agreables, pour donner son coup bien à propos : ses discours, quoy que de Dieu, n'estoient point ennuieux, mais profitables, à ceux mesmes, qui n'aimoient pas beaucoup la vertu. Ce n'estoit point vn esprit pointilleux, ny ombrageux; mais vn esprit franc, rond, droit, & si ferme, que ie puis dire, que dans toutes les affaires qu'elle ma communiquées, qui n'estoient pas quelque fois de petite importance, soit pour la paix soit pour le repos & pour l'auancement de leur maison, que i'ay toujours trouué en elle, vn Iuge-

ment, non de fille, mais d'vn homme de bon sens.

Ces talens, & ses graces, luy donnoient vn ascendant, sur l'esprit des François, & des Americains, qui en estoient charmés. Iamais ils ne l'approchoient, qu'ils ne sentissent, & ne remportassent, quelque bluette du feu qui bruloit dans son ame; & apres tout, elle estoit si Religieuse, & portoit tant de respect à ses Reigles, notamment au seruice diuin, qu'elle tranchoit tout court, si tost que la cloche l'appelloit au Chœur. On luy dit vne fois, qu'elle auoit quitté trop tost, vne personne de consideration, qui souhaitoit vn plus long entretien. Dieu ne se paye pas, repondit-elle; de nos paroles, mais de nostre obeïssance: ie quitterois vn Roy de la terre, pour obeïr au Roy du Ciel.

Elle ne fut pas si tost arriuée en la Nouuelle France, quelle s'appliqua à l'etude des langues du pays, elle apprit la langue Algonquine, & la langue Huronne, auec assés de facilité. On peut dire que ces deux langues, luy estoient deux langues saintes, deux langues innocentes, ne s'en estant iamais seruies, que pour Dieu.

Quand elle eut aquis ces deux thresors,

elle departoit le pain de la parole de Dieu, auec tant de grace, à ces pauures peuples, que les petis, & les grands l'aymoient comme leur mere. Elle en a instruits quantité, depuis les premiers eleuans du christianisme, iusques à les rendre dignes du sainct Baptesme, & des autres Sacremens de l'Eglise: elle seruoit de Mere Spirituelle à plusieurs; leur donnans des auis, & des conseils si Chrestiens, pour leur conduitte dans les voyes de leur salut, qu'ils en estoient rauis. Non seulement les femmes, mais encor quelques hommes, tant Hurons qu'Algonquins, luy ouuroient leurs cœurs: ils luy proposoit leurs peines, & leurs difficultés, auec vne entiere confiance: & toujours ils s'en retournoient fort soulagés, & fort édifiés. Son nom estoit connu dans tout le pays des Algonquins, & des Hurons: ils l'appelloient tantost Marie Ioseph en nostre langue, tantost la fille saincte, & la fille de Capitaine, en langue Huronne & Algonquine, ce sont les deux noms qu'ils donnent en general, aux Religieuses de ce nouueau monde.

Si ces nouuelles plantes auoient de l'amour & du respect pour la Mere Marie de

ſainct Ioſeph, il ne ſe peut dire combien elle les cheriſſoit, & combien ſainctement elle les careſſoit, c'eſtoient ſes creatures, pour le ſalut deſquelles elle eut donné mille vies, & eut ſouffert mille morts. Elle faiſoit tous les ans ſon poſſible, aupres de Madame ſa bonne mere, & aupres de quelques autres perſonnes de pieté, pour mandier quelque aumoſne, & quelque Charitez, pour ſes bons Neophytes, & en contre échange, elle leur procuroit des Mediateurs, & des Mediatrices aupres de Noſtre Seigneur; ce qu'elle a continué iuſques à la mort.

Elle ne prenoit pas facilement l'effort, & ne croyoit pas à toutes ſortes d'eſprits, elle conſideroit les choſes en Dieu, deuant que de les embraſſer, & quand elle auoit receu quelques ordres de ſa part, luy ſeul ſ'en pouuoit diſpenſer. Les creatures ne l'en faiſoient iamais demordre. Que n'a-t'on pas fait, pour l'ebranler dans ſa vocation de Canadas? on luy a tiré des coups capables d'abbattre vn Geant. Si-toſt qu'elle eut fait le premier pas ſortant de Tours, pour aller en cette Region lointaine, ou Dieu l'appelloit, le bruit, & la cauſe de ſon voyage, s'eſtant repandu

bien loing, ceux qui s'interressoient dans l'honneur de sa maison, informerent Messieurs ses parens si chaudement du malheur où ils iettoient leur fille, leur disans que le Canadas estoit vn pays perdu de reputation, que le vice y tenoit le haut bout, qu'on auoit vsé de surprise en leur endroit; mais qu'il estoit encor aisé de rompre ce dessein. La dessus Monsieur de la Troche, enuoye des lettres à sa fille tres-puissantes, & des ordres de l'arrester la part ou elle se trouuera. Nostre Canadienne qui vit bien que ces donneurs d'auis, n'entendoient pas la Geographie, prenant l'Amerique Septentrionale pour la Meridionale, ne se trompans que de huit cent lieuës, & dauantage, ne s'estonna point: elle eut recours à l'oraison, & à sa plume: elle agit aupres de Dieu, & aupres de Monsieur son pere: le premier estoit de son party; elle eut plus de peine à gagner le second, elle respondit si clairement, & si sagement, & auec tant de zele, qu'on fit arrester toute la violence qu'on luy preparoit: mais on remit l'affaire, entre les mains du R. P. Dom Raymond de sainct Bernard, Prouincial des R R. P P, Fueillans, qui pour ce sujet se trãsporta ius-

ques à Dieppe. Comme il auoit les yeux faits aux lumieres, qui viennent d'vn lieu, plus releué que le Soleil, & les oreilles degagées, il se rendit bien-toſt, aux raiſons de noſtre Canadienne, portant ſentence en ſa faueur.

Sa vocation ne fut pas ſeulement combattuë en France, on luy fit la guerre iuſques en Canadas, La nouuelle que les Hiroquois, auançoient tous les iours de plus en plus, dans le quartier des François, & que les infirmités de cette bonne mere, croiſſoient à veuë d'œil, donna tant de crainte à ſes parens, qui aimoient tendrement vne ſi ſage fille, qu'ils la preſſerent, & la coniurerent, par tout ce qu'il auoient de plus cher au monde, de ſe rendre encor vne fois viſible en France. Cette ame courageuſe n'auoit garde de deſcendre de ſa Croix; comme elle eſtoit eloquente ſur ce ſujet, elle les conuainquit par des raiſons ſi fortes, tirées de la volonté, de celuy qui l'auoit appellée en ce pays de benediction, & de la fidelité qu'elle eſtoit obligée de luy rendre, qu'ils n'oſerent plus l'attaquer par eux meſmes, demeurans edifiés de ſon courage, & ſurpris de la force de ſon raiſonnement.

Monſeigneur l'Eueſque de la Rochelle, ſon oncle dit franchement au R. P. Hierôme Lallemant, qui ſe donna l'honneur, de l'aller ſaluër, repaſſant en Canadas; qu'il auoit reſolu de la rappeller en France : mais que les lettres l'en auoient empeſché, il les voyoit ſi puiſſantes en raiſons, elles parloient ſi hautement de la perſeuerance qu'on doit auoir en ſa vocation, qu'il creut, qu'vn eſprit plus haut que le ſien, les auoit dictées : c'eſt pourquoy il la laiſſa en paix. Elle aimoit cette chere contrée, comme vn parterre emaillé de fleurs, comme vn champ planté de lauriers, comme vn pays, où il y a plus de Dieu, qu'il y a moins de la creature, ce n'eſt pas qu'il ne ſoit fort bon, eſtant paralelle à la France; mais n'eſtant pas encor bien cultiué, il porte plus de fruits pour le Ciel, que pour la terre.

De ſa Patience & de ſa mort.

IL me ſemble qu'on peut dire, que la patience eſt l'vne des plus fortes marques, & des preuues plus autantiques de la vertu. Le moyen d'eſtre humble, d'eſtre pauure euangeliquement, d'eſtre

obeyſſant, & de poſſeder beaucoup d'autres vertus, ſi on n'eſt bien armé, & bien couuert du bouclier de la patience? Depuis que Noſtre Seigneur eut dit à cette Amazone Canadienne, qu'elle ne viuroit plus que de foy & de croix, elle ne fit plus que languir, elle fut attaquée d'vn aſme, & d'vne maladie de poulmon, & d'vne oppreſſion de poitrine, qui la faiſoit touſſer inceſſamment: Elle crachoit le ſang, & ne ſe pouuoit quaſi mouuoir ſans douleur. Elle dit confidemment à la Mere de l'Incarnation, en ſa derniere maladie, qu'elle n'auoit point porté de ſanté depuis ces bienheureuſes paroles. La fiévre ne la quittoit quaſi iamais, le mal la faiſoit ſouffrir, mais iamais plaindre: Iamais elle ne demandoit de particularitez: Iamais elle ne s'abſentoit des obſeruances, elle gardoit ſes Regles ponctuellement; il ne falloit ny Rome, ny Banquiers, ny diſpenſes pour elle. Comme elle auoit vne belle voix, & qu'elle entendoit bien la Muſique, non ſeulement elle chantoit, & pſalmodioit, mais elle conduiſoit encore le Chœur, à quoy ſans doute elle auoit grace: car elle y reüſſiſſoit à merueille, nonobſtant ſes difficultez de poulmon. La

perſeuerance dans cet exercice iuſques à la mort, a fait voir que ſa patience eſtoit heroïque : auſſi peut-on dire que cette patience s'eſtoit changée en amour de complaiſance aux adorables deſſeins de Dieu ſur ſa conduite.

Si on la plaignoit, on luy donnoit de la honte : ſi on luy vouloit rendre quelque petit ſeruice, on la iettoit dans la confuſion. Les autres, à ſon dire, auoient bien plus de beſoin d'eſtre ſoulagée que non pas elle ; Lors que le mal eſtoit ſi grand, qu'elle eſtoit contrainte de demeurer au lict, elle rendoit vne ſi aimable obeïſſance à ſes Infirmieres, elle receuoit leurs ſeruices auec tant de reconnoiſſance, elle ſe rendoit ſi complaiſante à la façon dont elles la gouuernoient, qu'il n'y en auoit aucune dans la maiſon qui ne ſe tinſt heureuſe de la ſeruir. Ayant paſſé plus de quatre ans en des maladies, qui ſembloient luy donner de temps en temps quelque peu de relaſche : enfin elle ſentit le iour de la Purification de la ſaincte Vierge de l'année precedente 1652. le coup qui la deuoit emporter.

Tous ſes maux redoublerent, elle n'auoit repos ny iour ny nuict, & cependant

elle ne laissoit pas d'aller au Chœur pour y communier, & pour participer aux conferences sainctes qu'on y faisoit de temps en temps. Le quatriesme iour de Mars elle tomba dans vne telle extremité, qu'on luy fit receuoir le Viatique, & l'Extreme-Onction: mais Dieu la laissa encore vn mois en Purgatoire, c'est ainsi que j'appelle les derniers iours de la vie.

Remarquez, s'il vous plaist, que son Monastere ayant esté bruslé, & reduit en cendres l'année qui a precedé sa mort, les pauures Vrsulines estoient logées dans vn trou, pour ainsi dire: leurs licts, ou leurs cabanes estoient les vnes sur les autres, comme on voit ces rayons dans les boutiques des Marchands, où ils rangent leurs marchandises. Elle estoit couchée dans l'vn de ces rayons. Le bruit des petites escolieres, le chant & la psalmodie du Chœur dans vne maison toute ramassée: le tintamarre qui se faisoit sur vn plancher d'aix par des sandales de bois dont se seruoient les Religieuses, le feu leur ayant dérobé leurs autres chaussures: la fumée qui se glissoit par tout, & qui n'étoit pas bien propre pour arrester sa toux, & guerir son poulmon, & mille autres in-

commoditez qui se rencontrent dans les maisons de ceux qui ont tout perdu par vn grand incendie ; toutes ces croix, dis-je, n'ont iamais troublé la serenité de son cœur, ny alteré la douceur de sa patience. Toutes ces incommoditez ne sont encore que des roses, Nostre Seigneur luy a donné les degrez de fer & de souffrance, à proportion qu'il l'a voulu hautement éleuer dans les Cieux.

Elle apprehendoit vne maladie qui exigeast des seruices fascheux à la malade, & aux Infirmieres : Elle craignoit des douleurs trop aiguës, de peur que sa foiblesse ne fist faire naufrage à sa patience : Elle souhaitoit d'estre libre des grands delaissemens interieurs qu'elle auoit souffert autrefois, de crainte de ne pas rendre auec amour la fidelité qu'elle auoit voüée à son Seigneur. Elle tomba iustemẽt dans ces trois espreuues : mais celuy qui la ietta dans ces combats, luy fit remporter hautement la victoire.

Elle deuint si fortement & si pleinement hydropique, qu'on prit resolution de luy faire des ouuertures aux iambes pour attirer les eaux qui la vouloient suffoquer. Le Chirurgien luy fit de grandes

& de

& de profondes incisions dans la chair viue, en sorte qu'on voyoit la membrane : la douleur luy fit prononcer le sainct Nom de IESVS. Puis s'apperceuant de sa plainte fort innocente : Helas ! dit-elle, ie suis bien sensible, pardonnez-moy la mauuaise edification que ie vous donne. Ce remede appliqué la sepmaine saincte, n'eut autre effect que de luy faire tenir compagnie à son Redempteur en ce temps de souffrances. Ie ne dis rien des douleurs qu'elle souffrit quãd on pensoit ses playes. Le Chirurgien, homme experimenté, voyant que la cangrene s'emparoit de ses iambes, appliqua vn appareil dans ces grãdes ouuertures, qui luy causa des douleurs si cuisantes, si aiguës, & si continuelles 3. iours durant, qu'on croyoit à tous momens qu'elle allast expirer.

Ces tourmens luy sembloient doux, à comparaison des angoisses interieures, & des abandons qu'elle souffroit en l'ame: Elle auoit ressenty assez souuent ces grandes croix, & ces delaissemẽs: mais ce coup, qui fut le dernier, fut le plus violẽt de tous, il est croyable qu'il la purifia iusqu'au vif, & qu'il emporta les plus petites taches de son ame. Elle parloit de Dieu incessam-

ment, & il luy sembloit qu'elle ne croyoit quasi pas qu'il fust ny au Ciel, ny en la terre : Elle agissoit, & elle ne le sçauoit pas: elle aimoit, & elle ne le connoissoit pas. Dieu luy auoit osté la veüe & la reflexion sur les sainctes operations de son ame. En vn mot, ce coup fut la consommation de sa vie, qu'elle acceptoit auec des soumissions heroïques à sa diuine Majesté, pour honorer le *Consummatum est*, que son bien-aimé Fils prononça sur l'arbre de la Croix. C'est veritablemẽt dans ces derniers iours de sa vie, qu'elle ne viuoit plus que de foy, & de croix, & cela estoit si peu connu de ceux à qui elle n'ouuroit pas son cœur, que l'on eut dit qu'elle regorgeoit de delices. Ses colloques auec Dieu n'estoiẽt que d'amour, que de soumission, que de resignation à ses adorables volontez. Elle ne parloit dans ses entretiens auec les personnes qui la visitoient, que des biens de l'autre vie, des bassesses de tout ce qui est sur la terre, des richesses de la sainte Religion, de la fidelité qu'on doit rendre à sa vocation. Ah! que ie suis heureuse, disoit-elle à ses Sœurs, de mourir en vn lieu pauure, d'estre priuée des petites delices de la Frãce! Escriuez, ie vous en prie, à Monsieur de

la Rochelle, à nos cheres Meres de Frãce, à mes parens, & les asseurez bien que ie meurs tres-contente de les auoir tous quitez. Ah! que ie suis satisfaite d'auoir abãdonné ce que ie pouuois pretẽdre dans le monde! Que mon ame est contente d'estre venuë en ces nouuelles contrées! Faites-leur sçauoir, & n'y manquez pas, les grãds biens que ie ressens de ma vocation au païs des Sauuages. Elle ne se pouuoit lasser de benir Dieu des grandes graces qu'il luy auoit faites en suite de cette vocation, & de cet appel. Elle disoit toutes ces choses dans son abandon, ioüissant d'vne paix secrete, qui n'exclud pas les souffrances: Paix qui nage au dessus de tous les sens, qui est logée si haut, que toutes les choses d'icy bas n'y sçauroient atteindre, & ne la sçauroient troubler.

Dieu qui fait tout pour le mieux, ne voulut pas accorder à sa fidele Amante la grace de passer de cette vie en l'autre dans ce saint abandon, il luy donna trois iours deuant sa mort, des auant-gousts du Paradis, toutes les veües de ses peines luy furẽt ostées, toutes ses douleurs furent appaisées, ce n'estoit que ioye & que delices dãs son cœur: Elle dit au R. P. Hier. Lalle-

mant, qui la dirigeoit depuis quelques années: Ie sçay, mon Pere, que Dieu a promis à ceux qui quitteroiẽt quelque chose en son nom, le centuple dés cette vie, & la vie eternelle en l'autre. Pour le centuple de cette vie, ie luy en donneray quittance quand il luy plaira, j'en suis tres-abondamment payée: pour la vie eternelle, ie l'attends bien-tost. Elle renouuella ses vœux de Religion, demanda pardon aux Assistans, receut le S. Viatique, remercia bien humblement le R. P. Paul Ragueneau, Superieur de nos Missions, des grandes assistances qu'il auoit renduës à leur Maison, notamment depuis leur incendie; le suppliant de continuer ses bontez enuers ses cheres Sœurs: Elle rendit ses actions de graces aux Medecins du païs qui l'auoient charitablemẽt assistée, les asseurãt qu'elle prieroit Dieu pour eux dans le Ciel, s'il luy faisoit misericorde. M. le Gouuerneur l'enuoya visiter de sa part, pour se recommander à ses prieres, la suppliant en outre, de se souuenir deuant Dieu des grãdes necessitez du païs qu'elle quittoit. Sa respõse fut toute pleine de respect & d'humilité.

Encor qu'elle baissât de momens en momens, elle auoit neantmoins l'esprit si pre-

ſent à ſoy, & ſi libre, que parlãt à ſes Sœurs dans le particulier, vn peu de temps auant ſa mort, elle les entretenoit de ſon enterrement. Comme vous eſtes peu, leur diſoit elle, il ne faut pas que vous preniez la peine de me porter en terre, ſeruez-vous des mains d'autres perſonnes: Ce trauail vous empeſcheroit de prier, & de loüer Dieu, & de bien garder les ceremonies que l'Egliſe a ordonnées pour l'enterrement des Religieuſes. Et là-deſſus comme elle aimoit vniquement l'Egliſe, reſpectãt ſes plus petites ordonnances, elle leur expliquoit doucement ces ceremonies; & montant de là iuſques dans les Cieux, elle rapportoit des merueilles de l'autre vie. Nos cœurs, dit la Mere qui l'a cõnu ſi particulierement, eſtoient frappez de deux fortes paſſions: la ioye de la voir dans ces hautes diſpoſitions, dilatoit leurs cœurs; & à meſme temps, la triſteſſe de la perte que nous faiſions, les reſſerroit.

Elle fut 24. heures en l'agonie, ſans iamais perdre ny le iugement, ny la parole: Elle rẽpõdoit à toutes les queſtions qu'on luy faiſoit, elle formoit tous les actes d'amour, de ſoumiſſion, de reſignation qu'on luy ſuggeroit, & meſme en expirant elle

fit connoiſtre qu'elle eſtoit preſente à ſoy, & attentiue à ce qu'on luy diſoit.

Enfin le 4. iour d'Avril de l'année 1652. ſur les 8. heures du ſoir, cette ame ſainte faiſant diuorce auec ſon corps, quitta la terre pour mõter dans les Cieux: Sa face en mourant parut ſi belle, & ſi Angelique, qu'au lieu de nous donner de la douleur de ſon depart, dit la Mere de l'Incarnation, Dieu nous fit ſentir vn petit eſchantillon de ſa gloire, par vne onction interieure, ſi douce & ſi ſavoureuſe, qu'elle remplit tous nos cœurs de ioye: Il n'y en eut pas vne de nous qui n'experimentât l'effect d'vne grace tres-preſente, & fort extraordinaire, & comme vne certitude que nous auions vne bonne Aduocate auprés de Dieu. On ſe ſentoit porté à l'inuoquer, & en l'inuoquant on reſſentoit le fruict de ſa demande. Pluſieurs ont fait cette experience depuis ſa mort.

Son conuoy ne ſe fit pas auec les pompes de l'Europe, mais auec tout ce qu'il y auoit d'honorable au païs, auec toutes les affections, & tous les regrets des Frãçois, & des Sauuages qui l'aimoient, & qui la cheriſſoient pendant ſa vie, & qui la reſpectent comme vne ſaincte apres ſa mort.

Vne heure apres, ou enuiron, que ce sacré depost fut mis en terre, vne personne digne de foy (dit la Mere qui a fait ces remarques) s'en allât pour quelque action de charité, à vne lieüe de Kebec, nostre chere defuncte luy apparut par vne vision intellectuelle: Son port estoit remply de majesté, sa face couuerte de rayons de lumiere & de gloire, ses yeux capables de consommer vn cœur; Il m'a asseuré (adjoûte-elle) que ses regards causerent vn tel assaut d'amour de Dieu au fond de son ame, qu'il en pensa mourir. Elle l'accompagna iusqu'au lieu où sa charité le portoit, & se rendit encor presente au retour, par vne façon fort interieure, mais tres-certaine, traitant auec luy par voye d'intelligence, sur des sujets particuliers dont ie ne puis parler.

Le lendemain, la mesme personne s'en allant à l'Isle d'Orleans sur le grand Fleuue glacé, à deux lieües de Kebec, le flux de la mer qui monte iusques-là, fauorisé de la chaleur du Printẽps, auoit destaché, & abysmé quelques-vnes de ces glaces espaisses, qui chargẽt tous les ans le grand fleuue de S. Laurens, & le froid de la nuict auoit formé vne petite croûte, ou vne pe-

tite glace, sur ces endroits d'où les grandes estoiẽt parties. La personne dont nous parlons, marchant sur cette glace fort mince, sans y faire reflexion, nostre defuncte luy parlant au fond du cœur, luy dit clairemẽt cette parole: Arreste-toy. Il s'arrest, il leue les yeux qu'il tenoit baissez, & regardant à l'entour de soy, il se vit enuironné d'eau de tous costez, il perce cette petite glace auec son baston, pour voir s'il n'y en auroit point vne autre plus espaisse au dessous, comme il arriue assez souuent, il ne trouue que des abysmes sous soy: Il se recommande à celle qui l'auoit arresté, & tout saisy de crainte, il retourne au plustost sur ses pas. Quãd il fut en lieu d'asseurance, il reconnut qu'il auoit marché vn long espace de chemin sur les eaux sans enfoncer; aussi ne luy sembloit-il pas qu'il marchât, tãt il se sentoit supporté. En fin il a rendu témoignage que la Mere Marie de S. Ioseph luy auoit sauué la vie, qu'il ne pouuoit sortir de ce dãger sans miracle. Il l'appelle maintenãt son Ange, assurant qu'il a receu depuis ce temps là de nouuelles faueurs de cette Ame d'élite.

Ie trouue icy la fin des Memoires qui sont tombez entre mes mains, encore que ie sçache bien que le pays ne découure les graces & les faueurs extraordinaires qu'il reçoit de Dieu, qu'à tres-peu de personnes; si faut-il qu'il souffre, puis qu'il nous a dõné la peine de dresser en France la Relation, qu'on fasse part au public de ce petit thresor.

FIN.

